John Adams
Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
165.7
v.3

TABLEAU
DE
PARIS.

TABLEAU
DE
PARIS.

TABLEAU

DE

PARIS.

TABLEAU
DE
PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

Nec temerè, nec timidè.

TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXII.

ADAMS 165.7
v.3

TABLEAU
DE PARIS.

CHAPITRE PREMIER.

Des parfaits Badauds.

D'où vient le ſobriquet de badaud qu'on applique aux Pariſiens ? Eſt-ce pour avoir battu le dos des Normands ? eſt-ce à raiſon de l'ancienne porte *Baudaye* ou *Badaye*, ou du caractere du Pariſien, qui s'amuſe de tout ? Quelle que ſoit l'étymologie, on veut dire que le Pariſien qui ne quitte pas ſes foyers, n'a vu le monde que par un trou ; qu'il s'extaſie ſur tout

ce qui eſt étranger, & que ſon admiration porte je ne ſais quoi de niais & de ridicule.

POUR ſe moquer à la fois de l'ignorance & de l'indolence de *certains Pariſiens* qui n'ont jamais ſorti de chez eux que pour aller en nourrice & pour en revenir, qui n'oſent ſe haſarder à quitter les vues coutumieres du Pont-Neuf & de la Samaritaine, & qui prennent pour des endroits forr éloignés les pays les plus voiſins, un auteur a fait, il y a vingt ans, une petite brochure intitulée : *Le voyage de Paris à Saint-Cloud par mer, & le retour de Saint-Cloud à Paris par terre.* J'en donnerai ici un petit extrait.

„ LE Pariſien qui entreprend ce long voyage, „ prend toute ſa garde-robe, ſe munit de pro- „ viſions, fait ſes adieux à ſes amis & parens. „ Après avoir offert ſa priere à tous les ſaints, „ & s'être recommandé ſpécialement à ſon *ange* „ *gardien*, il prend la *galiote ;* c'eſt pour lui „ un vaiſſeau de haut-bord. Etourdi de la ra- „ pidité du bateau, il s'informe s'il ne rencon- „ trera pas bientôt la *compagnie des Indes ;* il „ eſtime que les échelles des blanchiſſeuſes de

» Chaillot ſont *les échelles du Levant ;* il ſe » regarde comme éloigné de ſa patrie, ſonge à » la rue *Trouſſe-vache*, & verſe des larmes.

» LA, contemplant les *vaſtes mers*, il s'é- » tonne que la morue ſoit ſi chere à Paris ; il » cherche des yeux le *Cap de Bonne-Eſpé-* » *rance ;* & quand il apperçoit la fumée on- » doyante & rouge de la verrerie de Seve, » il s'écrie, voilà le *mont Véſuve*, dont on » m'a parlé.

» ARRIVÉ à Saint-Cloud, il entend la meſſe » en actions de graces, écrit à ſa chere mere » toutes ſes craintes & ſes déſaſtres ; notam- » ment que, s'étant aſſis ſur un amas de cor- » dages nouvellement goudronnés, ſa belle » culotte de velours s'y eſt comme incorpo- » rée, & qu'il n'a pu ſe relever qu'après en » avoir abandonné des *fragmens conſidérables.* » Il conçoit à Saint-Cloud l'idée ſublime de » l'étendue de la terre, & il entrevoit que la » nature vivante & animée peut s'étendre au- » delà des barrieres de Paris.

» *LE retour par terre* eſt ſur le même ton,

„ Le Parisien stupéfait & ravi, apprend que le
„ hareng & la morue ne se pêchent point dans
„ la riviere de Seine : il croyoit que le bois de
„ Boulogne étoit l'ancienne forêt où habitoient
„ *les Druides*, il est détrompé. Il avoit pris *le*
„ *mont Valérien* pour le véritable Calvaire,
„ où Jésus-Christ avoit répandu son sang pré-
„ cieux ; on le désabuse ; il juge savamment
„ qu'il est encore *parmi des catholiques*, puis-
„ qu'il apperçoit des clochers, & que sa foi
„ n'est conséquemment pas en danger. Il voit
„ passer un cerf & un faon, & voilà le premier
„ pas qu'il fait dans l'*histoire naturelle*. On lui
„ annonce *Madrid : la capitale d'Espagne*,
„ répond-il vivement ? On lui dit que ce n'est
„ pas là le château où François premier fut
„ prisonnier ; il s'étonne du rapport, & cette
„ singularité exerce toute son intelligence.

„ Il est toujours bon patriote, & ne renie
„ point son pays ; car il annonce à tous ceux
„ qu'il rencontre, qu'il est *né natif* de Paris ;
„ que sa mere vend des étoffes de soie à la
„ Barbe d'or, & qu'il a pour cousin un notaire.

„ Il rentre dans sa famille ; on le reçoit avec

„ des acclamations ; ſes tantes, qui depuis vingt
„ ans n'ont été aux Tuileries, admirent ſon
„ courage, & le regardent comme le plus hardi
„ & le plus intrépide voyageur. „

Tel eſt ce badinage, qui dans ſon tems eut du ſuccès, parce qu'il peint d'après nature l'imbécillité native d'un véritable Pariſien.

AJOUTONS que, quand il revient dans ſes foyers, il lui manque encore une grande connoiſſance ; car on ne peut pas tout apprendre : il ne ſait pas démêler dans un champ l'*orge* d'avec l'*avoine*, & le *lin* d'avec le *millet*.

J'AI vu d'honnêtes bourgeois, d'ailleurs inſtruits des pieces de théatre & bons *Raciniens*, qui, d'après les eſtampes & les ſtatues, croyoient fermement à l'exiſtence des *ſyrenes*, des *ſphinx*, des *licornes* & du *phénix* : ils me diſoient, *nous avons vu dans un cabinet des cornes de licornes.* Il a fallu leur apprendre que c'étoit la dépouille d'un poiſſon de mer ; & c'eſt ainſi qu'il faut aux Pariſiens, non leur donner de l'eſprit, mais leur *déſenſeigner la ſottiſe*, comme dit Montaigne.

Ce bênet qu'on fit lever de grand matin pour voir paſſer *l'équinoxe porté ſur un nuage*, c'étoit un Pariſien.

CHAPITRE II.

Petites Bourgeoiſes.

Faire l'amour à une fille, en ſtyle bourgeois, c'eſt la rechercher en mariage. Un garçon ſe préſente le dimanche après vêpres, & joue *une partie de mouche*. Il perd & ne murmure pas; il demande la permiſſion de revenir, elle lui eſt accordée devant la fille qui fait *la petite bouche*.

Le dimanche ſuivant, il arrange une partie de promenade, pour peu qu'il faſſe beau. Déclaré épouſeur, il a la liberté d'entretenir ſa future à cinquante pas géométriques devant les parens. A l'iſſue d'un petit bois, ſe fait l'importante déclaration, qui ne ſurprend point la belle.

Le prétendu eſt toujours bien friſé & d'une

humeur charmante ; auſſi la fille parvient-elle à l'aimer un peu. Puis elle ſait que le mariage eſt pour elle la ſeule porte de liberté. Toute la maiſon ne parle devant l'épouſeur que de la vertu intacte, qui regne de tems immémorial dans la famille.

MAIS il ſurvient un petit inconvénient. Les parens du garçon ont trouvé un parti plus avantageux : on rompt ſes habitudes. La fille eſt piquée, mais elle ſe conſole. C'eſt pour la troiſieme fois que cela lui arrive ; & forte des leçons de ſa mere, elle s'arme d'une noble fierté contre les infideles.

QUELQUES autres ſe préſentent ; mais l'hiſtoire du contrat fait toujours obſtacle. Cependant la fille court ſur ſon *vingt & unieme ;* il n'y a plus à balancer, il faut que le pere ſe décide, car il ſait que *marchandiſe gardée perd de ſon prix*, ſans compter les accidens.

LA fille devient boudeuſe ; le premier qui vient faire des propoſitions eſt accepté. En trois ſemaines on bâcle l'affaire. La fille aura le plaiſir de dire qu'elle a été recherchée au moins

par cinq partis ; mais elle n'ajoutera pas qu'elle a été remerciée par quatre.

LES parens qui raiſonnent, trouvent qu'elle eſt encore aſſez jeune pour amener à la maiſon une foule de marmots qu'il faudra tenir ſur les fonts de baptême.

LA mere, jalouſe de ſa fille depuis qu'elle eſt grande, voulant la marier pour ſe défaire d'elle, & ne pas la marier pour prolonger ſon autorité, endoctrine ſon gendre, lui peint ſa fille comme une étourdie, n'ayant aucune de ſes qualités perſonnelles, & demandant à être ſurveillée par les yeux attentifs d'une mere.

ELLE s'offre à diriger les affaires du ménage. Le gendre ne ſait pas que Juvénal a dit en latin : *ſi vous voulez avoir la paix dans la maiſon, ne ſouffrez pas que votre belle-mere y donne des conſeils.* Il eſt tout étonné de voir la diſcorde au bout de trois mois ſe déclarer entre la mere & la fille. Le mari prend le parti de ſa femme, renvoie ſa belle-mere, & conte ſon chagrin à tout le quartier. La belle-mere a parlé de ſon côté ; les avis ſont partagés.

On ſe raccommode au ſecond enfant ; les larmes coulent de part & d'autre ; les voiſins ſont édifiés, & la boutique proſpere.

C'est en vieilliſſant que la mere oublie un pouvoir qu'elle vouloit pouſſer trop loin. Elle fait ligue alors avec ſa fille contre ſon gendre qu'elle ménage & qu'elle n'aime point. Ses petits-enfans ſont charmans, ſpirituels ; mais ils ne tiendront, dit-elle fréquemment, que du grand-pere & de la grand-mere.

Au reſte, il faut beaucoup de courage & de vertu dans une petite bourgeoiſie, pour qu'elle n'envie pas ſecrétement l'opulence & l'éclat de telle courtiſanne, qu'elle voit parée & dans l'abondance. Elle ſeroit bien fâchée d'être *une fille entretenue ;* mais elle ſoupire quelquefois en ſongeant à la liberté qu'elles ont de prendre & de choiſir des amans. Il n'y a point de vertu ſans combat. La petite bourgeoiſe qui combat & triomphe mérite l'eſtime publique. Auſſi en ſont-elles réellement plus jalouſes dans ce rang que dans tout autre.

CHAPITRE III.

Jeune Mariée.

CLÉON rencontre Damis, l'embraſſe, l'étouffe & lui dit: je ſuis le plus heureux des hommes; j'épouſe une jeune fille qui ſort du couvent, & qui n'a vu, pour ainſi dire, que moi. Elle porte ſur ſon front l'empreinte de la douceur & de la bonté. Rien de plus ingénu, de plus naïf & de plus modeſte; ſes yeux craignent de rencontrer les regards que ſa beauté fixe ſur elle. Quand elle parle, une aimable rougeur colore ſon viſage; & cette timidité eſt un nouveau charme, parce que je ſuis ſûr qu'elle naît de la pudeur, & non de la médiocrité d'eſprit. Les malheurs qui affligent l'humanité la trouvent ſenſible, & elle ne ſauroit en entendre le récit ſans ſe trouver preſque mal. Qu'il eſt doux de lui voir répandre des larmes ſur les infortunes d'autrui! Il n'y a point d'ame plus ſenſible, plus douce, plus aimante; elle ne vivra, elle ne reſpirera que pour moi; elle

chérira ſes devoirs, & je ſerai le plus fortuné des maris.

CLÉON épouſe. Au bout de ſix mois Cléon rencontre le même Damis, & ne lui dit rien de ſa femme : Damis apprend que cet ange marié, qui n'a plus beſoin de ſe contraindre, a remplacé la modeſtie par la fierté, la timidité par la hardieſſe, & que ſi elle rougit encore quelquefois, c'eſt d'orgueil ou de dépit : il apprend qu'elle a déjà ſon appartement ſéparé ; qu'elle eſt en ſociété avec la marquiſe, la baronne, la préſidente ; qu'elle a pris leurs maximes hautaines & dédaigneuſes ; qu'elle perſiffle ſon mari, & qu'à la moindre contradiction elle s'emporte & le peint comme un jaloux, un brutal, un avare.

ELLE ne ſe leve qu'à deux ou trois heures après midi, & ſe couche à ſix heures du matin ; elle ſort à cinq heures. On la cite comme enjouée & aimable dans la liberté du ſouper. On ne ſait pas au juſte quel eſt ſon amant, & c'eſt ce qui déſeſpere ſur-tout ſon mari. Il eſt réduit à ſouhaiter qu'elle en ait un, parce qu'il pourroit du moins par ſon moyen lui faire entendre

raiſon ſur des choſes qui intéreſſent leur fortune, ce point capital, & qui aujourd'hui ſubjuge tout le reſte.

ELLE adreſſe la parole à ſon époux dans les aſſemblées générales & lui ſourit; mais elle eſt des ſemaines entieres à la maiſon ſans lui parler & ſans le voir. Toutes les femmes s'empreſſent à dire qu'elle vit *décemment*, & que ſon mari doit s'eſtimer *heureux* d'avoir une femme auſſi ſage.

CHAPITRE IV.

Le Pariſien en province.

QUAND un Pariſien a quitté Paris, alors il ne ceſſe en province de parler de la capitale. Il rapporte tout ce qu'il voit à ſes uſages & à ſes coutumes; il affecte de trouver ridicule ce qui s'en écarte; il veut que tout le monde réforme ſes idées pour lui plaire & l'amuſer. Il parle de la cour comme s'il la connoiſſoit; des hommes de lettres comme s'ils étoient ſes amis;

des ſociétés comme s'il y avoit donné le ton. Il connoît auſſi les miniſtres, les hommes en place. Il y jouit d'un crédit conſidérable; ſon nom eſt cité. Il n'y a enfin de ſavoir, de génie, de politeſſe qu'à Paris.

Il aventure de pareils propos devant des perſonnes qui ont du ſens & des années. Il faut qu'il prenne tous ceux qui l'écoutent pour des ſots, ou que la manie de parler avantageuſement de ſoi l'aveugle ſur l'extrême facilité que l'on auroit à relever ſes erreurs & ſes menſonges; mais il s'imagine ſe donner du relief, en ne vantant que Paris & la cour.

Le vers fameux :

Elle a d'aſſez beaux yeux pour des yeux de province,

le Pariſien l'applique à ſon inſu à tout ce qui n'eſt pas dans ſa ſphere; il diroit volontiers à Bordeaux & à Nantes : *mais la Garonne & la Loire ſont d'aſſez beaux fleuves pour des fleuves de province.*

CHAPITRE V.

Du Tems.

Les uns vivent tout le jour ; ce ſont les ſages, ceux qui penſent ; ils ſont rares. Les autres, une moitié de la journée ; ce ſont les gens d'affaires. Plus de la moitié de la ville ne vit à peine que trois ou quatre heures par jour, & ce ſont les femmes ; elles ne s'amuſent bien que le ſoir.

Il faut avoir de l'eſprit pour ne pas s'ennuyer, ou du moins pour s'ennuyer moins que les autres. Un homme qui juge ſainement des choſes, tire parti de toutes les liaiſons auxquelles il eſt aſſujetti par ſa ſituation ou par ſon état. Ici il trouve à s'inſtruire & à ſe former ; là il goûte les douceurs de la ſociété ; ailleurs il ſe ménage, s'intrigue, conduit des eſpérances, cultive des ſervices ; dans cet endroit il s'anime d'une émulation néceſſaire pour acquérir une fortune honnête ; dans celui-ci il ſe ſent

piqué de l'aiguillon propre à cultiver, à orner ſon eſprit; dans cet autre il étudie le cœur humain, il en voit jouer les reſſorts; il met ſagement à profit les découvertes qu'il en tire; il apprend à connoître l'homme.

MAIS ce que Pline diſoit de Rome, on peut le dire de Paris. *Mirum eſt, quàm ſingulis diebus in urbe ratio aut conſtet aut conſtare videatur, pluribuſque junctis non conſtet.* C'eſt une choſe étonnante de voir comment le tems ſe paſſe. Prenez chaque journée à part, il n'y en a point qui ne ſoit remplie; raſſemblez-les toutes, vous êtes ſurpris de les trouver ſi vuides.

IL y a des perſonnes déſœuvrées qui ont bien de la peine à tuer leurs vingt-quatre heures, & qui emploient tous les artifices imaginables pour en venir à bout.

CHAPITRE VI.

Eſcrocs polis, Filoux.

LES eſcrocs de toute eſpece, répandus dans les différentes provinces ſe rendent une fois en leur vie dans la capitale, comme ſur le vaſte & grand théatre où ils pourront déployer tout leur talent, frapper de plus grands coups & rencontrer un plus grand nombre de dupes.

COMME ils ont fait une étude des moyens de tromper la crédulité, ils s'attachent aux jeunes gens qui, dans l'âge des paſſions & de la confiance, ouvrent une ame plus docile aux inſinuations artificieuſes. Ils ſavent qu'il faut que l'œil ſoit d'abord frappé des couleurs de l'opulence, & ils ne négligent pas ces dehors qui peuvent en impoſer.

ATTENTIFS à ſaiſir l'eſprit des différens états, ils careſſent indifféremment leurs préjugés; ils n'ont pas d'amour-propre; on les voit changer

changer de langage selon les hommes à qui ils s'adressent. Jamais contrarians, toujours souples, patiens, flatteurs, leur langue est *dorée*, comme dit le peuple ; & le peuple souvent saura mieux les reconnoître que la bonne compagnie.

Leur unique but est de s'approprier l'argent ; ils reconnoissent du premier coup-d'œil celui qui le possede. Ils ont toujours quelque projet, quelqu'entreprise qui doit rendre la mise au centuple. Eloquens sur ce chapitre, ils parlent de votre fortune comme d'une chose assurée, & la leur n'est jamais incertaine.

On les entend prononcer à propos le nom des hommes en place. Ils sont instruits des anecdotes qui peuvent piquer la curiosité. Ils ne sont ni médisans ni calomniateurs ; ils ont une plaisanterie qui n'a rien d'amer, parce qu'il entre dans leur système de joindre l'artifice des manieres à l'artifice de l'esprit, & qu'ils n'en veulent à la réputation de personne, mais à la bourse des gens faciles.

L'un se mêle avec des joueurs, amorce l'un

d'entr'eux par des pertes volontaires, & après l'avoir allêché, le ruine par des fraudes hardies & méditées.

L'AUTRE loue un bel hôtel, de beaux carroſſes, deſcend chez les marchands, paie d'abord ſans difficulté, puis ſuppoſe des commiſſions pour les pays étrangers. Bonne pratique. On lui offre toutes ſortes de marchandiſes; il en uſe. Il vend le tout ſecrétement. On apporte les mémoires; cherchez, il n'y a plus perſonne.

CELUI-LA dit jouir d'un grand crédit, montre des lettres réelles ou ſuppoſées, promet des emplois, & emprunte à ce titre.

LE plus perfide a des plans & des projets à moitié vus, à moitié adoptés par les hommes en place; il les approche quelquefois; on le fait, on lui prête de côté & d'autre des ſommes pour une plus facile exécution. Un jour il fait ſa main, leve le pied & ſe ſauve en Hollande, où il change de nom, & où il jouit de ſes vols, qu'il a accumulés ſous les dehors de l'aiſance & ſous le maſque de la probité.

UN hypocrite, caiſſier des poſtes, il y a quelques années, vola toute la ville. Chacun perdit ſon argent, & n'eut d'autre ſatisfaction que de le voir au carcan. Echappé du collier de fer, il a acheté du côté de Liege de ſuperbes terres, où il vit en ſeigneur ſuzerain.

ON a vu derniérement un eſcroc déjà flétri ſe donner pour un *baron étranger*, qui faiſoit un commerce immenſe. Il ſe logea dans un hôtel renommé, prit à ſes gages des commis, fit venir des marchands, & parut d'abord dédaigner leurs offres; il lui falloit des étoffes plus rares & plus précieuſes.

LE lendemain, ſon valet-de-chambre, ſon complice, alla trouver les marchands éconduits, & faiſant le portrait le plus ſéduiſant de ſon maître, parla de ſon crédit, de ſa fortune, de ſes relations étendues, & le repréſenta comme pouvant enrichir les maiſons avec leſquelles il traiteroit.

ON eſt ſi peu accoutumé à entendre les valets parler bien de leurs maîtres, que l'on conçut un grand reſpect pour le faux baron,

On lui apporta les marchandiſes les plus rares; il n'eut qu'à choiſir dans les boutiques des magaſiniers.

PAR réflexion tout lui convenoit, parce que, diſoit-il, ayant reçu de nouvelles commiſſions, tous ces objets ne devoient paſſer que par ſes mains, étant deſtinés pour les pays étrangers.

DES *revendeurs* & des *revendeuſes*, toujours prompts à favoriſer la friponnerie & à effacer les traces du vol, acheterent à vil prix ces mêmes marchandiſes. Et c'étoient-là les villes de Madrid, de Vienne, de Lisbonne, de Copenhague, & beaucoup d'autres, dont il enfloit ſes diſcours.

DÉMASQUÉ, il fut condamné aux galeres pour neuf ans, fouetté, marqué, & préalablement attaché au carcan pendant trois jours conſécutifs. Son valet-de-chambre aſſiſta à l'exécution, & fut banni.

TOUS ces eſcrocs conſommés en ruſes habiles, prennent le titre de *comte*, de *marquis*, de *baron*, & ſur-tout de *chevalier*. Voilà pour-

quoi l'on dit de tel homme qui vit ſans travail & ſans revenus, *c'eſt un chevalier d'induſtrie.*

APRÈS ces eſcrocs viennent les filoux, leſquels font avec la main ce que les autres font avec la langue. Ils trouvent le moyen, ou de fixer votre attention ſur un objet, ou de vous ſuſciter un embarras, ou de vous imprimer un mouvement favorable à leur coup de main, & le voleur adroit & ſubtil a déjà pincé votre tabatiere, votre montre, votre bourſe; vous vous en appercevez, vous criez: il reſte auprès de vous ſans témoigner la moindre émotion; la montre & la boîte ont déjà paſſé dans d'autres mains. Le filou ſe met à déclamer hautement contre le peu de ſûreté qui regne dans les aſſemblées.

QUAND on fait la viſite chez l'un de ces drôles-là, on lui trouve cinquante-ſix montres, trente tabatieres, vingt étuis; c'eſt une boutique de la foire. Il n'en veut qu'aux bijoux; il laiſſe le vol des mouchoirs à ces petits miſérables, qu'on tolere d'abord, pour les enrégimenter enſuite comme mouchards. Pour lui, il eſt chef d'une horde qui agit ſans violence

dans les parterres des ſpectacles, & ſur-tout à la ſortie.

QUELQUEFOIS dans la rue, un de ces filoux ſe met à courir de toutes ſes forces, vient à votre rencontre, ſe précipite dans vos bras; vous le recevez pour n'être pas renverſé du coup. Il vous fait mille excuſes, vous lui répondez avec politeſſe, & pendant ce mouvement rapide, il a tiré votre montre & court encore. Vous ne vous en doutiez pas, car cet homme étoit bien mis.

QUAND on vous a volé un effet de quelque valeur, vous vous adreſſez à un bureau de la police. Il y a des moyens ingénieux pour le ravoir; & telle tabatiere, après avoir fait deux cents lieues, eſt revenue dans la poche du propriétaire. Comment? Ah, comment! Suis-je fait pour vous dire tout?

UNE autre fois on compoſe avec le voleur; on affiche l'effet comme *perdu*, on promet une *récompenſe*. Le bijou vous eſt rapporté, & vous acquittez fidélement votre promeſſe, ainſi qu'il convient.

On a imprimé une brochure intitulée : *les Aſtuces de Paris, ou anecdotes Pariſiennes dans leſquelles on voit les ruſes que les intrigans & certaines jolies femmes mettent en uſage pour tromper les gens ſimples & les étrangers.* Cet ouvrage renferme une partie des tours que la fainéantiſe & l'audace emploient journellement pour tromper l'inexpérience. J'y renvoie. Porter le flambeau ſur tant de friponneries obſcures, c'eſt, pour ainſi dire, les mettre en déroute, & c'eſt en même tems donner un avis aux adminiſtrateurs des états, qui verront de quelle maniere honteuſe les hommes cherchent à ſubſiſter, quand on ne leur laiſſe pas les moyens de le faire honnêtement.

CHAPITRE VII.

Perruquiers.

Nos ancêtres ne livroient pas chaque matin leur tête, pendant un tems conſidérable, à un friſeur oiſif & babillard. Se faire le poil, imprimer à leurs mouſtaches, ornement de leurs

phyſionomies mâles, un ton martial, telle étoit toute leur toilette. Il y a deux ſiecles que nous avons eu la foibleſſe d'imiter les femmes dans cet art de la friſure qui nous efféminе & nous dénature.

Où eſt le tems qu'un brave, lorſqu'il avoit beſoin d'argent, détachoit ſa mouſtache & la mettoit en gage chez le prêteur, au lieu de lui faire un billet d'honneur? Point d'hypotheque plus aſſurée : le prêteur dormoit tranquille, & jamais la dette ne manqua d'être acquittée à ſon échéance.

Nous n'avons plus, il eſt vrai, le ridicule d'enſevelir notre tête ſous une chevelure artificielle, de coëffer le front de l'adoleſcence d'un énorme paquet de cheveux; le crâne chauve & ridé de la vieilleſſe n'offre plus ce bizarre aſſortiment; mais la rage de la friſure a gagné tous les états : garçons de boutiques, clercs de procureurs & de notaires, domeſtiques, cuiſiniers, marmitons, tous verſent à grands flots de la poudre ſur leurs têtes, tous y ajuſtent des toupets pointus, des boucles étagées; l'odeur des eſſences & des poudres ambrées vous ſaiſit

chez le marchand du coin, comme chez le petit-maître élégant & retapé.

QUEL vuide il en réſulte dans la vie des citoyens ! Que d'heures perdues pour des travaux utiles ! Combien les friſeurs & les friſeuſes enlevent de momens à la courte durée de notre exiſtence !

LORSQU'ON ſonge que la poudre dont deux cents mille individus blanchiſſent leurs cheveux, eſt priſe ſur l'aliment du pauvre ; que la farine qui entre dans l'ample perruque du robin, la vergette du petit-maître, la boucle militaire de l'officier, & l'énorme catogan du batteur de pavé nourriroient dix mille infortunés ; que cette ſubſtance extraite du bled dépouillé de ſes parties nutritives paſſe infructueuſement ſur la nuque de tant de déſœuvrés : on gémit ſur cet uſage, qui ne laiſſe pas aux cheveux la couleur naturelle qu'ils ont reçue.

DOUZE cents perruquiers, maîtriſe érigée en charge, & qui tiennent leurs privileges de S. Louis, emploient à-peu-près ſix mille garçons. Deux mille chamberlans font en chambre

le même métier, au riſque d'aller à Bicêtre. Six mille laquais n'ont guere que cet emploi. Il faut comprendre dans ce dénombrement les coëffeuſes. Tous ces êtres-là tirent leur ſubſiſtance des *papillottes* & *des bichonnages*.

Nos valet-de-chambre-perruquiers, le peigne & le raſoir en poche pour tout bien, ont inondé l'Europe ; ils pullulent en Ruſſie & dans toute l'Allemagne. Cette horde de barbiers à la main leſte, race menteuſe, intrigante, effrontée, vicieuſe, Provençaux & Gaſcons pour la plupart, a porté chez l'étranger une corruption qui lui a fait plus de tort que le fer des ſoldats.

Nos danſeurs, nos filles d'opéra, nos cuiſiniers ont bientôt marché ſur leurs traces & n'ont pas manqué d'aſſervir à nos modes & à nos uſages les nations voiſines. Voilà les conquérans qui ont fait prévaloir le nom françois dans toutes les contrées, & qui ont été les vengeurs de nos revers politiques. Nos voiſins pourroient donc faire un traité ſur la pernicieuſe introduction des friſeurs parmi eux, & ſur l'avantage qui auroit réſulté d'une proſcription prompte & raiſonnée.

CHAPITRE VIII.

Porteurs de ſel.

QUAND je vois les *hanouards* ou *porteurs de ſel*, je me rappelle qu'ils avoient le privilege de porter ſur leurs épaules les corps des rois juſqu'à la prochaine croix de S. Denis, parce qu'à eux appartenoit l'art de les *couper* par pieces, de les faire *bouillir* dans de l'eau, & de les *ſaler* enſuite; ce qui remplaçoit d'une maniere très-groſſiere l'art d'embaumer, qui étoit perdu, & qu'on n'a retrouvé depuis que d'une maniere fort imparfaite.

ON a *ſalé* ainſi & *Philippe le long* & *Philippe de Valois*, qui les premiers mirent un impôt ſur une marchandiſe de premiere néceſſité, dont le commerce avant eux étoit permis à tout le monde. La nature nous donnoit cette denrée; les rois nous l'ont vendue. Le minot de ſel coûte à Paris 60 liv. 7 ſols. Que de larmes, que de ſang verſé depuis l'établiſſement de la gabelle! Il a fallu des gibets & des roues

pour maintenir le privilege excluſif de la vente du ſel. Il forme aujourd'hui la principale richeſſe des monarques François ; mais il entretient ſur les frontieres, & même dans l'intérieur du royaume, une guerre ſanglante. On ne voit jamais le crime dans l'infraction de cette loi ; & le pauvre contraint crie à l'injuſtice, maudit le jour, & connoît le déſeſpoir.

Le même minot de ſel qu'on vous force à payer ſoixante & ſoixante-une livres, ne ſe vend ailleurs qu'une livre dix ſols ; & c'eſt tout ce qu'il vaut intrinſéquement. Quelle foule de réflexions naiſſent de ce rapprochement !

CHAPITRE IX.

Poiſſons de mer.

Le poiſſon de mer n'eſt pas à bon marché à Paris, malgré quelque diminution ſur les entrées, ſoulagement dû à M. Turgot. Il n'eſt preſque jamais frais. Il ne peut venir que des côtes de Normandie ou de Picardie, le poiſſon non ſalé ne pouvant ſouffrir le tranſport au

delà de trente à quarante lieues. Les approvisionnemens de la cour enlevent tout ce qu'il y a de plus beau, & le Parisien mange le fretin. Notez que les Chartreux, les Carmes, les Bénédictins, les Minimes & les autres religieux qui font maigre, affament la ville de poisson, & entretiennent la cherté, en payant fort cher tout ce qui est à leur convenance.

Les entrées du poisson nuisent à l'impôt, parce qu'il n'est pas assez modéré. Le Parisien qui veut se régaler de marée, est obligé de se transporter à Dieppe; & le bourgeois, quand il devient un peu *cossu*, fait d'abord ce voyage-là tout seul; ensuite il y mene sa ronde femme. Ils restent en extase devant l'Océan, & ils n'ont pas tort; mais ils croient avoir touché les colonnes d'Hercule, & se hâtent de rentrer dans leurs foyers. Ils sont si transportés, si enchantés de leur voyage, que le reste de leur vie ils en parleront tous les soirs à leur souper devant leurs filles & la servante ébahie.

CHAPITRE X.

Taxe des Pauvres.

ON a donné plusieurs projets d'aumône universelle en faveur des pauvres. Aucun de ces plans généreux ne s'est encore réalisé. A Paris, les bourgeois paient annuellement treize sols, vingt-six sols, & les plus aisés cinquante sols. Quelle mesquine charité !

IL seroit à propos d'établir une taxe beaucoup plus forte ; & chacun, je crois, la paieroit avec joie. De tous les impôts c'est le plus sacré, ou plutôt c'est une dette, & la premiere de toutes. Se croira-t-on quitte envers les pauvres, pour avoir donné à la *fabrique* deux livres dix sols par an ?

IL me semble que les aumônes doivent être demandées sous l'étendard de la religion, dont la charité est le premier précepte. Il me semble que chaque paroisse devroit avoir soin de ses pauvres, & être autorisée à faire contribuer les

gens aiſés. A Londres, la charité eſt grande & inépuiſable; les largeſſes envers les malheureux n'ont point notre caractere de parcimonie. C'eſt là que triomphe le précepte attendriſſant de l'Evangile : *Enfans du même Pere, ſecourez-vous les uns les autres.*

Nous avons parmi nous de belles ames, des ames charitables; mais elles ſont en petit nombre. ſi on les compare à celles qui exiſtent ſur les bords de la Tamiſe. Ce peuple en général eſt plus tendre, plus compatiſſant que nous envers les infortunés, & la miſere a perdu chez lui ſes formes hideuſes.

Si j'étois miniſtre, je ferois des chefs de paroiſſes les inſtrumens & les canaux de la bienfaiſance. J'ai vu ſur ce point important un projet de M. Fillon, notaire & contrôleur des actes à Challant en Bas-Poitou. Comme toutes les idées de ce citoyen répondent parfaitement aux miennes, qu'il me permette ici de m'en glorifier, & de citer ſon plan comme un modele en ce genre.

CHAPITRE XI.

L'Orthographe publique.

ELLE eſt extrêmement vicieuſe ſur les enſeignes, les écriteaux & dans les autres inſcriptions des boutiques; là l'ignorance eſt gravée en lettres d'or.

PEUT-ÊTRE ſeroit-il à propos de ſuivre l'idée d'un perſonnage de Moliere, & de créer ſérieuſement un cenſeur qui rectifiât ces fautes groſſieres.

LE peuple s'accoutumeroit à reſpecter l'orthographe, & la langue n'y perdroit pas. Il eſt important que cette langue qui eſt devenue celle de l'Europe, ne ſouffre aucune altération, ſur-tout dans ſes principaux ſignes; car à la longue le peuple qui fait loi quant à l'idiôme, peut corrompre une langue & lui ſubſtituer un jargon miſérable.

LES premieres erreurs conſiſtent dans l'orthographe:

graphe : d'ailleurs l'étranger, certain de trouver par-tout des inſcriptions exactes, prendroit une leçon en ſe promenant dans la ville ; & cette diſtinction flatteuſe pourroit facilement appartenir à la capitale d'un peuple dont toutes les nations étudient la langue.

L'IGNORANCE produit quelquefois des rapports bizarres, & dont on s'amuſe, parce que les riens ont droit avant tout d'intéreſſer le Pariſien. Un nommé *Ledru* a fait ſa fortune avec l'inſcription de ſon enſeigne, laquelle portoit : *Ledru poſe des ſonnettes dans le cul de ſac.* L'écrivain, perché ſur ſa haute échelle, avoit mis un gros point après le mot *cul*, & avoit rejeté *de ſac* à l'autre ligne, ce qui parut facétieux ; & tout le monde voulut employer le ſieur Ledru, qui *poſoit des ſonnettes dans le cul.* Il n'en fallut pas davantage pour lui attirer la vogue.

TOUT Paris a vu un chirurgien, près de la place Maubert, faire graver ſur ſon tableau : *Un tel, reçu à S. Côme, oculiſte pour les yeux.*

MAIS ce qui eſt bien pis que des fautes

d'orthographe ou des expreſſions ridicules, c'eſt l'impudence de certains poliſſons qui barbouillent nos blanches murailles de figures indécentes & de mots obſcenes. La police, qui fait enlever les boues & les ordures, devroit faire effacer en même temps ces turpitudes; car ce n'eſt pas aſſez que le tombereau des immondices nettoie la ville, il ne faut pas encore que l'œil de nos femmes & de nos filles, en ſortant de chez elles, rencontre de pareilles images, beaucoup plus révoltantes que des rues mal balayées.

Les marchands d'eſtampes étalent auſſi des gravures d'une indécence caractériſée, & je ne ſais pourquoi dans nos maiſons nous commençons à adopter, ſous les yeux de la jeuneſſe, ces images licencieuſes. Nous en écartons encore les livres propres à allumer l'imagination, & nous tapiſſons nos demeures de ces travaux d'un burin peu circonſpect.

En me promenant ſur les quais, j'ai vu une gravure repréſentant des patineurs, & au-deſſous de l'eſtampe j'ai lu ces vers ſans nom

d'auteur, & qui me paroiſſent mériter d'être conſervés :

Sur un mince cryſtal l'hiver conduit leurs pas,
Le précipice eſt ſous la glace.
Telle eſt de nos plaiſirs la légere ſurface.
Gliſſez, mortels ! n'appuyez pas.

CHAPITRE XII.

Antiquités.

DANS Rome on ne ſauroit faire un pas ſans fouler un monument antique, & qui vous commande l'attention & le reſpect, ſans voir autour de ſoi de ces objets qui vous rappellent les conquérans des arts de la Grece, & les dominateurs du monde. Il n'en eſt pas de même à Paris : cette ville n'a pas été fondue dans un moule républicain, ni formée ſous la main du génie des Grecs : rien n'y retrace ce génie éloquent, attentif à parler aux yeux des citoyens, à élever leurs ames. Le luxe des arts n'eſt point dans les monumens publics, il ſe cache & ſe rappetiſſe dans les maiſons

des particuliers. Pour ceux qui connoiſſent l'hiſtoire, il y a loin de la Seine & du Louvre au Tibre & au Capitole.

Les antiquités de Paris ont toutes une phyſionomie gothique, pauvre & meſquine; notre groſſiere origine eſt empreinte dans les monumens qui nous en reſtent: vous voyez le tombeau de Clovis dans l'abbaye de Sainte-Geneviève, dont il fut le fondateur; mais il eſt aiſé de voir que le monument eſt moderne, & il n'en a pas plus de dignité: cela ne reſſemble guere au temple de Romulus.

Les Normands ayant pillé, brûlé & ſacagé à pluſieurs repriſes l'égliſe & l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, il n'y reſte plus que des ſépulcres vuides, & des inſcriptions incertaines. Ce qui s'offre de la ſculpture ancienne donne l'idée de la barbarie la plus révoltante: la religion chrétienne ne fut jamais riante, même dans ſon berceau; on le voit trop dans ces débris des ſiecles paſſés, ſiecles malheureux & bizarres, marqués par tout ce que l'erreur & l'ignorance ont de honteux & de funeſte.

Qui ſera curieux de viſiter les tombeaux de

Childebert & d'*Altrogotte*, de *Chilperic* & de *Frédégonde* ſa femme, pourra les voir. Les inſcriptions de Chilpèric *prient les vivans* de ne point enlever ſes oſſemens du lieu où ils repoſent ; priere qui ſemble avoir été adreſſée à ces brigands du nord, qui venoient fondre ſur le royaume & ſur l'abbaye. *Precor ego Ilpericus non auferantur hinc oſſa mea.*

D'ANCIENS noms ſans ſplendeur, de triſtes ſarcophages nuds, des images d'un ſombre ſans intérêt, un ciſeau dur & groſſier, voilà les antiquités qui rempliſſent les égliſes : le génie de l'homme y ſemble terraſſé ſous l'empire de la terreur, & ſa main tremblante n'a plus ſu que tracer des images lugubres & monotones. Contemplez les ruines d'Herculanum & de Portici ; elles ne portent pas l'empreinte d'une imagination auſſi noire.

CE qui y a de plus curieux à Paris, ce ſont les reſtes du palais où les Romains avoient des bains avant l'arrivée des Francs ; il eſt enclavé dans une maiſon de la rue de la Harpe, qui a pour enſeigne *la Croix de fer*. Ces reſtes ont tous les caracteres d'une haute antiquité.

Il paroît que ce palais avoit une certaine étendue ; nos Rois de la premiere race y logerent ; les filles de Charlemagne y furent reléguées après ſa mort, lorſque Louis le Débonnaire, ami du plein-chant & ennemi de la galanterie, eut fait tuer leurs amans. *Il croyoit ſans doute*, rapporte le P. Daniel avec la plus grande naïveté, *que l'exemple intimideroit, & qu'elles n'en trouveroient plus ; il paroît qu'il ſe trompa, elles n'en manquerent jamais.*

ANCIENNES républiques ! vos débris atteſtent ce que vous fûtes ; les monumens les plus ſuperbes des Monarchies ne valent pas vos reſtes échappés à la fureur des temps & des barbares. Dieu ! que nous ſommes petits devant les majeſtueux travaux d'une conſtitution libre !

LES antiquaires regrettent beaucoup une ſtatue de la déeſſe *Iſis*, qu'on avoit laiſſé ſubſiſter à la principale porte de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, à raiſon de ſon antiquité. En 1514, une bonne femme ayant pris cette figure pour celle de *la Vierge Marie*, & étant venue y brûler une *touffée* de *chandelles*, l'abbé

de Saint-Germain, dans un pieux courroux, la fit mettre en pieces, afin de prévenir l'idolâtrie, & l'on mit à ſa place une grande croix qui y eſt encore.

CHAPITRE XIII.

Manque de ſignes.

MONTESQUIEU a dit: *Tout va bien lorſque l'argent repréſente ſi parfaitement les choſes, qu'on peut avoir les choſes dès qu'on a l'argent; & lorſque les choſes repréſentent ſi bien l'argent, qu'on peut avoir l'argent dès qu'on a les choſes.* Voilà une de ces vérités fécondes, qui devroit être méditée par les adminiſtrateurs des états & par les hommes en place; mais ils ne liſent pas Monteſquieu.

QUE de choſes *invendues* faute d'un ſigne aſſez multiplié! & que de choſes *à vendre* qui ne ſe *vendent point!* A peine les journaliers trouvent-ils tout de ſuite un argent tout prêt.

POUR un acheteur qui puiſſe payer comp-

tant, cinquante autres vous offriront des billets. C'eſt donc un *grand vice* de n'avoir pour ſigne d'échanges que des *métaux*. Il manque au vœu de Monteſquieu ſon accompliſſement. Il eſt difficile de vendre, & très-difficile de ſe vendre. Beaucoup d'hommes reſtent ſans emploi : les travaux privés languiſſent ; les travaux publics ne vont pas mieux. Tout indique donc le défaut preſqu'abſolu des ſignes d'échanges : tout néceſſite aujourd'hui une *banque* qui verſe une multitude de ſignes repréſentatifs, parce qu'il y a obſtruction *caractériſée* dans la circulation. On a donc un beſoin preſſant de ces ſignes qui repréſentent toute eſpece de valeur avec une parfaite égalité. Sans la rapidité des échanges, la vie du corps politique languit, & nous languiſſons.

Des billets de banque, c'eſt-à-dire, un *papier-monnoie*, qui proportionneroit l'abondance des ſignes à la multitude des choſes invendues & qui ſont à vendre, peut ſeul parer aux beſoins multipliés de la capitale, parce que l'abondance des ſignes doit répondre à l'abondance des beſoins ; & nous ſommes dévorés de beſoins.

Les lumieres répandues sur ces objets, & qu'on veut méconnoître, attestent que cette banque ne pourroit avoir rien de commun avec le mépriſable papier de Laws. C'eſt ſon empyriſme même qui ſervira à nous éclairer ; c'eſt l'abus outré qu'il a fait de ce remede, qui nous le rendra ſain & utile. Qu'on ſonge à l'activité qu'il imprima, & au bien momentané qu'il fit dans ſon extravagance. Aujourd'hui que la raiſon publique préſide à tout calcul, & que le calcul ne ſauroit s'égarer, il n'y a qu'une terreur enfantine qui puiſſe interdire en France ce *papier-monnoie*, dont l'abſence empêche le royaume de profiter de tous ſes avantages.

Je ſais qu'il n'eſt pas poſſible en ce point d'imiter l'Angleterre, parce qu'il y aura toujours une énorme différence entre une dette nationale & une dette royale ; mais on pourroit créer, non les billets d'état de Laws, mais des billets de banque, dans une proportion ſage, modérée, & qui circuleroient ſous l'œil du gouvernement qui conſentiroit alors à jouir de la richeſſe publique, ſans porter la main à la machine qui mettroit en action cette banque nationale.

On s'étonnera un jour de notre inattention & de nos préjugés aveugles & opiniâtres, qui rejettent les moyens les plus ſimples, les plus ſouples & les plus féconds pour la grande proſpérité du royaume. Le parchemin des contrats n'eſt point le *papier-monnoie ;* il en eſt l'oppoſé. Un emprunt royal n'eſt pas le ſigne reproductif.

CHAPITRE XIV.

Argenterie.

Et au milieu de cet incroyable manque de ſignes, ce que Paris renferme en meubles d'or & d'argent, en bijoux, en vaiſſelle plate, eſt immenſe. Cette richeſſe néanmoins eſt nulle & oiſive.

Ajoutez ce que les égliſes contiennent d'argenterie : ce ſont des monceaux de métal. Les temples & les décorations ont coûté horriblement cher à la patrie. Et comment le culte ſimple fondé par les apôtres a-t-il pu ſe convertir en un luxe ?

CALCULEZ enſuite ce que les fabriques de galons, les étoffes de ſoie, or & argent, emportent de ces précieuſes matieres.

DANS les maiſons des particuliers, vous voyez des pyramides de vaiſſelle plate. On ſe plaint de la diſette des eſpeces monnoyées, & voilà que nous avons dénaturé nos richeſſes pour les métamorphoſer en meubles.

ON ne peut faire aucune entrepriſe, aucun travail, ſans une ſomme d'argent monnoyé; & tout ſe prend néanmoins ſur cette même ſomme, & on l'enleve, & on l'attire par tous les moyens imaginables, & il n'en reſte plus entre les mains des particuliers; & cette richeſſe métallique, qui dort à côté de nous, devient une richeſſe ſtérile, parce qu'elle n'a aucun cours. Et comment ſubvenir enſuite aux dépenſes extraordinaires, lorſqu'on ne ſait que ſe ſervir des mêmes écus, les pomper & les repomper; c'eſt-à-dire, ſubſtituer l'action la plus difficile & la plus fatigante, à une création ſimple & aiſée?

NOUS avons des biens immenſes, & nous

ſommes toujours dans la détreſſe, parce que nous ne ſavons pas doubler notre puiſſance en créant les ſignes de notre richeſſe métallique; ce qui nous empêche de donner aux terres des préparations nouvelles, de perfectionner les arts, d'augmenter la population, & de nous rendre reſpectables à nos voiſins.

AYONS toujours des tabatieres d'or, des étuis d'or, des ſurtouts d'argents, des anges, des ſaints d'argent, des vierges d'argent, & point de papier-monnoie, & bientôt nous nous trouverons pauvres; car la Fontaine nous l'a dit: *mettez une pierre à la place; elle vous vaudroit tout autant.*

L'OR & l'argent qui ne circulent pas, c'eſt-à-dire, qui n'enfantent pas les ſignes qu'ils peuvent enfanter, ſont comme s'ils étoient enfouis dans les mines de la terre. Une prompte & rapide circulation manque à nos finances & encore plus à notre commerce.

AU lieu de tous ces emprunts en groſſes & fortes ſommes qui ne ſont utiles qu'aux riches, il auroit fallu un papier-monnoie utile

aux classes inférieures, parce que le rôle qu'il joue ouvre une infinité de bouches d'industrie, toujours inconnues aux gouvernemens qui ne doublent pas leurs richesses avec des billets.

CHAPITRE XV.

Ruisseaux.

UN large ruisseau coupe quelquefois une rue en deux, & de maniere à interrompre la communication entre les deux côtés des maisons. A la moindre averse il faut dresser des ponts tremblans. Rien ne doit plus divertir un étranger que de voir un Parisien traverser ou sauter un ruisseau fangeux avec une perruque à trois marteaux, des bas blancs & un habit galonné, courir dans de vilaines rues sur la pointe du pied, recevoir le fleuve des gouttieres sur un parasol de taffetas. Quelles gambades ne fait pas celui qui a entrepris d'aller du fauxbourg S. Jacques dîner aux fauxbourg S. Honoré, en se défendant de la crotte, & des toits qui dégouttent! Des tas de boue,

un pavé gliſſant, des eſſieux gras, que d'écueils à éviter ! Il aborde néanmoins ; à chaque coin de rue il a appellé un décroteur ; il en eſt quitte pour quelques mouches à ſes bas. Par quel miracle a-t-il traverſé ſans autre encombre la ville du monde la plus ſale ? Comment marcher dans la fange en conſervant ſes eſcarpins ? Oh ! c'eſt un ſecret particulier aux Pariſiens, & je ne conſeille pas à d'autres de vouloir les imiter.

POURQUOI ne pas s'habiller conformément à la boue & à la pouſſiere ? Pourquoi prendre à pied un vêtement qui ne convient qu'à celui qui roule dans une voiture ? Pourquoi n'avoir pas de trottoirs, comme à Londres ?

CHAPITRE XVI.

Fonte des ſuifs.

LES exhalaiſons qui ſortent des fonderies de ſuif ſont épaiſſes & infectes. Rien n'eſt plus propre à corrompre l'air que ces vapeurs groſſieres. Cette odeur déſagréable devient encore

très-nuiſible à la ſanté des citoyens : ces fonderies multipliées & renfermées dans l'enceinte de la ville ſont un abus inconcevable ; il devroit exciter la vigilance du miniſtere public, en ce qu'il expoſe le quartier à de fréquens incendies, & qu'il change en poiſon l'élément néceſſaire à la vie de l'homme.

Il ſeroit donc à propos de reléguer l'établiſſement des fonderies hors de l'intérieur des villes, dans des lieux iſolés, afin que les chaudieres ne puſſent ni empoiſonner les voiſins, ni mettre le feu à leurs maiſons.

CHAPITRE XVII.

Boucheries.

Elles ne ſont pas hors de la ville, ni dans les extrêmités ; elles ſont au milieu. Le ſang ruiſſele dans les rues, il ſe caille ſous vos pieds, & vos ſouliers en ſont rougis. En paſſant, vous êtes tout-à-coup frappé de mugiſſemens plaintifs. Un jeune bœuf eſt terraſſé, & ſa tête armée & liée avec des cordes contre

la terre ; une lourde maſſue lui briſe le crâne ; un large couteau lui fait au goſier une plaie profonde ; ſon ſang qui fume, coule à gros bouillons avec ſa vie. Mais ſes douloureux gémiſſemens, ſes muſcles qui tremblent & s'agitent par de terribles convulſions, ſes débattemens, ſes abois, les derniers efforts qu'il fait pour s'arracher à une mort inévitable, tout annonce la violence de ſes angoiſſes & les ſouffrances de ſon agonie. Voyez ſon cœur à nud qui palpite affreuſement, ſes yeux qui deviennent obſcurs & languiſſans. Oh, qui peut les contempler, qui peut ouir les ſoupirs amers de cette créature immolée à l'homme !

DES bras enſanglantés ſe plongent dans ſes entrailles fumantes, un ſoufflet gonfle l'animal expiré, & lui donne une forme hideuſe ; ſes membres partagés ſous le couperet vont être diſtribués en morceaux, & l'animal eſt tout à la fois enſeigne & marchandiſe.

QUELQUEFOIS le bœuf, étourdi du coup & non terraſſé, briſe ſes liens, & furieux s'échappe de l'antre du trépas ; il fuit ſes bourreaux, & frappe tous ceux qu'il rencontre, comme les miniſtres

miniſtes ou les complices de ſa mort ; il répand la terreur ; & l'on fuit devant l'animal qui la veille étoit venu à la boucherie d'un pas docile & lent. Des femmes, des enfans qui ſe trouvent ſur ſon paſſage, ſont bleſſés ; & les bouchers qui courent après la victime échappée, ſont auſſi dangereux dans leur courſe brutale que l'animal que guident la douleur & la rage.

Ces bouchers ſont des hommes dont la figure porte une empreinte féroce & ſanguinaire, les bras nuds, le col gonflé, l'œil rouge, les jambes ſales, le tablier enſanglanté ; un bâton noueux & maſſif arme leurs mains peſantes, & toujours prêtes à des rixes dont elles ſont avides. On les punit plus ſévérement que dans d'autres profeſſions, pour réprimer leur férocité ; & l'expérience prouve qu'on a raiſon.

Le ſang qu'ils répandent, ſemble allumer leurs viſages & leurs tempérament. Une luxure groſſiere & furieuſe les diſtingue, & il y a des rues près des boucheries, d'où s'exhale une odeur cadavéreuſe, où de viles proſtituées, aſſiſes ſur des bornes en plein midi, affichent

publiquement leur débauche. Elle n'eſt pas attrayante : ces femelles mouchetées, fardées, objets monſtrueux & dégoûtans, toujours maſſives & épaiſſes, ont le regard plus dur que celui des taureaux ; & ce ſont des beautés agréables à ces hommes de ſang, qui vont chercher la volupté dans les bras de ces Paſiphaé.

CHAPITRE XVIII.

Foſſes vétérinaires.

L'*ÉQUARRISSAGE* des chevaux a mérité l'attention de la police. On appelle *équariſſeurs* les gens qui tuent les chevaux, & *équarriſſage* l'action de les dépouiller & de les dépecer. On appelle *boyautiers* les gens qui commercent les inteſtins d'animaux pour en tirer ces cordes d'inſtrumens qui deviennent harmoniques & ſentimentales, ſous la ſavante main de nos artiſtes.

L'ÉQUARISSAGE des chevaux, dont les débris étoient diſperſés ſur les terreins adjacens,

répandoit une odeur fétide & insupportable, pire que celle des vuidanges. Ce spectacle dégoûtant de chevaux & d'animaux morts ou écorchés, de peaux, d'intestins, d'ossemens, de chairs, que des meutes de chiens venoient dévorer, & dont ils emportoient des lambeaux, vient de cesser enfin. On a établi des fosses vétérinaires aux quatre coins de la ville, & à plusieurs milles de Paris. Ainsi ce mélange de matieres animales, qui augmentoit prodigieusement la putréfaction, n'infecte plus les fauxbourgs de la capitale. Nous nous empressons de le publier, nous voyons qu'on s'occupe plus que jamais du soin de remédier aux abus; & cela nous donne plus de courage pour achever ce tableau, où, comme dans ceux de Rembrant, les couleurs noires dominent: mais ce n'est pas notre faute, c'est celle du sujet.

CHAPITRE XIX.

Noyés. Vapeurs du charbon.

IL faut bien du temps pour amener l'ordre dans les parties les plus communes de la police la plus ordinaire. Qui croiroit que, il n'y a pas vingt ans, lorſqu'on repêchoit un noyé, au lieu de lui adminiſtrer promptement les ſecours propres à le rappeller à la vie, on le laiſſoit à moitié corps dans l'eau, juſqu'à ce qu'un *commiſſaire* fût arrivé pour dreſſer ſon *procès-verbal?* On n'oſoit y toucher avant cet acte; le guet vous repouſſoit rudement. L'ignorance ſuſpendoit le noyé par les pieds, dans la fauſſe idée de lui faire rendre l'eau. Aucun n'échappoit à la mort.

ENFIN, l'on a reconnu qu'au lieu d'un *commiſſaire* il étoit plus à propos d'appeller un *chirurgien.* Le premier établiſſement humain en faveur des perſonnes noyées eſt dû au corps municipal; ce qui a décidé l'attention de la

police envers d'autres infortunés : ainſi ce n'eſt que par l'exemple que ſe perfectionnent les différentes branches de l'adminiſtration publique. On a employé différentes méthodes qui, plus ou moins heureuſes, ont arraché des bras de la mort une foule de citoyens rendus à leurs familles par cette ſage mais tardive précaution.

La *machine fumigatoire* qui agit par le fondement, les frictions & l'inſufflation, ſont les principaux ſecours adminiſtrés, & ſans leſquels les perſonnes ſubmergées ſeroient certainement mortes. On y joint l'eau-de-vie camphrée, priſe à la doſe d'une cuillerée, l'alkali-volatil-fluor, mais comme ſtimulant; on l'introduit dans les narines avec des meches de papier.

De cent trente-huit perſonnes noyées à Paris, quatre-vingt-douze ont dû la vie au nouvel établiſſement qui a remplacé l'uſage le plus inepte & le plus barbare. Cette date moderne prouve que l'on s'occupe depuis bien peu de temps de la conſervation des citoyens; mais enfin nous avons ſu rougir de notre indifférence.

CEUX qui tomboient dans l'eau avant cette époque, perdoient inévitablement la vie, & de miſérables formes judiciaires s'oppoſoient à leur ſalut; on n'accordoit rien à un marinier qui ſauvoit un noyé, & par une contradiction étrange, on le payoit quand il avoit retiré un cadavre. De là provenoit la lenteur cruelle des bateliers à prévenir la ſubmerſion totale. Nous nous ſommes élevés les premiers contre ces abus dans l'An deux mil quatre cent quarante, il y a près d'onze années; & nous avons une joie ſecrete que nos plaintes publiques avoient été entendues.

AUJOURD'HUI les frais qu'entraîne l'adminiſtration des ſecours ſont à la charge de la police, & l'on délivre des gratifications à ceux qui ont directement ou indirectement contribué à rappeller à la vie les noyés. Je le répete, oh! que de temps il faut pour conduire un peuple aux notions les plus ſimples de la raiſon & de l'humanité!

LA vapeur du charbon produit encore, ſurtout dans les fauxbourgs, des déſaſtres plus fréquens. Outre les chagrins amers & renaiſ-

ſans attachés à l'extrême indigence, il eſt un accident familier aux malheureux qui ne ſont pas aſſez riches pour acheter du bois. Il faut ſavoir qu'il y a une nombreuſe portion de citoyens qui n'habitent que des cabinets ou des recoins obſcurs, où il n'y a point de cheminées; & c'eſt ce qui m'a fait dire dans le premier chapitre intitulé *Coup-d'œil général*, qu'on trouvoit à Paris *des Lapons végétans dans les caſes étroites.* Ces infortunés ſont obligés, dans les rigueurs de l'hiver, de faire du feu au milieu de leurs chambres; & le toit n'eſt pas percé, comme chez les ſauvages. Il arrive ſouvent qu'ils ſont ſurpris, eux & leurs enfans, & ſuffoqués par la vapeur du charbon. Perſonne n'eſt à l'abri de ces accidens imprévus; car le voiſinage d'un pauvre ſuffit pour tuer un riche. On diroit que l'un ſe venge de l'autre.

Un médecin habile penſe qu'en ce cas-là, l'uſage trop répandu de l'alkali-volatil-fluor devient dangereux, & que dans cette eſpece d'aſphyxie il y a un excès de chaleur dans la tête; que par conſéquent il ſeroit funeſte d'irriter encore cette partie du corps, & d'y dé-

terminer une plus grande quantité de chaleur. Il propoſe les frottemens réitérés à la plante des pieds, & il a rendu la vie par ce moyen à pluſieurs aſphyxiés.

NE ſeroit-il pas poſſible de donner au charbon de terre une préparation qui lui enleveroit ce qu'il a de meurtrier? C'eſt à quoi l'on travaille, & je ne doute pas que l'adminiſtation ne veille à conſtater l'expérience.

POURQUOI n'accorderoit-on pas une médaille à tout homme qui, dans un danger preſſant, auroit ſauvé la vie à un citoyen? Sa plus grande récompenſe aſſurément ſeroit toujours dans ſon cœur; mais la patrie ne ſeroit pas quitte envers lui, & lui devroit une marque de reconnoiſſance, pour avoir enlevé au trépas un de ſes enfans.

AVANT les obſervations ſur les aſphyxies, avant les découvertes des moyens curatifs (on le dit en frémiſſant) la plupart des aſphyxiés dans le fait étoient enterrés vivans. Comment l'homme n'a-t-il pas beſoin de la ſcience, puiſqu'elle ſeule ſauve aujourd'hui de cet hor-

rible danger, & les vuidangeurs, & les cureurs de puits, & les foſſoyeurs, & les maçons employés à la fouille des terreins, & tous ces hommes enfin, qui par leurs travaux ſont ſi utiles, & à qui la ſociété doit tant !

L'INDIFFÉRENCE abſolue ſur leur ſort n'étoit-elle pas un crime politique ? On ſait aujourd'hui qu'il ne faut jamais ſaigner un aſphyxié ; que l'aſperſion d'eau froide au viſage & quelques cueillerées de vinaigre le rappellent à la vie. On ſait aujourd'hui qu'un braſier ardent peut déſinfecter un lieu empoiſonné ; qu'un tuyau adapté à un fourneau épuiſe l'air méphitique ; qu'avec quelques pelletées de chaux vive on corrige une vanne mortelle.

L'ATTENTION paternelle du gouvernement vient de répandre ſur cet objet un catéchiſme pour l'inſtruction du peuple ; le peuple ſaura que ces *morts apparentes* ne ſont pas des *morts réelles* ; il apprendra de quelle maniere l'on peut rappeller à la vie les noyés & les aſphyxiés ; il ſe familiariſera les remedes dont l'extrême ſimplicité garantit le ſuccès.

C'EST M. le Noir, lieutenant-général de police, qui a fait dreſſer ce *catéchiſme inſtructif*, mis à la portée du peuple, & qui l'a fait diſtribuer aux curés des villes & des campagnes, afin qu'ils répandiſſent la méthode propre à combattre les fréquens & terribles effets du *méphitiſme* (mot nouveau, qui ſignifie *vapeur empoiſonnée*). Les curés ne dédaigneront pas de communiquer aux villageois ces importantes lumieres; car ſi le premier précepte de la religion eſt l'accompliſſement des œuvres de charité & de miſéricorde, ſon triomphe n'eſt-il pas de veiller à la conſervation de l'homme? Et pourquoi des procédés faciles, qui peuvent rendre un bon pere de famille à la ſociété, ne ſeroient-ils pas enſeignés après la lecture des vérités évangéliques? Quoi de plus honorable pour le miniſtere, que d'allier le ſalut des *corps* au ſalut des *ames*?

CHAPITRE XX.

Canne.

ELLE a remplacé l'épée, qu'on ne porte plus habituellement. On court le matin, une *badine* à la main; la marche en eſt plus leſte, & l'on ne connoît plus ces diſputes & ces querelles ſi familieres il y a ſoixante ans, & qui faiſoient couler le ſang pour de ſimples inattentions. Les mœurs ont opéré ce grand changement bien plus que les loix. On n'auroit réuſſi qu'avec peine à interdire le port des armes: le Pariſien s'eſt déſarmé de lui-même pour ſa commodité & par raiſon. Le duel étoit fréquent, il eſt devenu rare. Les loix ſéveres de Louis XIV n'ont pas eu autant de force ſur les eſprits que la double & paiſible lumiere de la philoſophie. Les Pariſiens ont ſenti qu'ils ne devoient pas ſe déchirer comme des bêtes féroces, pour une chimere qu'on appelle *point d'honneur*. On ſe contredit, on ſe diſpute, on y met quelquefois un peu d'aigreur; mais on

ne croit pas qu'on doive pour cela se couper la gorge.

LES femmes ont repris la canne qu'elles portoient dans le onzieme siecle. Elles sortent & vont seules dans les rues & sur les boulevards, la canne à la main. Ce n'est pas pour elles un vain ornement; elles en ont besoin plus que les hommes, vu la bizarrerie de leurs hauts talons, qui ne les exhaussent que pour leur ôter la faculté de marcher.

LA canne *à bec de corbin*, qui accompagnoit fidelement la perruque *à trois marteaux*, disparoit peu-à-peu, & ne se verra bientôt plus que dans la main du contrôleur ou directeur général des finances, qui seul est dans l'usage d'entrer ainsi chez le Roi. Nul autre n'y peut porter la *canne*.

VOILA une distinction. Et pourquoi cette *canne*, dans une main habile & integre, seroit-elle inférieure au *bâton* de maréchal de France?

LES poëtes seront embarrassés à placer dans

leurs vers la *canne* du contrôleur général, avec laquelle il doit gourmander la cupidité financiere, pour exprimer poétiquement cette *canne* qui soutient quelquefois le *sceptre* & les *bâtons*.

CHAPITRE XXI.

Aveuglement.

ON passe à côté les uns des autres sans se connoître. Telle femme qui conviendroit à tel homme, & qui feroit son bonheur, en est coudoyée rudement, & n'en est pas apperçue. Telle personne qui possede une ame qui sympathiseroit si bien avec le nôtre, sort d'un cercle ou d'une assemblée au moment où nous aurions rencontré ce que nous cherchions en vain depuis tant d'années. Le caractere analogue à notre caractere est celui quelquefois dont nous entendons incessamment parler, que l'on défigure sans cesse, & que nous calomnions ensuite par écho. Nous sommes, pour ainsi dire, condamnés dans cette ville immense à nous voir sans nous connoître; nos faux juge-

mens ſont encore plus communs que nos ſujets d'infortune.

Nos erreurs ſur l'inextricable route de la fortune ſont tout auſſi nombreuſes. Nous tournons dans le labyrinthe, & nous revenons quelquefois au même point après une longue courſe très-fatigante.

Si un homme pouvoit contempler dans tous ſes points le chemin battu des richeſſes & des grandeurs, il ſauroit pourquoi l'un trébuche, pourquoi celui-ci ſe releve du choc qui ſembloit devoir le renverſer, pourquoi celui-là, en tournant la tête, laiſſe échapper l'occaſion favorable. Il ſeroit comme le ſpectateur d'une partie d'échecs, qui voit les fautes & les moyens de les réparer: mais que ce même obſervateur s'aſſeye à la table de jeu, & qu'il commence la partie; ſon œil ſe troublera; il ne ſera plus au point de vue où, parfaitement déſintéreſſé, l'on embraſſe l'enſemble ſans effort.

CHAPITRE XXII.

Cours gratuits.

AU coin des rues vous voyez : *Cours gratuit d'architecture*, *Cours gratuit de langue angloiſe*, *Cours gratuit d'hiſtoire*, *Cours gratuit de belles-lettres*, *Cours gratuit de géographie*, *de langue françoiſe*, *d'orthographe*, *&c.*

ACCOUREZ, citadins & provinciaux, accourez, étrangers ! Quoi de plus heureux que d'avoir des maîtres à ſes ordres, qui vous livrent la ſcience *gratis !* Allez les trouver à leurs adreſſes imprimées : vous montez un petit eſcalier tortueux, fort obſcur, vous arrivez chez l'homme généreux, prodigue diſtributeur des connoiſſances humaines; il ſe plaint de l'ingratitude de ſon ſiecle, de l'indifférence coupable du public, qui paſſe devant ſes affiches ſans les regarder; l'ignorance & la barbarie conſpirent contre ſon établiſſement; il vous prie de le dédommager des peines qu'il

s'eſt données depuis vingt ans pour l'inſtruction publique.

La leçon eſt courte, les plaintes ſont fort longues. Tout ces maîtres vous enſeignent parfaitement tout ce que vous ſavez ; & malgré la méthode particuliere qu'ils ont tous imaginée, il n'y a rien de neuf dans leurs documens. Vous deſcendez l'eſcalier, & vous oubliez la rue, le maître & ſa méthode ; vous ne vous en ſouvenez que quand vous revoyez près de la borne du carrefour, *Cours gratuit* : affiche menſongere, car le temps qu'on y perd eſt aſſurément ce qu'il y a de plus cher au monde, & d'un prix bien au-deſſus de l'argent.

CHAPITRE XXIII.

Bureau de ſûreté.

C'est un bureau de police établi il y a une trentaine d'années, où tous ceux qui ont été volés vont faire leurs plaintes, & obtiennent la facilité de recouvrer leurs effets ſans aucuns

aucuns frais. Des inſpecteurs de police prennent les déclarations, reçoivent les ordres relatifs à cet objet, & font les diligences pour ſatisfaire les intéreſſés. Des bijoux précieux, après avoir long-temps circulé dans des mains inviſibles, reviennent, comme par enchantement, ſe préſenter à l'œil de celui qui les avoit perdus, ſur-tout quand l'homme qui s'eſt plaint porte un nom.

Il paroît qu'on ménage quelques filoux, & qu'on tolere quelques petits larcins, pour avoir connoiſſance des grands voleurs & des vols ſcandaleux. On s'attache ſur-tout à reconnoître ceux qui ont quelques diſpoſitions à la violence, & l'on prévient ainſi les meurtres & les aſſaſſinats : ce qui eſt très-bien vu ; car on ne taille le corps dur du diamant qu'avec la poudre du diamant même.

S'il tombe entre les mains de la police un grand nombre d'aventuriers & de filoux, combien lui échappent & trompent ſa vigilance ! Il faut un tel fond d'induſtrie & de reſſources pour vivre dans cette capitale, quand on n'y a ni commerce ni rentes, qu'il n'eſt pas éton-

nant que l'intrigue & l'agiotage forment le caractere de ce peuple livré à une induſtrie ſourde & dangereuſe.

CHAPITRE XXIV.

Chanſons. Vaudevilles.

QUE *dit-on de moi?* diſoit Mazarin ce ruſé Italien. *Ils cantent*, *Monſeigneur.* ----- *Ils cantent? Eh bien*, *laiſſez-les canter. S'ils cantent*, *ils payeront.* C'eſt encore vrai aujourd'hui. Quelques miniſtres n'ont pas voulu nous laiſſer *canter* pour notre argent : c'étoit là en vérité ſe montrer de bien mauvaiſe humeur.

POINT d'événement qui, chez ce peuple moqueur, ne ſoit *enregiſtré* par un vaudeville. Son caractere eſt toujours tourné à l'épigramme, & il répond par le ſarcaſme à tout ce qu'on lui propoſe d'utile.

CES vaudevilles, pour être ſatyriques, n'en ſont pas toujours moins vrais. Ils ont de tous

temps été plaiſans, malins; mais ils deviennent trop durs, trop méchans, depuis que les hommes de cour s'aviſent de les faire ou de les corriger. Ils ont, il eſt vrai, un tact ſur les affaires, & une connoiſſance des hommes publics, qui donnent plus de phyſionomie aux choſes & plus de ſel aux couplets; mais le ſtyle âcre & violent s'y manifeſte, & l'atrocité a pris la place de l'enjouement.

Si la ſuite des vaudevilles offrent mieux l'hiſtoire (c'eſt-à-dire le caractere des perſonnages & le vrai mobile des affaires) que les narrations de tous ces hiſtoriens qui n'ont jamais mis le nez derriere la tapiſſerie, que faudroit-il penſer des vaudevilles & de notre grave hiſtoire, écrite par Villaret & Garnier?

Tous ces couplets mordans, qui circulent depuis quelques années, ſont auſſi condamnables par leur fiel qui les empoiſonne, que par leur exceſſive audace. Ce n'eſt plus là le ton du joyeux vaudeville, qui pinçoit ſans déchirer. Les hommes de cour ont dénaturé un genre précieux; & dans leurs ſourdes vengeances, ils ont accumulé plus de traits affreux

que n'en a forgé la jalouſie des écrivains ré-putés les plus âpres à la domination littéraire;

CHAPITRE XXV.

Addition au Chapitre Civilité.

ET la civilité n'en regne pas moins : elle eſt répandue dans preſque toutes les claſſes. C'eſt qu'on a vu qu'elle produiſoit une infinité de bons effets dans la ſociété ; des gens qui ne ſe touchent qu'un inſtant ont droit d'exiger que ce commerce paſſager ſoit agréable. Sans ce menſonge ingénieux, un cercle ſeroit une arene où les petites & viles paſſions paroîtroient avec toutes leurs difformités. Cette eſpece de politeſſe, généralement adoptée, maſque la férocité de l'orgueil & les écarts de l'amour-propre. On s'eſt offert l'un à l'autre ſous les plus beaux côtés, & la ſurface hideuſe du caractere va ſe dévoiler dans l'intérieur domeſtique devant les yeux qui y ſont accoutumés, ou faits pour ſoutenir cette épreuve. Cependant on a joui, on s'eſt amuſé, & l'ap-

parence des vertus sociales a consolé un instant de leur peu de réalité. Une robe légere, jetée sur le moral, est donc aussi nécessaire peut-être qu'un vêtement l'est au physique de l'homme.

CHAPITRE XXVI.

Progrès des Arts.

Les arts se perfectionnent plutôt que les mœurs, parce que l'on fait infiniment plus de cas des premiers. La cuisine d'aujourd'hui est plus délicate & plus fine, même plus saine, que celle qu'on faisoit il y a quarante ans. On chante, on danse mieux, ainsi qu'on fait de meilleurs ragoûts. A tout prendre, on joue mieux la comédie. La médecine est moins meurtriere, & la chirurgie offre des cures merveilleuses; la chymie est étonnante dans ses découvertes nouvelles. Nous commençons enfin à sentir la bonne musique & à l'adopter. Nos habits sont moins gênans, plus simples, plus frais & plus commodes. On fait de très-jolis vers & avec profusion. Ce n'est plus même

un mérite rare : nous avons des livres plus penſés, plus profonds que ceux de l'autre ſiecle, & tout autrement importans Je ſuis ſûr que nous ſerons encore ſurpaſſés par la génération future ; car tandis que des eſprits très-chagrins ou très-ignorans crient à la décadence, je vois qu'au lieu de reculer tout avance. Quelques gens de lettres, perpétuellement infatués de leur profeſſion, ne voyant qu'elle dans le monde, pour le ſeul plaiſir de déclamer contre leurs confreres, nieront cette propoſition ; mais chacun d'eux, dans le fond de ſon cœur, ſe croira ſupérieur à ſes rivaux & à ſes devanciers.

CHAPITRE XXVII.

Condamnation.

LES bons livres dont je parle, ſont proſcrits. Connoît-on cette fable, emblême des jugemens de la race mortelle ? Une pluie fatale tomba du ciel, & rendit fous tous ceux qui furent mouillés, même aſſez légérement : c'étoit un jour de fête, & un jour du printemps ;

tout le monde étoit à la promenade; un seul homme convalescent, & qui gardoit la chambre, grace au toit qui le couvroit, conserva sa raison. Quand il vit rentrer ses chers concitoyens, il alla au-devant d'eux, & fut témoin de toutes les extravagances possibles, variées selon le caractere de chaque individu; l'un faisoit le *Roi*, l'autre le *Général d'armées*, celui-ci le *Pontif*, parce qu'il avoit été le plus mouillé. L'homme sain & sauf voulut les guérir de leur folie, en leur représentant qu'ils n'étoient pas tout-à-fait dans leur bons sens. ---- C'est toi, maraud, s'écrierent-ils d'une commune voix, c'est toi qui déraisonnes. Ta fievre quarte, dont tu n'es pas guéri, en est la cause.--- Eh, mes amis! je vous réponds que vous avez besoin d'ellébore. ---- Non, nous! dirent-ils tous en chorus: vois tous les corps qui te condamnent, & résiste à ce poids d'autorités; allons, rétracte-toi, *amende honorable*, *à genoux*, & confesse que c'est toi qui es fou, téméraire, extravagant, maniaque; que nous sommes sages à la tête des conseils, à la tête des armées, à la tête des tribunaux, & que nous devons te châtier pour ton bien, trop indulgens de ne point t'infliger une peine plus

sévere..... Que put faire alors celui dont le ciel avoit épargné l'intelligence? Ce fut d'avouer au milieu du consistoire, qu'ils avoient raison puisqu'ils faisoient des arrêts, & de voir *brûler son livre* en remerciant Dieu de n'être pas brûlé lui-même.

CHAPITRE XXVIII.

Méchans.

TANDIS que l'on fronde, que l'on déchire les talens, que l'on rabaisse les vertus, qu'on affiche l'incrédulité, sur le noble motif des actions généreuses, on use d'une complaisance accueillante envers le vice. On a fait un dialogue en vers, lu à l'académie françoise, *sur le traitement que l'on doit dans la société aux gens vicieux.* On y examine de quel air on doit aborder un *méchant*, un *fourbe*, un *fripon.* On penche pour des maximes tolérantes & moins séveres que celles qui régnent chez nos aïeux, qui ne recevoient point avec amitié des gens qu'ils mépriſoient. On s'éleve dans ce dialogue contre le moraliste austere

qui exigeroit que chaque homme ſentît ce zele utile & profond qui proſcrit le *méchant*.

Loin de traiter rigoureuſement l'homme diffamé, le poëte a fait ce vers qui eſt devenu proverbe :

Et je ſoupe à merveille à côté d'un fripon.

Il me paroît qu'il vaudroit mieux ſouper chez ſoi moins délicatement, & ſouper avec de bonnes gens & d'honnêtes gens. Le voiſinage d'un fripon doit nuire, ſi je ne me trompe, autant à l'appétit qu'à la cordialité. L'auteur du dialogue, on le ſent bien, a voulu ſatisfaire à la fois la morale & la prudence : mais que reſtera-t-il donc à l'honnête homme, ſi l'on fait à-peu-près le même accueil au fripon ?

Au reſte, je ne condamne point le poëte, il n'a été dans ſa piece de vers que le fidele interprete de ce qu'on appelle *la bonne compagnie*.

CHAPITRE XXIX.

Bonne Compagnie.

ELLE exiſte réellement ; mais comme un nouveau mot parmi nous annonce aſſez ordinairement un nouveau ridicule, on a fait un uſage abuſif depuis pluſieurs années de cette expreſſion qui a ſuccédé à celle de *bon ton.* La bonne compagnie peut avoir plus d'un local : l'opulence ne la ſuppoſe pas ; la médiocrité ne l'exclut point. Elle eſt parmi ceux qui ont le moins de prétention à ce titre, ſi ſouvent cité, ſi peu défini. Chaque ſociété aujourd'hui y prétend excluſivement. De là des ſcenes fort plaiſantes : le préſident ſoutient que le conſeiller n'a pas le ton de la bonne compagnie ; le maitre des requêtes fait le même reproche au financier ; le négociant trouve l'avocat empeſé, & celui-ci ne veut pas voir le notaire. Il n'y a pas, juſqu'au procureur, qui ne faſſe la ſatyre de ſon voiſin l'huiſſier-priſeur. Ces accuſations réciproques mériteroient les crayons d'un Moliere.

CHAPITRE XXX.

Naïveté.

CE que que je cherche dans la bonne compagnie, ce qu'on n'y trouve pas, c'eſt la naïveté. Quoi de plus rare dans nos mœurs & dans nos converſations? C'eſt un ſiecle triſte que celui où cette qualité charmante ſemble avoiſiner la ſottiſe, où un aveu libre de la diſpoſition habituelle de notre eſprit & de notre cœur fait rougir je ne ſais quelle pudeur, & arrache le ſourire de la malignité. L'artifice gâte tout, il ôte à la nature ſon coloris & ſes graces, il éteint cette ſenſibilité qui aime à ſe répandre avec aiſance & liberté, il reſſerre l'ame, il efface cette cordialité qui donnoit de la vie à tout.

QUI ne ne voudroit rencontrer la Fontaine, au lieu de Boſſuet ou de Boileau? On ſe moquoit du bon homme aſſez neuf à pluſieurs uſages de la vie. Il durera plus que nous, diſoit Moliere.

CHAPITRE XXXI.

Uſage du Monde.

IL appartient à quiconque a reçu une certaine éducation ; c'eſt au fond *le ſavoir vivre.* Un étranger peu au fait des uſages fera d'abord bien des fautes ; mais s'il eſt bien né, il ne tardera pas à reconnoître & à ſaiſir les nuances.

ON ne peut définir par écrit ce que c'eſt que *l'uſage du monde.* La théorie vous fera faire mille gaucheries ; la pratique de quelques mois vous apprendra mieux que toutes les réflexions, à vous tirer d'un nombre infini de ſituations, & à bien diſtinguer ce que vous devez aux lieux, aux temps, aux choſes & aux perſonnes.

L'HOMME de génie, encloitré ou ſortant de la pouſſiere du cabinet, paroitra ſouvent ridicule en voulant être poli.

UNE dame desirant depuis long-temps de faire connoissance avec le célebre M. Nicole, pria un jour son directeur de vouloir bien le lui amener, & de l'engager même à venir manger sa soupe. Il vint; & comme il n'y a chere que de dévote & de directeur, & que les meilleurs vins ne furent point épargnés à nos deux apôtres, le bon M. Nicole, qui n'avoit jamais fait si bon dîner en sa vie, & à qui le champagne & le muscat avoient un peu brouillé les idées, dit en prenant congé de la pieuse dame: *ah, madame, que je suis pénétré de vos bontés & de vos politesses! Non, rien n'est si gracieux que vous; en vérité vous êtes charmante en tout, & l'on ne peut qu'admirer vos appas & sur-tout vos beaux petits yeux.* Le directeur qui l'avoit présenté, & qui avoit plus d'usage du monde, ne manqua pas, dès qu'ils furent sortis de l'appartement de madame, & en descendant l'escalier, de lui faire des reproches sur la simplicité. *Est-ce que vous ne savez donc pas*, dit-il, *que les dames ne veulent point avoir de petits yeux? Si vous vouliez lui dire quelque chose de flatteur là-dessus, il falloit au contraire lui faire entendre qu'elle avoit de beaux grands*

yeux. ----- Croyez-vous ça, monsieur? ---- Comment, si je le crois! assurément. ---- Ah mon Dieu! que je suis mortifié de ma balourdise! Mais, paix; je m'en vais la réparer.... Et tout de suite notre bon personnage, sans que l'autre pût le retenir, remonte chez la dame, lui fait ses excuses, & lui dit: *ah, madame, pardonnez la faute que je viens de commettre vis-à-vis d'une personne aussi aimable que vous. Mon digne confrere, qui est plus poli que moi, vient de me la faire appercevoir. Oui, je vois que je me suis trompé en effet; car vous avez de très-beaux grands yeux, le nez, la bouche & les pieds aussi.*

CHAPITRE XXXII.

Assertions qui en valent bien d'autres.

QU'ÉTOIT jadis le point où repose cette ville si fameuse, & dont le nom ne pourra plus mourir qu'à la suite d'une de ces grandes révolutions qui ruinent une partie du globe?

LES anciens chroniqueurs vont chercher le

berceau de la nation jusques dans les ruines fumantes d'Ilion. C'est tout aussi amusant que l'histoire chimérique des Atlantides, de ces peuples que M. Bailly a placé tout juste auprès des poles, parce que la *terre brûlante* n'étoit habitable que de ces côtés-là. Sans le nouveau système de M. de Buffon, qui a mis *un boulet de canon dans son âtre* pour calculer ensuite par *similitude* combien il falloit de temps *au globe de la terre pour se refroidir*, nous n'aurions pas de ces belles imaginations; mais la gravité avec laquelle on a écrit ces fables & ces plaisans systèmes a quelque chose de fort divertissant.

POUR moi, sans remonter si haut, j'aime à croire que nous étions libres avant l'invasion des Romains; que, passés sous cette domination, nous avons pris leur langue, leurs coutumes & leurs religion, & que, gouvernés par nos magistrats, nous avons eu, à l'instar de Rome, notre sénat, notre capitole, nos temples, nos palais, nos aqueducs, nos bains publics, dont on admire encore les restes.

J'AIME à croire que, lors de la décadence

de l'empire romain, les *nautes Parisiens*, chefs de la république des *Armoriques*, recouvrerent leur liberté primitive avant l'irruption des barbares; que les chefs de cette république ne se soumirent à ce chef de sauvages, nommé *Clovis*, qu'à titre d'alliance, & ne lui ouvrirent les portes de Paris qu'à condition de conserver les droits de la république & les privileges de ma ville natale. Nous avons reçu ces nations étrangeres en qualité d'hôtes & d'amis; nous leur avons inspiré, autant qu'il nous a été possible, le goût des arts pacifiques; nous leur avons fait adopter notre religion & nos loix, à-peu-près comme les Chinois ont instruit les Tartares.

Je préfere ce joli système de M. l'abbé Bouquet, qui nous conserve une illustre origine, à ce vilain système de conquête & d'esclavage, que Boulainvilliers a voulu établir: car je ne veux pas avoir été conquis; & je déclare que je ne lirai aucun historien qui voudra combattre mon cher abbé Bouquet.

Ainsi je me place, avec l'étendard de la liberté, à une époque antérieure à Clovis, & c'est

c'eſt là que je cherche & que je trouve les loix fondamentales de la nation ; puiſque Paris exiſtoit avant ce barbare qui ſe fit baptiſer ; puiſque cette ville arrêta pendant cinq ans les armes de ſes pareils, & que les bons Gaulois conſerverent leur liberté, leur biens & leurs loix, qui furent embraſſées par les nouveaux venus.

Je ſoutiens donc que je deſcends en droite ligne de ces braves *nautes Pariſiens*, qui avoient ſecoué le joug des Romains, & s'étoient formés en république indépendante. J'affirme qu'ils ſont mes aïeux, & que les deſcendans de cette horde, compoſée de quinze à vingt mille hommes mal vêtus & mal armés, ne ſont, vis-à-vis de nous, que des étrangers ; car ce ſont les Gaulois qui ont placé eux-mêmes Clovis ſur le trône.

Ils firent mal : ſon ambition & ſa politique, ſon mariage avec Clotide, fille d'un Roi de Bourgogne, qui lui tranſmit l'apparence de ſes droits ſur les pays occupés par les Bourguignons, ſes intelligences ſecretes avec les évêques, ſes victoires ſur Alaric, ſes aſſaſſinats

par lesquels il détruisit les chefs des autres tribus ses compétiteurs, le rendirent trop puissant.

Tous ces petits Rois sauvages, se livrant des guerres sanglantes, se disputerent dans la suite la possession & la dépouille des Gaules. Dès qu'on vit l'autorité d'un seul lever sa tête au milieu de ces peuples sortis des forêts de la Germanie, ce fut le signal du malheur. Il n'y eut que des tyrans & des esclaves, & les peuples tomberent dans l'ignorance & l'abrutissement.

Notre gloire est antérieure à l'époque où l'un de nos Rois se prosterna sous l'aiguiere de saint Remy, & nous avions d'autres loix que les loix *Gombettes*, la loi *Salique* & les loix *Ripuaires*.

Je vois Paris, même sous la premiere race, n'appartenir à aucun Roi; car les enfans de Clovis, en partageant, laisserent ce chef-lieu *indivis*, tant il étoit respecté. Le comte Eudes se fraya le chemin au trône pour l'avoir courageusement défendu; & le Roi connu sous le

nom de *Hugues Capet*, ne fut d'abord que le comte de Paris.

LE caractere national, affoibli ſous les deux premieres races, ne fut pas abſolument éteint; on vit naître le gouvernement féodal, établi chez trois à quatre cents peuples qui rempliſſoient les Gaules avant que Céſar y eut introduit les légions romaines, qui employerent pluſieurs années à ſoumettre le pays. On vit une multitude de petits états ſéparés, qui conſerverent leurs coutumes & leurs uſages particuliers.

J'AVOUE que ce gouvernement, dans ſon repos ſuperbe & dans ſon antique majeſté, préſidé par un Charlemagne, le plus grand homme de l'Europe moderne, me plait beaucoup plus que la monarchie, parce que je crois qu'il n'y a de véritable oppreſſion pour la multitude que dans les vaſtes états, & que les petits ont néceſſairement une plus grande doſe de liberté.

QUE j'aurois aimé à voir la nation aſſemblée ſe donner elle-même un ſouverain, faire

ſes loix & en redemander compte au dépoſitaire !

Qu'il eſt auguſte le regne de Charlemagne ! Rien dans l'hiſtoire moderne de plus impoſant, de plus majeſtueux. Le nom de Louis XIV pâlit auprès de ce grand nom, qui rempliſſoit l'Europe ſans la troubler ni l'aſſervir. Les Gaules étoient redevenues ce qu'elles étoient avant les Romains, indépendantes & libres, ayant un chef & non un maître. Autant on mépriſe les deſcendans de Clovis raſés, avilis & confinés dans un cloître, autant on admire cette ſuperbe ariſtocratie qui donna naiſſance à l'eſprit de chevalerie, à cet alliage ſublime de candeur, de généroſité, de franchiſe, d'amour & des plus hautes vertus.

Pourquoi faut-il que l'équilibre de ce beau gouvernement, rompu par les premiers Capétiens, la nation ait été expoſée à des mouvemens convulſifs ? Parce que la réunion forcée des grands fiefs à la couronne ne put s'opérer qu'en livrant le peuple à deux forces contraires qui le déchirerent. Il étoit calme & tranquille ſous le régime féodal, il jouiſſoit du degré de

liberté qui pouvoit lui appartenir d'après ſes lumieres & ſes idées. Et que lui falloit-il de plus, puiſque ſon repos & ſa population atteſtoient ſon bonheur ?

LA convocation des états-généraux retarda long-temps ſa puiſſance abſolue ; mais elle s'avançoit à pas lents : les Capétiens, les Valois, la maiſon d'Angoulême amenerent le même plan formé par Clovis, & briſé par la nation dans ſa force & dans ſa vigueur.

ELLE eut depuis des momens d'éclat, mais trop chérement achetés ; & c'eſt aux beaux jours de Charlemagne qu'il faut remonter pour jouir d'un ſpectacle qui ne s'eſt pas repréſenté depuis.

SOUS les foibles enfans de ce grand empereur, Paris devint le patrimoine particulier d'un *comte*. Cette ville avoit réſiſté à tous les efforts des Romains. Forte & commerçante ſous Tibere, elle fut, à la fin de la ſeconde race, ravagée par les Normands qui brûlerent ſes édifices extérieurs, & la reſſerrerent dans une iſle de la Seine.

Le comté de Paris attira *la couronne* sur la tête de son propriétaire, au préjudice du sang de Charlemagne, dont le dernier rejeton mourut empriſonné; mais les ſeigneurs qui poſſédoient des fiefs immenſes, plus riches que celui qu'ils avoient placé ſur le trône, ne s'imaginoient pas que le *ſceptre* dans cette maiſon lui donneroit une prépondérance infinie; ils ajoutoient peu de foi à la réſurrection de la monarchie; & penſant n'avoir accordé qu'un *ſigne* ſans conſéquence, ils crurent que leur égal ne deviendroit jamais leur maître.

CHAPITRE XXXIII.

Officiers.

LE préjugé favori des officiers c'eſt de ſe regarder comme les hommes les plus néceſſaires au genre humain, & en conſéquence de mépriſer tous les états, de s'étonner qu'il y ait d'autres profeſſeurs dans le monde que des *ingénieurs*, & de vouloir preſque qu'un ſouverain n'accorde des récompenſes & des appointemens qu'à ceux qui ſervent dans ſes

armées. Ils ont beaucoup de peine à s'imaginer qu'il exiſte une autre gloire que celle qui s'acquiert au bruit des canons, à la décharge des mouſquets & au flamboyant de l'épée.

La guerre ne dure pas toujours : la paix en général eſt plus longue. Tel officier parvient à une longue vieilleſſe ſans avoir repréſenté trois fois dans les batailles. Le plus grand nombre aujourd'hui n'a jamais vu le feu, & ils veulent qu'on honore leur bravoure, comme s'ils expoſoient chaque jour leur vie pour la défenſe de l'état.

Un grenadier en fait autant qu'eux ; mais comme il n'a que huit ſols par jour, il ne jouit pas de la même conſidération que celui qui dit à tous propos, *ma troupe*, *ma compagnie*, *mon régiment*.

On ne diroit pas, à voir un officier ſi leſte, ſi pimpant, friſé, adoniſé, paré, qui s'occupe devant le miroir à redreſſer une boucle indocile, que c'eſt là le ſucceſſeur de Bayard, de Dugueſclin, de Crillon, de ces guerriers dont on diſoit :

Ils s'arme tout à cru, & le fer ſeulement.

De leur forte valeur eſt le riche ornement.
Leur berceau fut de fer.....

CE qu'un officier de nos jours ambitionne le plus, c'eſt une *bleſſure de goût*, c'eſt-à-dire, une jolie cicatrice qui contribue à ſa réputation ſans endommager les graces de ſa figure. Il trouve brutal l'ordre de Céſar, qui cria aux ſiens à la bataille de Pharſale, *frappez au viſage;* il aimeroit mieux perdre une jambe & un bras que le bout de ſon nez.

EN général, les officiers (les exceptions à part) ſont fort déſœuvrés & très-peu inſtruits. Comme ils s'ennuient & ne ſavent que devenir, leur converſation eſt ſeche dès qu'elle ne roule pas ſur l'hiſtoire du régiment. Pluſieurs qui dédaignent les ſciences utiles, gagneroient cependant à s'y appliquer davantage; & le métier des armes auroit beſoin de l'étude de l'hiſtoire, & d'une connoiſſance plus approfondie des hommes.

UN grand avantage à Paris, c'eſt qu'on n'y voit pas ces *commandans*, ces *lieutenans de Roi*, ces *majors de place*, qui s'érigent en

petits tyrans dans nos villes frontieres, qui humilient le bourgeois, ou le vexent. *M. le commandant*, ſous le prétexte du bien du ſervice, n'y ordonne point des patrouilles & des exercices, & ne fait pas des loix de ſes petites volontés.

AUCUN militaire ici n'a le droit d'être inſolent ; & quand on a vu de quelle maniere les officiers hautains traitent les habitans d'une petite ville, on compte pour quelque choſe d'être loin des ordres capricieux que donnent tous ces *majors de place*.

LE luxe de la capitale tue, non le courage, mais le génie belliqueux de nos officiers. Les délices d'une vie efféminée & ſenſuelle ſont incompatibles avec les travaux & les fatigues de la guerre : il ne faut point à des ſoldats les jouiſſances qui appartiennent aux riches commerçans, aux citoyens rentés, à l'amateur des arts. Je crois reconnoître un affoibliſſement réel dans notre vertu guerriere ; & quel malheur dans une nation univerſellement jalouſée ! Il eſt donc de l'intérêt de l'état, d'éloigner l'officier autant que le ſoldat d'une

ville où la multiplicité des plaisirs ne peut que l'énerver, le corrompre & lui faire prendre son métier en dégoût.

CHAPITRE XXXIV.

Partisans du Luxe.

Ils sont nombreux. Ils s'appuient sur ce qu'il console des rigueurs de la servitude, sur ce qu'il est à-peu-près général dans toute l'Europe; on peut leur dire: vous vous livrez à une sécurité dangereuse; songez qu'il ne faut qu'un peuple sobre & laborieux pour vous renverser; lisez dans l'histoire votre condamnation, voyez dans l'Asie ces vastes & superbes dominations qui présentoient un front si brillant, disparoitre comme des nuages colorés, & une poignée de soldat subjuguer des peuples immenses, jusqu'à ce que ces vainqueurs amollis à leur tour, deviennent la proie du premier ambitieux. Voyez les Assyriens livrés aux Medes; voyez Cyrus guidant les Perses, les abattre, & ce même Cyrus se briser contre

la courageuſe réſiſtance des Scythes, tandis qu'il avoit façonné au joug les Lydiens, en leur donnant des ſpectacles, des jeux & des fêtes.

QUE devint l'empire de Darius devant Alexandre, & les Cambiſes & les Xerxès devant Miltiade, Thémiſtocle, Pauſanias? Les Grecs abâtardis ſont ſubjugués à leur tour par les Macédoniens.

L'IMPÉRITIE des généraux, leur peu de diſcipline ſont une ſuite du luxe. Le luxe favoriſe l'indolence, on s'occupe de tous les arts qui flattent la délicateſſe ſenſuelle: on ſe fait une étude capitale de ces miſeres, & l'on ignore la théorie des combats. On fait des revues brillantes, pour donner un ſpectacle à des dames. On veut qu'un ſoldat ſoit tourné & aligné comme un danſeur. On ne connoit ni les hommes, ni les affaires, ni les adverſaires que l'on a en tête; & les cuiſiniers, les bijoux, les modes ſont cauſe qu'on eſt battu, & que la cuiſine & la vaiſſelle tombent entre les mains de l'ennemi. On eſt venu en poſte, pour être tué ou priſonnier de guerre.

Et depuis quand les mœurs mâles & auſteres n'entreroient-elles pas dans la balance des empires ? Ne ſont-elles pas les racines qui attachent le chêne à la terre ? Il a beau élever un front ſuperbe ; ſi les racines ont été rongées & deſſéchées par des cauſes d'abord inviſibles, malgré ſon feuillage pompeux, il tombera au premier coup de vent.

Quand l'homme ouvre la porte à de nouveaux beſoins, il donne des ôtages de foibleſſe. Quand les travaux guerriers font frémir, le principe des états eſt ébranlé ; car la molleſſe & la valeur ne ſe concilient que bien difficilement : j'entends une valeur ſoutenue.

Un jeune guerrier, échappé du ſein des plaiſirs, pourra ſe précipiter avec ardeur. L'impétuoſité de ſon âge, l'effort qu'il fait pour s'arracher aux voluptés, tout lui imprimera un élan rapide ; mais c'eſt un moment de fougue qui doit ſe ralentir ; je vois d'avance qu'il bravera plutôt la mort que la fatigue.

Mais ce n'eſt point le courage qui manque à ce jeune officier, c'eſt la force ; il ſera bien-

tôt moiſſonné. S'il ne s'agiſſoit que d'un jour de combat, je compterois ſur lui ; mais comment ſoutiendra-t-il une campagne ? Son corps énervé aura-t-il l'habitude de l'exercice ? Les ſaiſons, l'air, les boiſſons, les mets nouveaux, tout le rendra malade, infirme, impotent ; & le vieux grenadier à la peau endurcie, verra tous ces brillans officiers périr autour de lui comme un eſſaim de mouches.

CHAPITRE XXXV.

Milice.

ON ne l'a tire plus à Paris, & l'on a fait ſagement. C'eût été donner lieu à des émotions populaires ; mais dans les environs, à la ſeule diſtance d'une lieue, cette contrainte reprend tous ſes droits.

QUE penſeroit le Spartiate, s'il revenoit au monde, en voyant un *Pariſienſis*, le viſage pâle, ſaiſir d'une main tremblante le billet fatal qui l'envoie à la guerre ? Ne diroit-on pas qu'il tire au ſupplice ? Il aimera mieux ſacrifier

le peu d'argent qui lui reſte, ce dernier gage de ſa ſubſiſtance, que de s'expoſer à porter les armes pour ſa patrie.

CONSIDÉREZ la joie emportée de ceux qui ſont diſpenſés de la ſervir ; les meres les ſerrent contre leur ſein, en leur diſant à haute voix, *pour cette fois nous n'aurons pas à maudire le jour de notre enfantement ; Dieu t'accorde la même grace l'année prochaine, mon cher fils !*

LE délégué ſemble un exécuteur des vengeances publiques, tant il eſt craint, redouté, odieux. Sont-ce là les hommes qui vont combattre pour l'état ? s'écrieroit le Spartiate. — Tu t'étonnes, fier républicain ; mais le mot de *patrie* n'a aucun ſens pour eux ! Tu devois te ſacrifier, toi ; & leur premier devoir eſt de ſe conſerver. Leur cabane étroite, voilà leur empire.

CHAPITRE XXXVI.

Jeune Magiſtrat.

UN jeune magiſtrat ne craint rien tant que de paſſer pour ce qu'il eſt. Il parle chevaux, ſpectacles, hiſtoires de filles, courſes, batailles. Il rougit de connoître ſon métier, & jamais un mot de juriſprudence ne ſortira de ſa bouche.

IL égaye le plus qu'il peut ſon habit noir. S'il éleve une queſtion de droit, il évite d'en parler & prend un air ſérieux. Dans la crainte de paſſer pour robin, il emprunte le ton & les airs du militaire. Il eſt fat ridicule, pour ne rien offrir du barreau.

CHAPITRE XXXVII.

Tabagies.

LE renchériſſement du vin, ſa criminelle falſification ont forcé l'homme de Paris à recourir à l'eau-de-vie. Voilà ce qui fait l'impôt onéreux, qui exige quatre ſols d'entrée pour une bouteille de vin qui, intrinſéquement n'en vaut que trois. Les femmes de porte-faix, qui à Paris portent des fardeaux énormes & & travaillent comme des hommes, boivent comme eux cette dangereuſe liqueur. Son uſage leur met le cerveau en feu, leur brûle les entrailles; mais ce ſont les eaux du Léthé pour ces gagne-deniers qui noient leurs ſoucis avec leur raiſon. Les tempéramens les plus robuſtes ſont ruinés par cette intempérance journaliere: pourquoi ne leur laiſſe-t-on pas le vin dans toute ſa ſalubrité? Ils l'euſſent préféré.

D'APRÈS ce goût récent & funeſte, une quantité conſidérable de tabagies s'établirent dans tous les quartiers, ſur-tout dans ceux habités

habités par la lie du peuple. Vous trouvez dans ces antres enfumés, des ouvriers fainéans qui paſſent crapuleuſement la journée à boire lentement cette liqueur meurtriere. La fumée du tabac leur tient lieu de nourriture ; c'eſt-à-dire, qu'elle les plonge dans une ſorte d'engourdiſſement qui leur ôte l'appétit, ainſi que la vigueur & l'énergie.

Des fils d'honnêtes artiſans vont ſe perdre ſans reſſource dans ces aſyles de l'oiſiveté, où ils ſont attirés par les turlupinades groſſieres qui s'y répetent du matin au ſoir ; car ce lieu infect a encore ſon orateur & ſon plaiſant.

La plus remarquable de ces tabagies eſt au fauxbourg Saint-Marceau ; là ſe réfugient pendant le jour les dégoûtantes créatures des environs du Pont-Neuf & du Louvre, pour y dépenſer quelques ſols arrachés à la luxure des ſavoyards, des manœuvres & des filoux.

Il n'eſt pas rare de les voir autour d'un broc rempli d'un pot d'eau-de-vie, pêle-mêle avec des ſoldats, des porte-faix & des gadouards, former un concert obſcene & diſ-

cordant, qui frappe ſans relâche la voûte enfumée de cet odieux tripot.

Les eſprits échauffés n'y ſont pas toujours d'accord. Des rixes s'élevent, & ſa paix ne peut guere ſe rétablir qu'après un combat. Alors le vigoureux cabaretier arrache de la table les champions obſtinés, & les pouſſe dans une cour attenante, où ils vuident leur querelle par une grêle de coups de poings; après quoi le vainqueur & le vaincu, reprenant leurs places, oublient le verre à la main les injures & les coups.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que l'hôte introduit les athletes dans cette arene clandeſtine. S'il les mettoit à la rue, il courroit riſque de perdre le prix de l'écot, parce qu'ils pourroient ou diſparoître volontairement, ou être arrêtés par la garde, & menés chez un commiſſaire.

Et pendant ce temps les enfans au logis crient après la nourriture qui leur manque, pleurent ſous les fleches aiguës du froid qui gelent leurs petites mains. Le pere abruti eſt

ſourd à leur voix, emporte les meubles piece à piece, & les vend pour ſe replonger dans l'ivreſſe.

HÉLAS! qui nombrera les maux que cauſe l'eau-de-vie? Je lis que dans l'Amérique les hordes ſauvages ſe fondent par ce breuvage; que ces peuples nuds ont une fureur égale à celle de la populace de Paris pour cette enivrante liqueur. Triſte rapprochement, qui fait réfléchir ſur les loix qui ont défendu toutes ces boiſſons violentes, dont l'homme abuſe ſi facilement, & qui lui ôtent ſa force & ſa raiſon.

CHAPITRE XXXVIII.

Palais.

L'ANTRE de la chicane ſert de veſtibule au ſanctuaire de Thémis. Voyez cette foule de noirs individus qui s'empreſſent, qui ſe heurtent, qui ſe parlent, s'interrompent, s'interrogent. Quels grouppes de ſangſues autour de ces colonnes ſiniſtres! Parmi ces robes, ces rabats, des marchandes de modes & des

vendeuſes de brochures. De jolies têtes ornées de rubans, à côté de ces figures de juriſconſultes. Des ſacs de procureurs repoſent ſur des pieces à ariettes, & tous ces loups en perruque font les galans auprès de ces petites marchandes.

ENTREZ dans la grande ſalle. Quel bruit! quel cahos! quel murmure! C'eſt là qu'un avocat donne les éclats de ſa voix pour des raiſons, & ſon verbiage pour de la profondeur. Il paſſe pour orateur, parce qu'il a une forte poitrine. Admirez le courage des magiſtrats, qui paſſent la moitié de leur vie dans cette arene tumultueuſe. L'homme ſage n'en peut ſortir, ſans être pénétré d'horreur pour le meilleur procès.

C'EST là, comme l'a ſi bien dit Boileau, que l'infernale chicane

Rend pour des monceaux d'or un vain tas de papiers.

La rapacité des officiers de juſtice eſt connue; ils dévorent les pierres des maiſons: mais ſont-ils les ſeuls qu'on doive accuſer?

LA ferme du *papier timbré* rapporte des ſommes immenſes ; elle eſt, dans tous les procès, de moitié avec les procureurs : plus on plaide & plus elle s'enrichit. Singuliere combinaiſon ! L'état gagne quand les fluxions de poitrine enlevent les rentiers. Il gagne quand les enfans du même pere ſe diſputent une mince ſucceſſion. Il gagne quand un étranger vient à décéder. Sur quoi & quand ne gagne-t-il pas ? Et l'on parle de la réforme de la procédure civile ! N'y croyez point.

QUEL dédale que la coutume de Paris ! Que de loix fabriquées, changées, caſſées, rétablies ſelon le haſard des événemens & le caprice des ſouverains ! Notre code eſt un mêlange de ces loix rédigées dans un ſiecle à demi barbare, par ce mépriſable Juſtinien, qui les vendit au gré d'une fille de théatre qu'il avoit épouſée. Surchargées de conſtitutions particulieres de Louis XIV, elles ſont devenues équivoques & contradictoires.

DE ce vice naquit la procédure qui tue la loi. Cette coutume mine & dévore la capitale. On ne peut calculer ce que les formes judi-

ciaires, entre les mains des procureurs, des huissiers & des greffiers, enlevent au peuple. Comment peut-il suffire à entretenir sans cesse ce régiment dévorateur ?

CHAPITRE XXXIX.

Jurisdiction Consulaire.

Elle expédie plus d'affaires litigieuses en un seul jour que le parlement en un mois. Les parties plaident elles-mêmes. Les vaines subtilités sont bannies de ce tribunal, ainsi que la longue formalité des procédures ordinaires. Les juges, qui sont commerçans, ne cherchent qu'à découvrir la bonne-foi de l'un & la mauvaise foi de l'autre. Ils ne s'assujettissent pas à des mots vuides de sens ; ils examinent le fait particulier, & le jugent d'après l'expérience journaliere qu'ils ont des fraudes dans le négoce.

Ils ne connoissent que de contestations pour fait de morchandises, & de procès entre marchands & gens de commerce. Toute obliga-

tion pour fait de négoce eſt ſoumiſe à leur juriſdiction ; mais le particulier qui auroit acheté des marchandiſes pour ſon propre uſage, peut demander ſon renvoi au châtelet. Ils connoiſſent des billets à ordre, des lettres de change pour remiſe d'argent de place en place. Pour celles-ci, ils n'accordent aucun délai, & prononcent *la priſe de corps*. Leurs ſentences s'exécutent toujours, nonobſtant & ſans préjudice de l'appel.

SANS cette juriſdiction, dont l'utilité égale l'étendue, il n'y auroit ni ordre ni ſûreté dans le commerce, les autres tribunaux étant des mois entiers à rendre une ſentence ou un arrêt, & la chicane pouvant reculer pendant pluſieurs années un jugement définitif.

DE même la juriſdiction de la maçonnerie juge de tous les faits de maçonnerie ; les différens ſurvenus entre les entrepreneurs & les ouvriers, les marchés entre maçons, carriers, plâtriers, &c. On voit évidemment que les autres tribunaux ne ſauroient prononcer ſur ces matieres qui demandent des notions particulieres.

IL ſeroit à ſouhaiter que l'on multipliât ces petites juriſdictions, parce qu'elles ont l'avantage de vuider un grand nombre de procès, qu'elles n'ont aucun intérêt à commettre des injuſtices, & que loin du labyrinthe de la procédure, elles voient le fait dans ſa clarté primitive, ſans aucun de ces nuages ſous leſquels on l'obſcurcit ailleurs.

AILLEURS les procès n'ont preſque pas de fin. Si l'on a été condamné au châtelet ou dans des tribunaux ſubalternes, on en appelle au parlement, & de là on ſe pourvoit en caſſation ou reviſion au conſeil. La multiplicité des affaires qui y ſont portées rend les arrêts du conſeil ſi communs, qu'on ſe flatte de pouvoir les obtenir dans les cauſes les plus indifférentes & les plus minutieuſes.

LES grands font évoquer au conſeil d'état toutes les affaires dans leſquelles ils préſument devoir ſuccomber ailleurs. L'affaire eſt accrochée ou pendante à ce conſeil, c'eſt-à-dire, qu'elle ne ſera jamais jugée; & voilà ce l'on voit encore en France.

LE chaos monſtrueux de notre juriſprudence

& de notre procédure augmente de jour en jour, & tout semble livré à la merci du plus audacieux ou du plus adroit. Il n'y a que la juriſdiction conſulaire qui conſerve dans ſes travaux le front de la juſtice.

CHAPITRE XL.

Ecole de droit.

LES docteurs en droit, pour être reçus, font aſſaut public d'argumens ; celui qui a le plus de mémoire démonte ſon adverſaire & l'emporte. C'eſt un tour de force incroyable que de loger dans ſa tête cet abſurde & indigeſte amas de loix, de gloſes, de commentaires. Une tête bien organiſée en ſauteroit ; celle d'un docteur admet ce cahos que l'on nomme droit civil & droit canon, le code, le digeſte, les loix romaines, toute la friperie enfin des ſiecles effacés, & qui ne convient plus du tout à notre taille.

LA, celui qui veut acheter une charge va

prendre le grade d'avocat & fait ſemblant d'étudier le droit; on ne voit les profeſſeurs que les jours où l'on porte l'argent des matricules. Les docteurs en droit ſe font un revenu honnête des prétendans aux charges de judicature. S'ils uſoient de trop de ſévérité, leurs marmites feroient à ſec.

LES examens qu'on fait ſubire ſont pour la forme: les argumens ſont communiqués; & il ne faut guere plus de ſcience, a dit le marquis d'Argens, pour être conſeiller au parlement que pour être fermier général.

QUAND on a acheté des lettres d'avocat, on eſt cenſé docte. Plus de theſes à ſoutenir. On ſe fait recevoir membre du tribunal que l'on a choiſi. L'un plaide, l'autre s'aſſied pour l'entendre: l'argent fait toute la différence. Celui qui en a, juge; tandis que celui qui n'en a pas aſſez pour s'aſſeoir ſur les fleurs-de-lis, développe debout les matieres, cite les auteurs, uſe ſes poumons & ſa ſanté. Le juge tranquille & ſommeillant à moitié, n'a d'autre peine que celle d'adopter le ſentiment qui lui paroît le plus raiſonnable.

VOTRE fils, disoit quelqu'un, fait son droit. Mais y songez-vous? Il n'a pas les qualités requises pour le barreau. ---- Mais j'en fais un conseiller, reprit le pere.

LES premiers souverains qui vendirent les offices de judicature, ont fait au royaume une blessure dont il ne pourra jamais guérir.

CHAPITRE XLI.

Tribunal des eaux & forêts.

CE tribunal, connu encore sous le nom de la *capitainerie*, envoie aux galeres ceux qui ont commis des *perdricides* ou des *liévricides*. Si le lievre mange le choux d'un paysan, si le pigeon détruit sa récolte, si la carpe traverse la riviere qui arrose son pré, il faut qu'il la laisse passer sans la toucher, il faut qu'il se laisse manger par le lievre & le pigeon. S'il tue un cerf, il est pendu pour le coup. Mais ce forfait est si atroce, si épouvantable, qu'il est presqu'inoui, & beaucoup plus rare que le parricide.

CROIROIT-ON que c'eſt le bon, le magnanime, le généreux Henri IV, qui le premier a décerné la *peine de mort* contre les braconniers ?

LA juriſprudence des eaux & forêts eſt une juriſprudence toute particuliere, jetée au milieu de nos autres loix. Nous n'en manquons pas, & toutes ſont prohibitives; je ne ſais à quoi l'on peut toucher ſans les enfreindre.

CHAPITRE XLII.

Profeſſeurs de l'Univerſité.

A FORCE d'enſeigner des enfans, ces profeſſeurs ou régens tombent dans l'enfance de la littérature. Accoutumés à régenter, ils croient pouvoir régenter tout le monde. Comme ils ne voient du haut de leur chaire que des viſages dans l'extaſe de l'admiration, ils s'habituent aiſément à ſe croire un tact particulier & un goût infaillible : ils le diſent dans leurs claſſes, & ont la ſottiſe de le répéter ailleurs. Ils ne

peuvent jamais perdre le ton du college : c'eſt une rouille ineffaçable.

S'ILS écrivent en latin, ils n'ont pas le génie de la langue françoiſe, & conſéquemment ils la rabaiſſent ; mais il vaudroit mieux l'étudier que de la calomnier. Ils affectent pour les ouvrages de nos grands écrivains un mépris ſuperbe ; mais il y a fort à parier qu'ils ne les entendent pas toujours. On ignoreroit ce ton pédanteſque, s'ils ne s'aviſoient pas quelquefois de le haſarder dans les ſociétés, & de vouloir juger des hommes dont ils ne ſeroient pas dignes d'être les diſciples.

LES latiniſtes, exclus du monde littéraire par leur incapacité, leur pédanterie & leurs ſots préjugés, devroient ſe borner à la ſyntaxe & à la grammaire, leur véritable métier, & ſe défendre l'analyſe du génie.

ILS tourmentent toujours leurs écoliers & s'en font haïr ; de ſorte que ceux-ci n'ont pour eux ni amitié, ni reconnoiſſance ; ils ne tardent pas à les mépriſer dès qu'ils entrent dans le monde, parce qu'ils découvrent d'eux-mêmes leur inſuffiſance & leur ineptie.

Le plan des études eſt toujours horriblement défectueux ; il ſe borne à la connoiſſance de quelques mots latins ; de ſorte qu'il faut, en ſortant du college, ſe récréer & relire ce qu'on a lu pour en ſentir la grace, la force & la fineſſe.

Le plus grand nombre a contracté du dégoût pour les ſciences & l'étude, par la faute de leurs premiers & ſots inſtituteurs ; & il falloit qu'ils fuſſent bien haïſſables pour rendre les lettres odieuſes à des ames jeunes & ſenſibles.

CHAPITRE XLIII.

Petites Ecoles.

ON connoît les abus nombreux de l'éducation ſcolaſtique, combien il en coûte pour entendre Virgile & quelques pages de Tite-Live ; mais on peut à toute force ſe paſſer de cette langue, au lieu qu'il eſt abſolument néceſſaire à chaque individu de ſavoir lire, écrire & chiffrer.

Eh bien, cette ſcience commune s'achete encore fort cher, & la capitale n'eſt pas plus avancée à cet égard que le dernier village de Hongrie.

On tourmente l'aimable enfance ; on lui inflige des châtimens journaliers. La foibleſſe de cet âge ne devroit-elle pas intéreſſer en ſa faveur ? Pénétrons néanmoins dans l'intérieur de ces petites écoles. On y voit couler des pleurs ſur des joues enfantines : on y entend des ſanglots & des gémiſſemens ; comme ſi la douleur n'étoit pas faite pour des hommes formés, & non pour les enfans. On y voit des pédagogues, dont la vue ſeule inſpire l'effroi, armés de fouets & de férules, traitant avec inhumanité le premier âge de la vie.

Que fait donc M. le grand-chantre de Notre-Dame, maître de ces petites écoles ? Pourquoi n'eſt-il pas attentif à réfréner ces barbaries ? Il a ſoin que le pédagogue ſoit de la religion catholique, apoſtolique & romaine ; mais il lui permet d'être brutal, dur, féroce, de battre d'innocentes créatures au nom de la *croix de Jéſus*, & pour l'honneur du *catéchiſme de Chriſtophe de Beaumont.*

CHAPITRE XLVI.

Juifs.

Ils ſont très-nombreux à Paris; & quoiqu'ils n'y aient point de ſynagogue, ils pratiquent toutes leurs cérémonies antiques ou leurs ſuperſtitions à huis clos. La tolérance de l'adminiſtration à cet égard ne ſauroit aller plus loin. Ils font leur commerce librement: leurs mariages ſont valides, & ceux des proteſtans ne le ſont pas. Les enfans des juifs ſont légitimes, leurs teſtamens ont de la force; & tout proteſtant, aux yeux de la loi, n'eſt qu'un bâtard qui n'a ni pere ni mere.

Un juif Allemand, venu de Hollande, propriétaire de la ſeigneurie de Pequigny, à qui l'on diſputoit le droit de nomination aux cures qui dépendent de ſa terre, a gagné ſon procès en plein; & du milieu de la rue Saint-Martin, cet heureux hébreux, qui ne croit pas en Jéſus-Chriſt, fait des curés & crée des chanoines dans l'égliſe épiſcopale d'Amiens.

CHAPITRE

CHAPITRE XLV.

Cenſeurs Royaux.

CE ſont les hommes les plus utiles aux preſſes étrangeres. Ils enrichiſſent la Hollande, la Suiſſe, les Pays-Bas, &c. Ils ſont ſi tremblans, ſi puſillanimes, ſi pointilleux, qu'ils ne haſardent leur approbation que pour les ouvrages *inſignifians*. Et qui pourroit les en blâmer, puiſqu'ils répondent perſonnellement de ce qu'ils ont approuvé? Ce ſeroit courir du danger ſans gloire, que d'agir autrement.

COMME ils peſent malgré eux ſur un joug déjà incommode, le manuſcrit s'envole & va trouver un pays de raiſon & de ſage liberté. Une fois imprimé, par une contradiction frappante, on lui ouvre les barrieres de la capitale; & les livres prohibés, après une petite cérémonie, ſe débitent beaucoup plus promptement, & peut-être plus ſûrement que ceux qui ont obtenu le *privilege*; car les formalités,

même pour un ouvrage permis, ſont ſans nombre.

Un *Claude Morel*, docteur de Sorbonne & cenſeur royal, ayant à approuver une traduction de l'Alcoran, déclara *n'y avoir rien trouvé de contraire à la foi catholique, ni aux bonnes mœurs.*

Il y a quelque différence entre la *cenſure des Romains* & celle des pamphlets & brochures, entre *Caton le cenſeur* & le *cenſeur Coqueley.*

A quoi ſervent les cenſeurs royaux ? A donner quelquefois un petit paſſe-port à la ſottiſe. Arrêtent-ils les ouvrages libres & généreux ? Oh ! il n'eſt plus au pouvoir des Rois d'anéantir l'imprimerie.

CHAPITRE XLVI.

Long-Champ.

LE mercredi, le jeudi & le vendredi saints sous l'ancien prétexte d'aller entendre l'office des ténebres à Long-Champ, petit village à quatre milles de Paris, tout le monde sort de la ville; c'est à qui étalera la plus magnifique voiture, les chevaux les plus fringans, la livrée la plus belle.

LES femmes couvertes de pierreries s'y font voir; car l'existence d'une femme à Paris, consiste sur-tout à être regardée. Les carrosses à la file offrent tous les états allant, reculant, roulant dans les allées seches ou fangeuses du bois de Boulogne.

LA courtisanne s'y distingue par un plus grand faste; telle a orné ses chevaux de marcassites. Les princes y font voir les dernieres inventions des selliers les plus célebres, & guident quelquefois eux-mêmes les courtiers.

Les hommes à cheval & à pied pêle-mêle, confondus, lorgnent toutes les femmes. Le peuple boit & s'enivre ; l'église est déserte, les cabarets sont pleins : & c'est ainsi qu'on pleure la passion de Jésus-Christ.

AUTREFOIS on y couroit à cause de la musique. L'archevêque, en l'interdisant, crut rompre la promenade ; il se trompa. Les fideles promeneurs traversèrent constamment le bois de Boulogne pour se rendre à la porte de l'église, & ils n'y entrerent point.

QUAND le printemps est descendu sur la terre, à cette changeante époque, que le zéphir souffle, que le ciel est pur, que les bois sont verds, on diroit que l'on va saluer la nature dans son temple, & la remercier de ne nous avoir pas oubliés.

LES femmes ce jour-là ne font pas la principale figure ; les équipages & les chevaux l'emportent sur elles. Les fiacres délabrés servent à réhausser les voitures neuves & élégantes. Les carrosses modernes, mieux coupés, ont avec moins d'ornemens beaucoup plus de

de beauté que ceux que l'on faiſoit autrefois; & moins lourds en tous ſens, ils vont avec plus de rapidité.

L'OUVRIER ſort ces jours-là, met ſon habit des dimanches, ſe mêle dans la foule, regarde toutes les jolies femmes; mais on le reconnoît à ſes mains noires & calleuſes.

TANDIS que les uns ſe promenent, reſpirent l'air pur & frais du printemps, d'autres vont dans les égliſes pour y entendre des voix qui, chantant des jérémiades, interrompent l'ennui d'un office long & triſte : il finit par un eſpece de charivari. C'eſt un beau moment dans les colleges pour les écoliers.

CHAPITRE XLVII.

Barrieres.

ELLES ſont communément de ſapin, & rarement de fer ; mais elles pourroient être d'or maſſif (1), ſi ce qu'elles rapportent avoit été employé à les faire de ce métal.

AUX barrieres, un commis en redingote, qui gagne cent miſérables piſtoles par an, l'œil toujours ouvert, ne s'écartant jamais d'un pas, & qui verroit paſſer une ſouris, ſe préſente à la portiere de chaque équipage, l'ouvre ſubitement, & vous dit, *n'avez vous rien contre les ordres du Roi ?* Il faut toujours répondre *voyez*, & jamais autrement : alors le commis monte, fait l'incommode viſite, redeſcend & ferme la portiere. On le maudit tout haut ou tout bas, il ne s'en embarraſſe guere. Quand

(1) Il y a ſoixante barrieres à la tête & aux iſſues des fauxbourgs, dont vingt-quatre principales, & deux entrées par eau, au moyen de deux *patuches*.

le commis trouve quelque chose de sujet aux droits, & que vous n'avez pas déclaré, alors il dresse un *procès-verbal*, & *Nicolas Salzard* vous fait payer une amende, car il représente pour la ferme; & si la ferme est pendable un jour, on ne pourra jamais accrocher à la haute potence qu'un seul individu.

Il n'y a point de voitures exemptes de cette investigation; on laisse seulement passer celles des princes & des ministres, parce que Nicolas Salzard a un peu de respect pour eux. Les grands commis de fiscalité, les fermiers-généraux se sont assujettis eux-mêmes à la visite.

Il se fait tous les jours un nombre infini de mensonges par les plus honnêtes gens du monde. On se fait un plaisir de tromper la fiscalité, & le complot est général; on s'en applaudit, & l'on s'en vante.

Si votre poche est gonflée, le commis vous la tâte. Tous les paquets sont ouverts. Certains jours de la semaine arrivent les bœufs qui bouchent le passage pendant plus de deux heures; il faut leur céder le pas; on a fermé

la principale porte ; on en a ouvert une petite qui ne donne paſſage qu'à l'animal ; le commis compte tout le troupeau, après quoi vous paſſez, ſi bon vous ſemble.

ETES-VOUS manufacturier, négociant ? votre ballot va à la douane. Quand le conſommateur attend la marchandiſe, ſurviennent des hommes qui vous diſent, *défaites tout cela*, *que je voie*, *que j'examine*, *que je peſe*, *que je taxe ſur-tout.*

ON paie, on entre dans dix bureaux : on donne vingt ſignatures pour un ballot ou pour une valiſe. Si vous avez des livres avec vous, on vous envoie encore faire un petit tour rue du Foin, à la chambre ſyndicale, & l'inſpecteur de la librairie ſaura quel eſt le goût de vos lectures.

VOUS avez beau murmurer, vous plaindre, dire, prouver que c'eſt une folie, une phrénéſie ; que géner le commerce, c'eſt défendre à l'état de s'enrichir : les commis & les forts de la douane ne vous entendent pas. On diroit que tous ces ballots ſont confiſqués, leur ap-

partiennent, & qu'ils ne vous les rendent que par pure générosité.

CHAPITRE XLVIII.

Nouvel Incendie.

LE 8 Juin 1781, un embrasement subit détruisit en quelques heures la salle de l'opéra, commode & magnifique malgré ses défauts. Une corde de l'avant-scene s'alluma dans un lampion, mit le feu à la toile, la toile embrasa les décorations, & les décorations porterent l'incendie dans le pourtour des loges. Tout le théatre fut consumé. Un seau d'eau auroit arrêté l'incendie dans son origine. La salle ne manquoit pas de pompes ni d'un réservoir spacieux en cas de danger; mais le réservoir étoit à sec. Des débats parmi les administrateurs avoient fait négliger les précautions les plus indispensables. Quatorze personnes ont été réduites en charbon. L'art des pompiers n'a pu sauver que la façade sur la rue Saint-Honoré.

Il étoit tout à la fois horrible & curieux de voir la flamme large & pyramidale, qui s'élançoit du ceintre, ſucceſſivement nuancée de toutes les couleurs, effet de la combuſtion des toiles peintes à l'huile, & de la dorure des loges, & de l'inflammation d'eſprit-de-vin.

Le 25 Octobre de la même année, une ſalle d'opéra proviſoire, bâtie dans cet intervalle, vaſte & ſolide, s'ouvrit ſur le Boulevards, avec tout ſon ſpectacle & ſes dépendances. Imaginez un hôpital réduit en cendres. Il faudra quatre années au moins pour s'arranger ſur les nouveaux plans.

L'opéra, dit-on, ne ſauroit ſouffrir d'interruption. Il emploie à ſon ſervice un grand nombre de ſujets. Les chanteurs, les danſeurs, les ſymphoniſtes, les décorateurs, les peintres, les tailleurs, les garçons de théatre : c'eſt un peuple. Il offre au commerce des débouchés nombreux, par la variété & la richeſſe des coſtumes. Il faut des magaſins toujours remplis, pour fournir aux étoffes, aux ſoiries, à la gaze, aux rubans. Ses repréſentations intéreſſent tous les arts d'agrément. Cette foule

de beautés captive l'étranger, & lui fait verſer dans le royaume un argent qu'il eût porté ailleurs.

La fermeture de l'opéra cauſeroit donc un *vuide* dans la capitale, & ralentiroit le commerce; de plus, un grand art, inconcevable dans ſes effets, eſt attaché à la fortune de ce ſpectacle, parce qu'il eſt le ſeul qui puiſſe entretenir les talens du chant & de la danſe dans une certaine perfection, & leur offrir en même tems une récompenſe aſſurée. Point d'opéra! Ce *jeûne* ſera conſtament regardé comme une ſorte de calamité pour la capitale; c'eſt le théatre qui donne à la fois aux ſpectateurs un plus grand nombre de ſenſations: & comment s'en paſſer?

Il faut avouer que ce beau monſtre commence à recevoir des proportions, & à prendre un caractere unique ſous la main de l'homme de génie qui lui a imprimé un intérêt ſuivi.

Les ſalles de ſpectacles paroiſſent toutes inévitablement deſtinées à finir par les flammes. Rome, Amſterdam, Milan, Saragoſſe, Paris,

en ont renouvellé les triſtes exemples. Ils diſent aſſez haut qu'il faut abſolument iſoler ces ſortes de bâtimens, & dans leur conſtruction ne ſe ſervir de bois qu'autant que la néceſſité le rend indiſpenſable.

UN lord Anglois a publié une invention très-ſimple, dont le procédé eſt facile & peu diſpendieux. C'eſt un préſervatif ſalutaire, qui garnit les cloiſons & les plafonds, & qui oppoſe une barriere ſûre à la fatale étincelle. Procédé précieux dans une ville, ſur-tout, où tandis que les citoyens dorment, les fours des boulangers recelent des braſiers innombrables, dont l'action peut percer une maçonnerie ordinairement mal cimentée. Quand la voûte creve, la maiſon eſt embraſée.

JETEZ dans une pompe contenant cinquante à ſoixante ſeaux d'eau, huit à dix livres de *ſalin* ou de *potaſſe*, & cette eau ainſi imprégnée éteindra merveilleuſement les progrès du plus furieux incendie.

CHAPITRE XLIX.

Prévoyonce.

QUAND il arrivoit quelque accident, quelque fracture, un membre disloqué, une luxation, &c. on ne pouvoit transporter les blessés que sur une échelle, une planche, une claie, ce qui ajoutoit infiniment à leur souffrances; mais on vient d'établir tout récemment, (car on s'occupe sérieusement d'objets patriotiques) on vient, dis-je, d'établir dans tous les corps-de-garde des *civieres* ou *brancards* garnis d'un matelas; de sorte que le transport dans les hôpitaux ou dans les maisons sera moins douloureux. De même on trouve chez le commissaire de quartier des *bandes*, des *compresses*, de la *charpie*, qui attendent ceux qui, sortant de leurs maisons bien dispos, y rentrent les bras démis & les jambes fracassées; car marcher dans Paris toute une journée pour ses affaires, c'est aller, pour ainsi dire, à l'assaut. Cette prévoyance moderne est très-sage;

mais elle prouve que les accidens ſe multiplient plus que jamais, & que l'on aime mieux ſonger aux palliatifs que de reſtreindre le luxe infernal des voitures. Ceux qui font les loix vont tous en carroſſe.

CHAPITRE L.

Entremetteurs d'affaires.

ESCROCS plus ſubtils encore que ceux que j'ai décrits ; habiles prêteurs qui favoriſent les prodigalités & les fantaiſies d'un jeune homme, & qui ſpéculent ſur ſa folie & ſa crédulité.

LE péril eſt d'autant plus caché que c'eſt ſous le maſque de l'honneur & de la généroſité qu'ils conçoivent, & exécutent le projet de dépouiller l'infortuné qu'ils feignent de plaindre & de conſeiller. Vautours déguiſés, ils avancent par la main d'autrui un déſaſtre dont ils s'aſſurent tous les profits ; ils affectent des ſentimens déſintéreſſés, & haſardent

des remontrances paternelles : mais ils feroient bien fâchés que le délire ceſſât; ils le nourriſſent, & en provoquent les accès par des offres intéreſſées, & couvertes du voile de la plus étrange diſſimulation.

Les biens de la crédule victime ſont inſenſiblement grevés d'engagemens. Le jeune homme, aveuglé ſur les manœuvres de l'adroit ſpoliateur, va juſqu'à le preſſer ſur ſon ſein, & le croit ſincere & généreux au moment où celui-ci le trompe & l'abuſe.

Les filets ſont tendus de toutes parts; & les goûts de celui dont on convoite l'opulence ſont ſi bien étudiés d'avance, qu'au défaut de ſa candeur, ſa vanité ſerviroit à le tromper. On ne parle que de la régie de ſes biens, de l'eſtimation de ſes dettes, & on lâche la bride à tous ſes deſirs; de ſorte qu'au bout de quatre ans il ſe voit réduit au ſixieme de ſon revenu annuel.

Le ſpoliateur, véritable Prothée, affiche une perfide compaſſion; & conſommant ſon hypocriſie, il finit, en joignant les intérêts

aux capitaux, par être le professeur de la plus belle partie des propriétés de celui qu'il appelloit son pupille.

L'INSTANT du réveil est marqué par l'effroi, la surprise, le désespoir, les traits brûlans de la plus juste indignation : mais c'est en vain, tout est en regle ; les loix ne pourront que confirmer l'indigne possession du traître ; les tribunaux feroient pour lui, si la partie lésée les réclamoit. La déroute du jeune homme ruiné ne peut qu'en éclairer un autre sur cette fascination qui conduit tant de victimes au précipice. Le nouveau propriétaire, dans sa voiture, éclabousse le malheureux déconcerté, qui file à pied le long des maisons.

IL n'est pas rare de voir tel homme d'affaires nanti de la plus belle terre de son client, le procureur posséder quatre de ses maisons, l'intendant habiter l'hôtel que son maitre occupoit. Et comment ont-ils acquis les biens du dépouillé ? En lui prêtant ses propres capitaux.

CES courtiers officieux paroissent rarement ; ils

ils ont des *prête-noms*. Il font naître des momens de détreſſe, & ils en profitent. Une uſure cachée & homicide reproduit à des conditions onéreuſes les eſpeces dont on occaſione la rareté. Cet eſſaim engloutit les plus groſſes fortunes ;

Et l'avare Acheron ne lâche point ſa proie.

TEL autre *entremetteur*, ſans avoir un ſol, achete une terre dont il paie une petite ſomme qu'il a empruntée. Il devient réellement propriétaire, juſqu'à ce qu'on le dépoſſede. Il faut quatre ou cinq années pour en venir à bout. Pendant ce temps il jouit, fait des coupes de bois, dit, *mes vaſſaux* ; & ce n'eſt qu'après un long combat qu'il reſtitue *la ſeigneurie*. Il n'a rien payé ; il a vécu ſur le fonds d'autrui, & les payſans l'ont appellé *Monſeigneur*. Ces hommes-là ſavent très-bien promener leurs adverſaires dans l'obſcur labyrinthe de nos loix.

CHAPITRE LI.

Banqueroutes.

ELLES ſont ſi fréquentes qu'on ne s'en fait plus un crime. La cauſe de ce déſordre vient de ce que les marchands ont perdu l'ancienne ſimplicité de leur état. Ils ont connu le luxe, le faſte ; ils ont pris un tout autre extérieur que celui que leur profeſſion leur impoſoit. Le marchand eſt devenu frivole, vain, léger ; il a voulu repréſenter, & la mauvaiſe foi n'a pas tardé à germer dans ſon cœur.

LES anciens marchands ſavoient que tous les capitaux qui ne ſont pas dans le commerce, ſont nuls pour les commerçans. Ils diſoient qu'en fait de commerce, *un ſol épargné eſt un ſol regagné.*

LES faillites ne ſont plus qu'un jeu, & on les multiplie pour s'enrichir. On ne parvient plus à la fortune par les voies longues & péni-

bles de la probité ; mais avec deux ou trois bilans on ſe met à ſon aiſe. Une faillite d'un million donne un produit net de deux cents cinquante mille livres : c'eſt la regle.

QU'ARRIVE-T-IL ? la confiance, qui eſt l'ame du commerce, n'exiſte plus. Tous ces dérangemens réitérés ont mis chacun ſur ſes gardes, & les difficultés ſe rencontrent où il n'y en avoit pas il y a cent ans.

QUAND la faillite eſt ouverte, il y a des hommes qu'on appelle *médecins des fortunes délabrées*, & qui dirigent vos affaires ſans que vous vous en mêliez. Les créanciers vont, viennent, ſont obligés de paroître, de ſigner, de lever la main, de faire reconnoître leurs billets. Le débiteur eſt tranquille & ne ſort pas de ſa maiſon.

IL faut diſtinguer les faillites des banqueroutes. Celles-ci ſont preſque toujours frauduleuſes ; les premieres peuvent naître du malheur des circonſtances, d'une fauſſe ſpéculation, de trop d'ardeur, & méritent plus d'indulgence.

Si le marchand déclaroit le premier vuide qu'il trouve d'abord dans ſes affaires, il agiroit loyalement ; mais il ne ſe dévoile que lorſqu'il eſt tombé dans le précipice. Il y a entraîné pluſieurs autres ; c'eſt ainſi qu'une légere fraude néceſſite une fraude plus grande.

Il nous manque des loix claires & préciſes ſur les faillites & banqueroutes. Le plus hardi fripon en détail ſe montre un fripon en gros avec une intrépidité triomphante. L'infortuné, qui n'a point médité ſa marche, ſuccombe ſous les frais de la procédure. On n'écraſe que les petits débiteurs.

Le législateur vivifieroit pluſieurs branches de commerce, en établiſſant des loix qui ne laiſſaſſent aucun échappatoire à la fraude, & qui punit le manque d'équité.

Il ne faudroit pas des peines affictives, parce que les loix extrêmes ne ſont jamais miſes à exécution ; mais il faudroit déployer une ſévérité qui ne laiſſât au banqueroutier aucune reſſource.

CHAPITRE LII.

Oiſifs.

QUE fait Monſieur un tel? ---- Il vit de ſon bien, c'eſt un rentier; on lui écrit de la province, *intéreſſé dans les affaires du Roi*; c'eſt-à-dire, qu'il eſt intéreſſé à ce que le tréſor royal ſoit dans l'aiſance. Il ne lit des papiers publics, que *les paiemens de l'hôtel-de-ville de Paris*, & pour ſavoir à *quelle lettre* (1) en eſt le payeur. Il voudroit s'appeller *Aaron*, ou du moins *Abraham*; voilà tout ſon chagrin. Il va au ſpectacle ſans s'embarraſſer de ce qu'on y donne. Il a doublé ſon fils d'un gouverneur, & il n'y ſonge plus. Il ne faut pas avoir grand génie pour vivre ainſi de ſon bien; & cependant un gros rentier paſſe pour ce qu'il veut être. Il eſt doublement ſujet; car dans toutes les circonſtances poſſibles, il votera toujours pour ſon royal créancier.

(1) On paie les rentiers par ordre alphabétique.

Si cet oiſif avoit vécu à Athenes, il auroit mépriſé Socrate ; ôtez-lui néanmoins ſon habit, ſes gens, ſes gros diamans, ſon carroſſe, que reſtera-t-il ? Otez à Socrate ſa robe ; il n'y perdra pas grand'choſe, c'eſt toujours Socrate.

Ces parvenus, qui n'ont eu d'autre ſcience que d'arracher beaucoup d'argent, emploient le ciſeau du ſtatuaire & le pinceau du peintre à faire paſſer leurs traits à l'avenir ; & l'art ſe proſtitue.

La dériſion ne les touche plus : le moteur univerſel & puiſſant, l'or, les abſout : cette eſtime fatale des richeſſes corrompt les idées les plus ſaines ; & ne diſent-ils pas d'après Boileau :

J'ai cent mille vertus en un louis bien compté !

CHAPITRE LIII.

Petite Queſtion.

LES Pariſiens, après avoir commencé par donner leur argent avec pleine confiance, ont fini par examiner cette queſtion : La dette contractée par le ſouverain eſt-elle ou n'eſt-elle pas la dette de la nation ? Le monarque en France n'en eſt-il pas moins le repréſentant que le parlement en Angleterre ?

CEUX qui enviſagent comme perſonnelles les dettes que contracte le ſouverain d'une monarchie, diſent qu'il n'a conſulté perſonne, qu'il a pu pouſſer l'emprunt outre meſure, qu'on n'en a pas ſuivi l'emploi, & que ſon ſucceſſeur, pour *régénérer les choſes*, a le droit d'en affranchir l'état, comme d'un poids accablant.

CE ſont là, ſi je ne me trompe, des ſophiſmes. L'emprunt a été public ; l'application des fonds a ſervi à l'entretien des armées, des

vaiſſeaux, des fortifications, aux guerres de l'état, aux beſoins de l'état, aux négociations de l'état, à la ſplendeur du trône, qui, dans certaines circonſtances, devient celle de la nation; enfin aux édifices généraux, qui ſeront utiles aux générations futures.

La nation répond de la dette, puiſque l'emprunt lui a été utile, puiſque cet emprunt l'a ſauvée, dans le temps, d'un inévitable impôt. Elle ne ſauroit dire validement aux prêteurs, vous n'avez donné votre argent qu'à un ſeul homme, ce contrat ne regarde que lui: ce qui eſt faux dans le fait, abſurde dans les conſéquences; ce qui ſeroit évidemment injuſte & illégitime.

La nation eſt réellement engagée à payer les dettes contractées ſous ſes yeux, & pour ſes intététs preſſans. Elle a vu paſſer l'édit ſans réclamation; c'eſt un aveu qui, pour être tacite, n'en a pas moins de force. Ainſi la claſſe des riches doit fournir éternellement aux quittances des rentiers qui ont prêté encore plus à l'état floriſſant, à la richeſſe nationale, qu'au ſouverain qui paſſe. On ne peut faire manquer

un Roi à ſes engagemens : il a traité avec ſes ſujets, il eſt lié par ſes promeſſes : ſon ſucceſſeur l'eſt comme lui ; & le ſerment des Rois, ces êtres qui ont tant beſoin du reſpect des hommes, ne doit-il pas être le plus inviolable de tous ? Tel eſt mon petit avis, & je ne ſuis pas rentier.

Il eſt bon d'appliquer les préceptes inébranlables de la morale à la conſtitution verſatile des états : ceux-ci y gagneront toujours. J'aurai bien l'air d'un rêveur ; car on dit que les états n'ont point de morale : je répondrai hardiment, *tant pis pour eux.*

CHAPITRE LIV.

Orgues.

Les orgues doivent plutôt exciter la dévotion qu'une joie profane ; ce n'eſt pas moi qui le dis, c'eſt le concile de Cologne 1536. *Les orgues ne joueront que des airs pieux ;* c'eſt encore du concile d'Ausbourg 1548. *Durant l'élévation de l'hoſtie & du calice, & juſqu'à*

l'agnus Dei, *les orgues ne doivent point jouer* : cela me fâche un peu ; mais voyez le concile provincial de Treves 1549.

TOUT a changé au jour que j'écris. On joue, *durant l'élévation de l'hoſtie & du calice*, des *ariettes* & des *ſarabandes* ; & au *Te Deum* & aux vêpres, des *chaſſes*, des *menuets*, des *romances*, des *rigodons*. Où eſt donc cet admirable Daquin qui m'a ravi tant de fois ! Il eſt mort en 1772, & l'orgue avec lui. Son ombre ſemble pourtant voltiger quelquefois ſur la tête de Couperin.

L'ABUS preſque général de n'avoir que des paſſages ſous les doigts, & cela par défaut de génie & d'application, cet abus eſt devenu ſi criant, que les chanſons ont prévalu ſur l'orgue, de maniere qu'il n'a plus rien de cette majeſté convenable à un temple. Les noëls même, que Daquin varioit parfaitement, on les défigure à préſent au point que ce ne ſont plus que des *Ponts-Neufs* groſſiers ; on n'y reconnoît ſeulement pas le chant.

L'ORGUE eſt le roi des inſtrumens ; il les

contient tous. Cliquot, le seul excellent facteur qui existe, a beaucoup perfectionné cette étonnante machine. La réception de son orgue de Saint-Sulpice, faite cette année 1781, nous rappelle ce qui s'est passé à la Sainte-Chapelle de Paris en pareille occasion. Daquin fut arbitre; ce musicien âgé de soixante & quinze ans fit des miracles; tous les auditeurs crioient, *son génie est plus fort que jamais, & il a ses doigts de vingt ans.* C'étoit le cygne mélodieux qui chantoit si bien avant de mourir : Daquin fut au tombeau trois mois après.

Nous connoissons trois traits de la vie de ce grand artiste, qui paroissent fort extraordinaires & qui n'en sont pas moins vrais. Musicien né, il composa à huit ans un motet à grand chœur & symphonie. On fut obligé de le mettre sur une table pour en battre la mesure. Il y avoit foule; & l'exécution finie, on pensa étouffer de caresses un enfant si rare.

A la messe de minuit de noël, Daquin imita si parfaitement sur l'orgue le chant du rossignol, sans que le couplet dans lequel il le faisoit entrer parût gêné en rien de cette addition,

que l'extrême surprise fut universelle. Le trésorier de la paroisse envoya le Suisse & les bedauts à la découverte dans les voûtes & sur le faîte de l'église : point de rossignol ; c'étoit Daquin qui l'étoit.

Lorsqu'on rétablit l'orgue de Saint-Paul, le facteur ne laissa que le *positif*, c'est-à-dire, un très-petit orgue pour toucher l'office. Il n'y avoit plus de *trompettes*, ni de *pédales*, un seul clavier restoit ; la carcasse du grand orgue étoit absolument vuide. Cependant Daquin toucha son *Te Deum* la veille de Saint-Pierre, & les auditeurs furent encore plus nombreux, par rapport à la rareté du fait. On ne s'apperçut point que tant de jeux manquassent. Les accompagnemens paroissoient y être, & l'on entendit ronfler la *pédale de flûte*, quoiqu'elle n'existât plus. Grand bruit entre les facteurs qui étoient présens. ---- Mais vous avez laissé la *pédale*, disoit-on à Cliquot. ---- Non, je vous jure. ---- Mais cela est impossible. ---- Puis un gros pari. Le *Te Deum* fini, on monte à l'orgue, on examine, on cherche, on ne trouve rien que l'homme sin-

gulier, qui venoit de tromper ſi victorieuſement ceux même qui fabriquent l'inſtrument.

L'ORGUE une fois réparé & augmenté de *bombardes*, on annonce dans les papiers publics la fête de Saint-Paul : nous y étions ; prodigieuſe affluence ! Il faut ici du détail : tout étoit plein à ne pouvoir ſe remuer : chœur, nef, bas-côtés, chapelles latérales, chapelles éloignées, les deux ſacriſties, les galeries d'enhaut, l'eſcalier de l'orgue, les paſſages, le devant du portail. Les carroſſes tenoient toute la rue Saint-Antoine juſqu'aux Céleſtins. Ce fut ce jour-là que Daquin, plus ſublime que jamais, tonna dans le *Judex crederis*, qui porta dans les cœurs des impreſſions ſi vives & ſi profondes, que tout le monde pâlit & friſſonna.

M. DAUVERGNE, actuellement à la tête de l'opéra, fut ſi vivement frappé, qu'il ſortit des premiers, & courut vîte confier au papier les traits ſublimes qu'il venoit d'entendre. Il les a tous placés dans ſon beau *Te Deum* à grand chœur.

IL y a eu des organiſtes ; mais Daquin eſt

Daquin. Nous rendons cet hommage à ce célebre artiſte, pour mieux encourager ſes ſucceſſeurs. Il a laiſſé un fils qui cultive les lettres honorablement.

L'ORGUE, a dit Greſſet, *attire l'impie étonné dans nos temples.* L'archevêque de Paris a défendu les *Te Deum* du ſoir & les *meſſes de minuit* en muſique, dans deux égliſes de Paris, Saint-Roch & l'abbaye Saint-Germain, à cauſe de la multitude qui venoit pour entendre l'organiſte, & qui ne conſervoit pas le reſpect dû à la ſainteté du lieu. Il eſt bien inconcevable que des catholiques ſe portent à des profanations auſſi ſcandaleuſes, tandis que les *réformés* ſont ſi reſpectueux dans leurs égliſes. Les premiers cependant admettent encore plus poſitivement que les ſeconds la préſence réelle de la Divinité; mais les fêtes nocturnes ſont toujours un peu licencieuſes, c'eſt l'effet des ténebres. Il ſe paſſera toujours bien moins de déſordres en plein jour.

CHAPITRE LV.

Quêteuſes.

LE ſévere paſteur d'une égliſe uſe ſouvent d'une ingénieuſe piété pour mieux exciter la généroſité des fideles. Il a prêché le matin contre la parure ; il a appellé *ſcandale effroyable* tous les ornemens légers qui ajoutent à la beauté. Le ſoir, il attend d'une aimable quêteuſe qu'il a invitée, de ſa taille élégante & de ſon joli minois, la récolte d'aumônes plus abondantes.

ELLE eſt parée ; ſon ſein eſt découvert, un gros bouquet l'accompagne ſans le cacher ; elle eſt à la porte d'une égliſe ou d'une priſon, ſollicitant avec un gracieux ſourire la compaſſion de chaque perſonne qui entre ; elle fait une douce violence aux rebelles ; elle les arrête ; un ſon de voix intéreſſant, de belles dents, & l'éloquence irréſiſtible d'un bras nud & de beaux yeux ſupplians..... Que ne prodigue-t-on pas en faveur des pauvres !

A chaque offrande, quelque mince qu'elle ſoit, elle vous paie d'une révérence particuliere & faite avec grace. La beauté vous ſalue, ſa bouche vous remercie, & votre charité eſt récompenſée avant même que le ciel vous en tienne compte.

BIENTOT elle traverſe la nef, précédée d'un Suiſſe qui fait réſonner la hallebarde. Plus la nef eſt remplie, plus ſon zele augmente. Le plus joli homme de ſa connoiſſance lui donne la main, elle ſe penche charitablement à droite & à gauche, & étend un bras d'albâtre pour atteindre à la main lente & pareſſeuſe qui voudroit retenir l'aumône.

L'AVARE s'attendrit; l'œil des aſſiſtans ſe détourne de l'autel pour dévorer ſes charmes; quand elle préſente ſa bourſe ouverte, elle ſemble quéter des cœurs. Le plus inſenſible met encore quelque choſe dans ſa bourſe; le prêtre qui la ſuit, ſemble jouir de ſon triomphe: on ne lui laiſſe que la place qu'il faut; car la foule empreſſée des fideles la preſſe & l'environne. Embellie par ces ſaintes fatigues, en bute à tous les regards, ſi elle a remarqué qu'on

qu'on louoit ſa taille avantageuſe & bien priſe, ſi elle a eu un moment de vanité, l'égliſe lui pardonnera ſans doute ce petit mouvement d'orgueil, ſur-tout lorſque, rentrant au preſbytere, elle aura étalé une bourſe bien pleine & que ſes charmes ont conquiſe.

La collation commence; elle eſt ſervie par les amis du curé; elle reçoit les félicitations des groſſes perruques de la fabrique. Un cortege de prêtres & de clercs tonſurés vient à la file & aventurent la galanterie; le maître des convois a déridé ſon front ténébreux, & tourne gauchement un madrigal: mais il veut plaire; le vin coule, les gâteaux ſucrés ſe mangent, & l'on ſe permet enfin quelques paroles un peu mondaines, en comptant l'argent des charitables mondains.

CHAPITRE LVI.

Pain béni.

TOUS les habitans de Paris ſont obligés de rendre dans leurs paroiſſes, chacun à ſon tour, le pain béni. Les proteſtans n'en ſont pas diſpenſés, parce que les curés ſoutiennent que c'eſt une maxime reçue en France, que tout François eſt cenſé catholique.

CHACUN doit le rendre en perſonne; mais on ſe dit malade, & l'on envoie ſon domeſtique ou ſa femme-de-chambre porter l'oblation, tenir le cierge & baiſer la patene.

LE bourgeois charge la femme du pâtiſſier de toutes les cérémonies & de toutes les promenades à faire dans l'égliſe. Telle depuis vingt-cinq ans ne fait pas d'autre métier fêtes & dimanches, elle offre inceſſamment le gâteau qu'elle a pétri & mis au four la veille.

C'EST un ſpectacle de vanité pour la petite

bourgeoiſie, & un objet d'intérêt pour la fabrique. Outre le gâteau, il faut donner quelques pieces d'argent; c'eſt un impôt annuel de douze à dix-huit livres pour le plus pauvre. La fabrique accolle pluſieurs paroiſſiens peu aiſés, pour exécuter enſemble cette coûteuſe cérémonie; mais les paroiſſiens riches ſont réſervés pour les fêtes ſolemnelles.

ALORS ils mettent une ſorte d'oſtentation à ſe montrer généreux & magnifiques. Ils poſent leurs armes ſur de gros pains bénis, ils étalent leurs cordons faſtueux devant les chantres & les acolytes. La large piece frappe le baſſin d'argent, & retentit à l'oreille des ſpectateurs émerveillés. Le curé & les marguilliers s'inclinent, les Suiſſes en gants blancs les précédent, des flambeaux de cire éclairent la pompe du ſpectacle. Ils ont dépoſé cinquante louis pour ces pieuſes futilités.

QU'EN réſulte-t-il? Les bedeaux, diſtributeurs diſcrets de ces fragmens conſacrés, auront de quoi tremper leurs ſoupes pendant huit jours, & pourront manger leurs potages au pain béni.

Si un particulier obſtiné ſe refuſoit à cette oblation, il y ſeroit contraint par un grave arrêt du parlement.

Il y a eu à ce ſujet pluſieurs procès facétieux. Un poëte a tourné en ridicule les marguilliers & la fabrique; mais nonobſtant cela, la fabrique & les marguilliers font exactement rendre le pain béni au plus déterminé rieur, bon gré, malgré.

Sur une grande paroiſſe, votre tour vient plus rarement; mais ſur une petite, l'étroite circonférence vous condamne plus ſouvent aux frais de l'offrande.

CHAPITRE LVII.

Catéchiſme.

Je ne ſais ſi les ſages-femmes de Paris moulent & pêtriſſent toujours la tête molle & délicate des enfans qui viennent au monde; ſi le doigt de ces matrones inhumaines, par

ces preſſions barbares & réitérées, détruit encore l'organiſation primitive de la nature & le ſiege de l'entendement ; enfin, pour imprimer une forme ronde à une tête humaine, ces femmes ignorantes la modifient éternellement pour l'imbécilité ou l'idiotiſme : mais je ſais bien que l'inintelligible catéchiſme de Paris eſt toujours le premier livre qu'on fait apprendre par cœur aux enfans. Ils ſe rempliſſent la mémoire de ces mots ſans idée, & ſe forment à parler le reſte de leurs jours ſans avoir la connoiſſance de ce qu'ils diſent.

DES catéchiſmes ! Mais point de traité élémentaire de morale, qui explique & prouve les devoirs de l'homme & du citoyen : rien ſur les principes du droit naturel à la portée de l'adoleſcent : aucun livre enfin, clair, méthodique, appliquable aux écoles, écrit d'un ſtyle ſimple, afin qu'il puiſſe être lu & retenu dans le cours de l'éducation domeſtique.

C'EST un clerc qui fait lui-même le catéchiſme d'un côté aux garçons, & de l'autre aux filles, & qui n'y comprend rien lui-même, ainſi que ſes jeunes auditeurs. Comment abuſe-

t-on à ce point de la premiere aurore de l'intelligence humaine ? N'eſt-ce pas la condamner à ne plus voir tous les objets que dans une ombre impénétrable & myſtérieuſe.

Il eſt aſſez plaiſant de voir un jeune clerc *faiſant le catéchiſme* à des filles de quinze à dix-ſept ans, qui viennent de faire leur premiere communion. Il eſt ſeul au milieu de cinquante jeunes beautés dont les regards l'aſſiegent; il paroit niais & embarraſſé; voyez-le qui rougit plus d'une fois devant celle qu'il cathéchiſe; elles jouiſſent un peu malignement de ſon embarras. Les filles répondent avec plus de hardieſſe qu'il n'interroge: on diroit qu'il apperçoit le ridicule de la théologie dans ces bouches de roſes; qu'il devine bien que d'autres myſteres vont bientôt les occuper. Pour elles, comme au-deſſus de toutes ces arides queſtions, elles prononcent d'une maniere aiſée, gracieuſe & même folâtre, l'arrêt des dogmes les plus terribles & les plus effrayans. Les mots de *purgatoire*, d'*enfer* & d'*éternité* perdent leur accent ſévere: il n'y a plus de phyſionomie de *démon* ſur les levres de ces *anges*; & malgré les menaces redouta-

bles du *catéchiſte*, elles ſemblent mieux inſtruites, promettre & annoncer par-tout grace & paradis.

CHAPITRE LVIII.

Myſtifier. Myſtification.

MOTS nouveaux parmi nous. & qu'on ne ſauroit expliquer que par des exemples. On doit leur création au caractere du *petit Poinſinet*, qui, après avoir fait des opéra comiques à Paris, ſe noya par accident dans le Guadalquivir. Verſificateur, bel-eſprit, & d'une crédulité inconcevable, il allioit à du talent une ſinguliere ignorance des choſes les plus communes. Perſonnage remarquable par les contraſtes qu'il offroit, il étoit doué de ſaillies heureuſes, fines, épigrammatiques, & la ſimplicité de ſon caractere étoit ſans bornes.

UNE ſociété de perſiffleurs, qui avoient peu de charité, abuſerent de ſa pleine confiance, qui ſe méloit d'ailleurs à beaucoup de vanité;

toutes les femmes étoient amoureuſes de lui, parce qu'il avoit eu les faveurs de quelques actrices ; on partit de là pour lui aſſigner de faux rendez-vous, où on lui perſuada qu'il étoit *inviſible* & métamorphoſé en cuvette. Plus on le maltraitoit, plus il penſoit qu'on ne pouvoit faire de tels outrages à ſa perſonne, qu'à raiſon de ſon *inviſibilité*. On raconte qu'on lui propoſa d'acheter la charge d'*écran* chez le Roi, & pendant quinze jours il accoutuma ſes jambes à pouvoir ſoutenir l'ardeur d'un braſier ; qu'on lui offrit la place de gouverneur du *fils du Roi de Pruſſe ;* & qu'on lui fit ſigner qu'il n'adoptoit aucune religion.

On lui annonça un jour qu'il devoit être reçu membre de l'académie de Pétersbourg, pour avoir part aux bienfaits de l'impératrice ; mais qu'il falloit préalablement apprendre le ruſſe, parce qu'il pourroit fort bien être mandé à la cour. Il crut étudier le ruſſe, & il ſe trouva au bout de ſix mois, qu'il avoit appris le bas-breton.

On lui fit accroire qu'il avoit tué un homme en duel, lorſqu'à peine il avoit tiré ſon épée, & qu'il avoit été condamné à être pendu ; on

lui fit lire ſa ſentence imprimée, un faux crieur la hurloit ſous ſa fenêtre; & Poinſinet de ſe couper les cheveux, de ſe déguiſer en abbé, de pleurer à chaudes larmes, de ſe cacher; puis le Roi lui donnoit ſa grace, comme à un grand poëte cher à la nation.

ENFIN, l'on pouſſa la cruauté juſqu'à lui dépêcher un dentiſte qui lui arracha une dent malgré lui, en lui ſoutenant qu'il avoit été appellé la veille par lui-même, avec ordre de vaincre ſa réſiſtance.

IL crut que des carpes, des brochets, avoient parlé à l'oreille d'un convive qu'on donnoit pour un grand voyageur, & il n'en fut pas totalement déſabuſé, même lorſqu'il eut reconnu les premieres tromperies. Il diſoit, *on m'a bien abuſé, mais j'ai vu le brochet s'élancer du plat & parler à l'oreille du voyageur.* C'étoit celui qui avoit joué ſon rôle avec le plus intrépide ſang-froid.

DANS les ſoupers de Paris, l'on raconte fréquemment ces *myſtifications* qui, quoiqu'un peu vieilles, épanouiſſent la rate; on les juge-

roit incroyables, elles n'en ſont cependant pas moins vraies. On ne conçoit pas comment une tête humaine a pu réunir de telles diſparates, faire la jolie comédie du *Cercle*, pluſieurs couplets ingénieux, & être en même temps la dupe conſtante de gens qui avoient moins d'eſprit que lui.

CES mauvais railleurs qui pouſſerent trop loin la plaiſanterie, ont mis une eſpece de gloire à publier leurs faciles triomphes ſur l'imbécilité native du pauvre auteur; & ne tomboient-ils pas eux-mêmes, en ſe targuant de pareils faits, en les narrant avec orgueil, dans une ſorte de *myſtification* aſſez plaiſante, puiſqu'ils ont cru que ces menſonges devoient leur faire beaucoup d'honneur, & conſtater leur renommée?

ON les a vu y mettre une prétention riſible, ſe diſputer entr'eux à qui avoit le mieux trompé ce malheureux poëte, leur confrere; comme ſi c'étoit là une preuve réelle de ſupériorité.

J'AI donc vu *myſtifier* un de ces *myſtifica-*

teurs, qui mettoit dans ſon récit la plus grande emphaſe : & je m'en ſuis réjoui.

Des railleurs plus fins & plus agréables imaginerent un ſingulier complot, mais qui n'avoit rien d'outré ni de cruel : c'étoit de faire accroire à Crébillon fils qu'il avoit perdu cet eſprit facile, léger, délicat, bonnement cauſtique (dans un juſte degré), qui le diſtinguoit avantageuſement & le rendoit ſi aimable dans les ſociétés. Plus on a de cet eſprit, moins on y croit. Crébillon fils, dans un ſouper, voyant tous ſes amis hauſſer les épaules à chaque mot qu'il diſoit, s'imagina n'avoir proféré que des ſottiſes, lorſqu'il avoit été plus brillant que jamais. Il tomba dans un fauteuil, & s'écria douloureuſement : *il eſt donc vrai, mes amis, que je n'ai plus d'eſprit ! Hélas, il y a quelques temps que je m'en ſuis apperçu ! Mais pourquoi m'avez-vous laiſſé parler ? Souffrez-moi tel que je ſuis ; car il m'eſt impoſſible de me ſéparer de vous, quoique je ne ſois plus digne d'aſſiſter à vos entretiens.*

Cette charmante bonhommie révéloit une ame candide & ſans orgueil. Il n'en fut que

plus cher à ſes amis qui l'embraſſerent, en lui certifiant qu'il étoit toujours auſſi ſpirituel que bon.

Et quel étoit cet homme crédule ? L'auteur qui a vu le plus finement dans le caractere & dans le cœur des femmes, & qui leur a appris ſouvent à ſe connoître elles-mêmes.

CHAPITRE LIX.

Architecture.

Je ferai une queſtion aux gens de l'art : pourquoi toujours des colonnes dans l'architecture ? Pourquoi toujours le même entablement ? Pourquoi les mêmes compoſitions éternellement répétées ? Ces colonnes rappellent des tiges d'arbres ; fort bien : cet entablement, des ſolives : ces ornemens, des vaſes entourés de plantes ; à merveille. Mais cela frappe mes yeux pour la millieme fois. Ne pourroit-on pas imaginer d'autres proportions ? L'art eſt-il borné à ce point, ou le génie des architectes ?

Faudra-t-il que tout palais reſſemble plus ou moins à tel autre palais ? J'accuſe donc l'architecture de la plus grande monotonie, & je ſuis las de voir des colonnes, encore des colonnes, & par-tout des colonnes.

UNE foule de maiſons charmantes, ayant un aſpect varié & leur forme particuliere, bordent depuis peu les remparts & embelliſſent les fauxbourgs. Cette diverſité annonce que l'art peut renoncer quelquefois à ſes vieilles regles coutumieres, pour mieux enchanter l'œil & le ſurprendre.

MAIS les prodiges de l'architecture ſont à Paris, dans l'intérieur des maiſons. Des coupes ſavantes & ingénieuſes économiſent le terrein, le multiplient & donnent des commodités neuves & précieuſes; elles étonneroient fort nos aïeux, qui ne ſavoient que bâtir des ſalles longues & quarrées, & croiſer d'énormes poutres d'arbres entiers. Nos petits appartemens ſont tournés & diſtribués comme des coquilles rondes & polies, & l'on ſe loge avec clarté & agrément dans des eſpaces ci-devant perdus & gauchement obſcurs.

AUROIT-ON imaginé, il y a deux cents ans, les cheminées tournantes qui échauffent deux chambres ſéparées, les eſcaliers dérobés & inviſibles, les petits cabinets qu'on ne ſoupçonne pas, les fauſſes entrées qui maſquent les ſorties vraies, les planchers qui montent & deſcendent, & ces labyrinthes où l'on ſe cache pour ſe livrer à ſes goûts, en trompant l'œil curieux des domeſtiques?

AUROIT-ON deviné que l'art ſeroit parvenu au point qu'au moyen d'un petit bouton ſecret, on ſeroit tourner ſubitement, ſur un pivot rapide, un miroir de quatre pieds de hauteur, & un vaſte ſecretaire, ou une large commode, leſquels, appliqués contre une prétendue muraille, offrent en s'ouvrant une iſſue dans la garde-robe d'une maiſon voiſine, iſſue cachée à tous les regards, excepté à ceux des intéreſſés, mais propre à favoriſer les myſteres de l'amour & quelquefois ceux de la politique? Des êtres qui ſemblent ne s'être jamais vus, communiquent enſemble à des heures réglées; des ombres impénétrables ſont répandues autour d'eux, l'ardente jalouſie & l'eſpionnage

le plus ſubtil perdent juſqu'à leurs ſoupçons, & ſe trouvent en défaut.

La peinture arabeſque a repris faveur après des ſiecles d'oubli. C'eſt un genre de décoration agréable, mais coûteux. Qu'a-t-on fait ? On a trouvé le ſecret de le mettre en papier, & le coup-d'œil ſera pour les fortunes médiocres comme pour les riches. Les inventions de notre ſiecle tendent ſur-tout à imiter parfaitement les couleurs du luxe ; on ſe contente de ſa ſuperficie ; on croit toucher aux richeſſes, quand on en a les dehors : preuve que leur plus grand mérite réſide dans l'éclat. Auſſi voyez qu'on peint le marbre où il n'eſt pas ; que du papier repréſente le velours & la ſoie ; qu'on bronze le plâtre ; qu'on dore les chenets ; & que, juſques ſur nos tables, la figure brillante des fruits dédommage de leur abſence au deſſert. Il eſt même des plats en relief (1), auxquels il eſt convenu de ne pas toucher ; & ces mets fantaſtiques ſervent

(1) On fait l'hiſtoire du *lapereau de bois*, qu'un étranger à vue courte voulut abſolument dépecer, malgré les ſollicitudes plaintives de la maîtreſſe de la maiſon.

juſqu'à qu'ils ſoient entiérement décolorés. Bientôt nos bibliotheques ne ſeront plus qu'une toile peinte ; & n'avons-nous pas déjà ainſi de la ſculpture, de la menuiſerie, de la porcelaine, des vaſes de porphyre, & juſqu'aux buſtes des grands hommes ?

CHAPITRE LX.

Quartier de la Cité.

LE premier & le plus ancien de Paris. C'eſt une isle qui n'a que cinq cents toiſes de longueur. Cette ancienne cité des Pariſiens renferme la cathédrale, l'archevêché, l'hôtel-Dieu, les Enfans-trouvés, le Palais, & près de vingt égliſes : l'orfévrerie & la bijouterie y dominent. Tout l'or du Pérou vient aboutir à la place Dauphine ; car nul peuple au monde ne façonne ce métal avec autant de goût que le Pariſien. La *ciſelure* & *le guillochage* ſoumettent tous les bijoux de l'Europe à paſſer par ſes mains. Il regne par la *gravure*.

LE quai des Orfevres offre enſuite une longue

gue file de boutiques reſplendiſſantes de pieces d'argenterie ; c'eſt un coup-d'œil qui étonne tout étranger.

Paris n'a pas été fait en un jour, dit le proverbe. On le voit dans la Cité ; on y eſt convaincu par ſes propres yeux, que cette ville s'eſt formée au haſard, & de la réunion imprévue d'un grand nombre de maiſons.

CHACUN a d'abord choiſi ſon emplacement d'après les édifices publics, les temples, les places ; on n'a jamais ſongé à l'alignement des rues, c'eſt-à-dire, à l'agrandiſſement futur de la ville : de là les places reſſerrées, les angles, les détours, l'étranglement des iſſues ; & voilà pourquoi cet ancien quartier offre un aſpect déſagréable de maiſons petites, écraſées. Les voitures ont peine à tourner dans les rues ; il faut être habile cocher pour ſe tirer d'affaire. Quelques bâtimens qui dominent, rendent les autres plus meſquins encore.

DANS les nouveaux quartiers, au contraire, tout eſt aligné ; point de places reſſerrées, point de carrefours étroits ; ils ſont vaſtes &

réguliers ; on y travaille en grand, comme pour la ville de l'univers qui eſt devenue après pluſieurs ſiecles le chef-lieu de la ſouveraineté, le centre & le cœur du royaume, le reſſort principal d'où partent & où viennent réfléchir tous les mouvemens qui agitent la monarchie.

CHAPITRE LXI.

Plancher d'une partie de la Capitale.

PLUSIEURS enfoncemens qui ſe ſont faits dans les environs de Paris, particuliérement celui près de la barriere d'Enfer, il y a eu environ ſept ans, ont forcé le gouvernement à porter ſon attention vers les carrieres. Les prémiers ſoins des réparations furent confiés au bureau des finances, qui étoit chargé de la police de cette partie.

AU mois de Juin 1777, ce travail fut donné aux officiers des bâtimens du Roi. Il n'étoit pas encore en activité, lorſque dans le même mois, des remiſes, dans une maiſon rue d'En-

fer, près du Luxembourg, s'enfoncerent tout-à-coup.

On ſuivoit la réparation de cette maiſon, & l'on commençoit des recherches avec une ſomme aſſez modique, quand, le 27 Juillet 1778, ſept perſonnes furent englouties dans les ruines d'une carriere à plâtre près Montmartre.

Cet accident réveilla de nouveau l'attention du gouvernement : on viſita ces carrieres, dont le vuide de cinquante pieds de hauteur, des piliers d'une nature de pierre à ne pouvoir durer long-temps, & qui portoient une montagne d'environ quatre-vingt pieds d'épaiſſeur, annonçoient une ruine prochaine. Auſſi voyoit-on tous les jours, dans les environs de Belleville, des enfoncemens affreux, ſous leſquels étoient enſevelis de malheureux ouvriers. Les vuides de ces carrieres étoient encore plus élevés que ceux de Meſnil-Montant; ils avoient juſqu'à ſoixante & dix pieds de hauteur.

Pour arrêter le cours de tant de maux, un arrêt interdit ce genre de carrieres, & il fut décidé qu'on détruiroit celles qui exiſtoient.

LE danger étoit imminent. On doit peut-être rendre graces à ce premier accident qui a éveillé les secours & a servi à éviter de plus grands désastres.

ON a comblé le vuide effrayant de ces carrieres, & affaissé les terres & les montagnes sur elles-mêmes, en brisant les piliers par la mine. Ce fut un spectacle curieux & nouveau, que donna l'art du mineur entre les mains de M. Vandermarck. On vit une colline considérable s'abaisser, &, d'après l'expression populaire, *faire la révérence*. Il y eut jusqu'à quarante piliers brisés d'un seul coup de feu.

PARIS est environné de carrieres, parce qu'on n'a pu construire tant d'édifices qu'en arrachant les pierres du sein de la terre. Il y a des excavations considérables sous le terrein des avenues & des fauxbourgs de Paris, de côté de Chaillot, de Passy & de l'ancien chemin d'Orléans.

CURIEUX de visiter ces carrieres abandonnées, j'y suis descendu par les caves de l'Observatoire.

JADIS un portier hableur vous faiſoit voyager pendant deux heures dans une eſpece de labyrinthe, ſous l'enceinte de l'Obſervatoire ſeulement, & vous perſuadoit fauſſement que vous étiez ſous telle ou telle rue. Dans un endroit où il ſe forme des ſtalactites, il crioit aux crédules Pariſiens : *vous voilà ſous la riviere de Seine.* Il gagnoit de l'argent par cet impudent charlataniſme. Tels étrangers ont cru avoir paſſé ſous la riviere, qui n'avoient pas quitté les caves de l'Obſervatoire.

ON a ouvert dans ces caves profondes une communication avec les carrieres : c'eſt par cette iſſue nouvellement formée que l'on s'introduit dans ces ſouterreins longs & ſpacieux. Je puis aſſurer y avoir marché pendant près de trois heures.

C'EST une ville ſouterraine, où l'on trouve des rues, des carrefours, des places irrégulieres. On regarde au plancher, tantôt bas, tantôt plus élevé : mais quand on y voit des crevaſſes, & que l'on réfléchit ſur quoi porte le ſol d'une partie de cette ſuperbe ville, un frémiſſement ſecret vous ſaiſit, & l'on redoute l'action de la force centripete.

DES cavités, des ciels à demi briſés, des enfoncemens qui n'ont pas encore percé à jour, des fontis, des piliers écraſés ſous le poids qui les preſſe & qui menacent ruine, de doubles carrieres, ſur leſquelles portent à faux les piliers de la premiere; quel coup-d'œil! Et l'on boit, & l'on mange, & l'on dort dans les édifices qui repoſent ſur cette croûte incertaine.

LE péril, il eſt vrai, diminue chaque jour, parce que l'adminiſtration a pris les meſures les plus ſages pour obvier au mal. Il étoit impoſſible d'étayer tout de ſuite un vaſte fauxbourg: on a été au plus preſſé, on a aſſuré la voie publique, puis on en viendra aux maiſons des particuliers.

D'ABORD on alloit au haſard, on établiſſoit des piliers indifféremment par-tout où l'on trouvoit des vuides, ſoit ſous des champs, ſoit ſous des jardins: on ne faiſoit rien aux endroits écraſés, même ſous les rues; on leur tournoit le dos, faute de moyens de les réparer. Si l'on rencontroit un reſte de maſſe qui empêchât de ſuivre les voies & les découvertes, on retournoit encore ſur ſes pas. Voilà

comme on dépenſoit beaucoup d'argent ſans parer aux dangers.

Il n'en eſt pas de même depuis que ce travail a été confié aux bâtimens du Roi : on a d'abord adopté le ſyſtême de réparer la voie publique ; plus elle eſt en danger, plus on s'en occupe. On paſſe directement à travers les enfoncemens, en ſuivant les rues ; non-ſeulement pour connoître le centre du mal, mais encore pour ſavoir ſon étendue, afin de le réparer ſûrement. Ce moyen a procuré des découvertes immenſes, qui étoient interceptées par ces enfoncemens.

On fait de même pour des reſtans de maſſes ; on paſſe auſſi à travers, ſans ſe déranger de la voie publique. Ces ouvertures ont un double avantage, en ce qu'elles ne conſtituent pas l'adminiſtration dans des frais qu'il auroit fallu faire pour paſſer autour de ces maſſes, & aller ſur le derriere rejoindre la direction de la rue ; & en ce que la pierre qui ſort des ouvertures, ſert à conſtruire des piliers dans les endroits qui le demandent. On ne croiroit pas combien, par ce moyen, l'on a découvert de mal

qui ne ſe ſeroit manifeſté qu'après quelqu'accident fâcheux.

DEUX cents particuliers ont anciennement exploité leurs terreins. Chacun a fermé l'ouverture de ſa carriere. Pluſieurs de ces carrieres ont été réunies; quelques-unes ſont reſtées entourées de maſſes. Pendant la premiere année de travail on regardoit ces maſſes comme non fouillées: mais l'expérience a fait connoître ce vice, & l'on a adopté le ſyſtême de deux galeries qui ſeroient ſuivies à travers le roc & les enfoncemens, une à chaque côté de la rue. Elles bordent les maiſons, & ſont conſolidées par des piliers bâtis de droite & de gauche, dont l'un eſt placé ſous les murs de face qui ſont ſur la rue. Par ce travail on réunira toutes les rues, & l'on ſera en état de faire connoître aux particuliers le deſſous de leurs propriétés. Le projet du gouvernement eſt de forcer chacun d'eux à faire ſes réparations, lorſqu'il y aura du danger.

IL eſt vrai que ce travail important n'eſt avancé que dans le fauxbourg Saint-Jacques, & l'on ignore à quel point le mal exiſte dans

les autres quartiers. Mais on fouille, on creuſe, on avance; & en ſuivant une ligne droite, on s'aſſure de l'état des choſes.

Tous les quartiers qui avoiſinent la riviere paroiſſent à l'abri de ces craintes. Le fauxbourg Montmartre & celui de Saint-Honoré n'ont rien à redouter; mais Paſſy, Chaillot & les environs de Sainte-Genevieve ont beaucoup de carrieres.

Nous ne prétendons pas inſpirer ici des frayeurs déplacées, mais repréſenter en hiſtorien fidele ce que nous avons vu. Aucune maiſon n'a fléchi, ſi ce n'eſt une portion d'écurie dans la rue d'Enfer. En annonçant le mal, nous annonçons le remede. L'adminiſtration vigilante a employé tous les moyens capables de raſſurer les eſprits alarmés.

Il ſeroit inutile de taire ce que tout le monde ſait. L'homme eſt par-tout environné de dangers phyſiques; mais le moins probable de tous, eſt celui qu'on a voulu groſſir dans quelques brochures étrangeres, en repréſentant la ville de Paris comme prête à deſcendre avec tous ſes habitans dans un abyme ſans fond.

C'EST une de ces images qui prêtent à la poéſie deſcriptive. Mais cette image n'en eſt pas moins fauſſe, moins outrée & moins contraire à l'état actuel des choſes. Nous n'avons rien négligé pour nous aſſurer du degré du danger, & nous ne l'eſtimons pas nul, mais foible, du moins pour la génération préſente.

CHAPITRE LXII.

Maîtres en fait d'armes.

L'*ART de tuer ſon homme proprement.* Et bien, il eſt érigé en maîtriſe, en communauté, que dis-je! en *académie.* L'art d'alonger une botte ſe trouve conſacré par un privilege du ſouverain! Donnadieu eſt académicien tout comme d'Alembert. Louis XIV, en ſignant l'arrêt de mort contre les duelliſtes, ſigna la même année des lettres patentes en faveur des maîtres en fait d'armes: tant il étoit profond légiſlateur! On reconnoit bien là l'auteur de la prudente révocation de l'édit de Nantes.

ENSEIGNER la *tierce*, la *quarte*, la *botte ſubtile* & *ſecrete*, & vouloir qu'un habile tireur ne ſoit pas tenté d'appeller ſur le pré un homme qu'il jugeroit inhabile à cette ſavante eſcrime, c'eſt ne point connoître l'eſprit bretailleur qu'on puiſe dans ces ſalles d'armes.

IL eſt dérivé d'abord de *l'eſprit des tournois*; il agita enſuite notre orgueilleuſe nobleſſe, puis il eſt deſcendu chez les bourgeois; il eſt relégué maintenant parmi les ſoldats aux Gardes. Ou croit devoir le conſerver encore dans les garniſons. Cette fureur qui égaroit notre vaine nation, il n'y a pas un ſiecle, ſemble s'être concentrée là dans ſon dernier aſyle.

LA raiſon regarde ces maîtres en fait d'armes à-peu-près comme les anciens gladiateurs. Je ne ſais à quoi ſervent tous ces *manieurs* de fleurets dans un état policé, où la force & la violence ſont interdites à chaque particulier, où il n'a pas le droit de ſe faire juſtice lui-même. C'eſt une école dangereuſe à celui-là même qui ſe confie en ſes études, & l'on ne peut la conſidérer que comme le reſte impur de ce préjugé barbare qui appelloit de tout à la pointe de l'épée.

ON peut refuſer aujourd'hui en duel, quand le motif n'en eſt pas abſolument *grave*; l'on dit à l'homme qui vous provoque, *je ne me bats point pour cela*; & ſi votre adverſaire vous preſſe en vous diſant, c'eſt une lâcheté que de craindre de mourir, vous lui répondez comme cet ancien philoſophe, *chacun eſtime ſa vie ce qu'elle vaut.*

CETTE férocité des ſiecles précédens eſt donc, pour ainſi dire, anéantie; mais je crains qu'elle ne ſe réveille ſous une forme plus rare, mais cent fois plus odieuſe.

ON ne rougit pas de ſe battre au piſtolet, arme favorite des *Nivet* & des *Cartouche*, qui n'admet que le ſang-froid de l'aſſaſſin & la cruelle intrépidité d'une main meurtriere; c'eſt une démence frénétique oppoſée au vrai courage; ſans parler ici de ce courage plus noble qui agit pour la cauſe générale; car toute cauſe particuliere que l'on défend ſi cruellement contre toutes les loix divines & humaines, ne peut avoir pour baſe qu'un orgueil féroce & inſenſé.

LAISSONS aux abominations de la guerre

cette arme violente & perfide ! Qu'on s'accorde à déshonorer celui qui s'en fervira au ſein de la patrie & dans nos foyers domeſtiques !

On dit que des hommes (horreur épouvantable) ! ont tourné l'un contre l'autre dans un cartel le fuſil qui ſert dans nos forêts à tuer le ſanglier dévaſtateur & le loup carnaſſier. Eh bien, ſous une figure humaine, les hommes, ſi fideles à ce chimérique, à cet horrible point d'honneur, étoient fort au-deſſous des loups & des ſangliers.

Que ne doit-on pas à la philoſophie qui tempere ces atroces fureurs, ou du moins les flétrit de tout ſon pouvoir, en les rendant exécrables aux gens de bien & aux ames raiſonnables !

CHAPITRE LXIII.

Jeux de hasard.

L'EMPEREUR de la Chine a dit : je défends les jeux ; si quelqu'un brave mes ordres, il bravera la Providence, qui n'admet rien de fortuit ; il contredira le vœu de la nature, qui nous crie, espérez, mais travaillez ; les plus actifs seront les mieux traités.

CES jeux portent un préjudice réel à l'homme. Ils remplacent le travail, l'économie, l'amour des arts ; ils prosternent l'homme devant des êtres fantastiques, le sort, le hasard, le destin. Au lieu de remédier à l'inégalité des richesses, ils donnent l'or à celui qui en a déjà & qui en est le plus avide. Ils raviſſent à l'homme l'idée de s'enrichir par des moyens légitimes ; ils nourrissent, ils enflamment sa cupidité & la trompent, pour l'abandonner au désespoir.

C'EST dans ces assemblées, où les dupes

ſont aux priſes avec des fourbes, qu'il faut voir des phyſionomies défigurées par toutes les paſſions honteuſes, la rage, le remord, la joie féroce; on a raiſon d'appeller ces ſalles un *enfer*. Ce vice ſe punit de lui-même; mais il eſt comme indeſtructible dans les cœurs qu'il ravage.

On jouoit chez les ambaſſadeurs, c'étoient des maiſons privilégiées; on n'y joue plus. Depuis peu, une ordonnance nouvelle a mis quelque digue à cette fureur : mais elle a déjà repris ſon cours d'un autre côté; c'eſt un vice trop amalgamé aux vices politiques, pour qu'on puiſſe ſe flatter de l'extirper en laiſſant croître les autres.

Si l'or du moins ou l'argent, dans cette rapide circulation, en changeant de main, pouvoit tomber dans celle du pauvre! Mais non, il remonte toujours vers le banquier de profeſſion, le *tailleur de pharaon*; & les *ponteurs* iſolés perdent toujours, parce que certains hommes riches qui font ligue, tiennent la main.

Si l'on créoit un jeu d'une égalité parfaite,

il seroit toujours condamnable ; mais il cesseroit d'être un vol public.

Un tripot est accordé par protection à une femme de qualité pour rétablir sa fortune ; tous frais faits, elle recueille quatre cents livres par séance, compte avec ses valets, & partage avec ses protecteurs ; on use pour dix louis de cartes, la ferme s'en trouve bien, & l'on dit qu'il y a des choses qu'il faut tolérer. Les intéressés trouveroient un raisonnement contraire fort absurde. Bientôt on dira avec Mandeville, que *le commerce languiroit, que l'état s'appauriroit, si les femmes s'avisoient d'être chastes, & les peres de famille économes.*

Les tripots sont dangereux : mais considérons en même temps qu'un jeune homme qui voyage en France, ou qui entre dans le monde, & qui jouit de *cinquante mille livres de rente*, ne doit pas craindre d'abandonner certaine somme dans le cours d'une année à la fortune d'un jeu honnête : cela dépend du choix des maisons ; s'il se refuse à ce sacrifice, on peut assurer qu'il voyagera mal, ne verra pas le monde qu'il auroit dû voir, se conduira ignoblement,

ignoblement, & tombera peut-être dans la mauvaise compagnie, où il fera plus de dépenses que dans la bonne. La crainte d'être dupe l'entraînera dans des dangers beaucoup plus réels; & pour un homme riche, il est tout aussi triste de ne pas jouer que de jouer avec passion, ou bien avec le premier venu.

TEL est le langage usité du monde, & je ne fais ici que le répéter : *Minima de malis.*

QUELLE différence entre le rateau que le jardinier promene sur la terre pour en féconder les presens utiles, & le rateau que les joueurs promenent sur une table de jeu pour tirer à eux les louis qu'ils gagnent! La ressemblance de la dénomination fait naître, malgré soi, les idées les plus singulieres sur le travail agreste de l'un, & l'emploi oisif & cupide de l'autre.

CHAPITRE LXIV.

Loix Somptuaires.

ON n'en connoît d'aucune ſorte ; les femmes ont pleine licence à cet égard ; elles choiſiſſent leurs ajuſtemens comme bon leur ſemble. La femme d'un commis, ou de l'épicier du coin, ſe mettra comme une ducheſſe : le gouvernement ne s'en mêlera pas. Un particulier étalera le luxe le plus effréné : s'il a payé les impoſitions royales & ſa capitation, permis à lui de ſe ruiner.

POINT de Caton à l'homme ſtoïque, qui harangue avec force pour la conſervation de la loi *Oppienne*. Cette loi défendoit aux dames Romaines d'employer plus d'une demi-once d'or à leur uſage, de porter des habits de diverſes couleurs, de ſe faire voiturer à Rome, &c.

LE ſénat de Berne défend auſſi les rubans, la gaze, les *bouffantes*, les petits cerceaux de

baleines : mais à Paris, tout le monde reſſemble au tribun Valérius, qui plaida contre cette loi Oppienne en faveur des dames. Elles ne peuvent figurer, ni dans la robe, ni au pied des autels, ni dans les armées, elles ne portent point les cordons, les croix, les décorations extérieures, qui rehauſſent les hommes; elles ne peuvent étaler aux yeux des citoyens ces marques honorables qui ſatisfont l'orgueil ou récompenſent les ſervices. Que leur reſte-t-il donc? La parure, les ajuſtemens : voilà ce qui fait leur joie & leur gloire. Pourquoi leur envier ce moment d'éclat & de bonheur, ce petit regne domeſtique ?

Tout cela eſt, je crois, bien dit; mais enfin, ces brillantes inutilités ſont priſes ſur la ſubſiſtance dès enfans. C'eſt un luxe déplorable que celui qui, pour un ſallon doré, des bougies, des dentelles, des habits brodés, des bijoux, des chenets travaillés, retranche à la table, fait jeûner les convives & les domeſtiques; & ce luxe puérile eſt devenu celui des bourgeois enorgueillis d'un emploi ou d'une charge.

Les diſſipations des femmes vont leur train,

les petites fortunes ſe renverſent ; le patrimoine des enfans ſe trouve altéré au jour de leur majorité.

LE grand-duc de Toſcane a voulu proſcrire le luxe exceſſif, en menaçant de ſon ſeul *déplaiſir* les infracteurs de ſes invitations. Elles ont eu plus de force que les loix contraignantes.

ON ne voit plus les nobles Florentins qu'en habit noir. Les prédicateurs & les économiſtes ont tonné parmi nous, & n'ont pas été entendus. On ne voit pas, comme à Florence, des commiſſaires tancer publiquement des femmes qui portent des plumes, ni tenter de leur arracher ces ornemens de leurs têtes, qui plaiſent tant aux vendeuſes & encore plus aux acheteuſes de modes.

CHAPITRE LXV.

Étrangers.

UN étranger eſt ſouvent dans l'erreur en arrivant à Paris. Il s'eſt imaginé que quelques lettres de recommandation lui ouvriroient les principales maiſons : il s'eſt abuſé ; les Pariſiens redoutent les liaiſons trop étroites & qui deviendroient gênantes. Les maiſons de la haute nobleſſe ſont d'un accès difficile ; celles de la bourgeoiſie riche ne s'ouvrent guere plus aiſément : cette foule prodigieuſe d'aventuriers ſouples & audacieux, qui ſous un extérieur impoſant ont trompé tant de fois la crédulité, ont répandu une méfiance générale.

D'AILLEURS, on a peine à cultiver ſes connoiſſances & ſes amis ; ce n'eſt pas pour donner ſon temps à un homme qu'on ne doit voir que pendant quelques mois. Le Pariſien économiſe les heures, ne ſe livre pas facilement : il eſt poli, mais il n'eſt pas familier.

Les fripons de tout pays ont donc fait beaucoup de tort aux honnêtes gens qui voyagent pour s'inſtruire ; il n'y a que les noms célebres qui faſſent tomber toutes les barrieres & qui entrent par-tout. On offre aux autres quelques diners, on leur rend quelques viſites de cérémonie ; mais ils ne ſont pas admis aux aſſemblées particulieres, où l'eſprit aimable & le caractere original ſe développent en liberté.

L'ÉTRANGER, qui ſent qu'on le traite cérémonieuſement, éprouve une ſorte de gêne, & ſe jetera le lendemain dans les brelans, chez les traiteurs & chez les filles : c'eſt là qu'il s'amuſera, qu'il jouira ; mais quand il retournera dans ſa patrie, il ne ſera pas au fait du ton qui regne dans les premieres claſſes. Il prendra le ton de la débauche pour le ton univerſel.

Les amuſemens publics le dédommageront de l'eſpece de contrainte qu'il aura éprouvée ; ils ſont nombreux. Il connoîtra donc très-bien l'hiſtoire des ſpectacles, les anecdotes des filles de théatre, les nouvelles modes, les nouvelles du jour ; mais il ignorera tous les fils ſecrets

qui font mouvoir les caracteres, les fortunes, & donnent aux événemens publics une si prodigieuse mobilité ; il n'en saura pas plus là-dessus que s'il étoit demeuré à Berlin, Dresde ou Pétersbourg.

L'ÉTRANGER qui n'a point d'amis, conséquemment de société réglée, marche au hasard au milieu de six cents mille ames qui ne s'occupent que de leurs affaires & de leurs plaisirs : il peut tomber le même jour dans la passable, la mauvaise, la détestable compagnie ; rien ne lui aura appris à les distinguer, & du fond de son hôtel garni il ne pourra deviner mille choses qui abusent au premier aspect, mais qu'il faut considérer avec attention pour les reconnoître sous leur véritable point de vue. S'il est trois jours sans sortir, on le croira parti ; on ne songera plus à lui, l'ennui le saisira, & il maudira la capitale.

IL doit donc se ménager des connoissances dans toutes les classes, parce que dans ce tourbillon, celui qu'on tient le matin vous échappe le soir ; on court sans se trouver ; & si l'on ne s'environne pas d'une compagnie

fidele, on riſque d'être ſeul. Chacun fond ſous vos yeux, en vous donnant la main, court à ſes parties de plaiſir ; & les voilà inviſibles juſqu'à ce que le haſard vous les faſſé rencontrer.

Les étrangers peuvent donc fort bien peindre les ſpectacles, les promenades, les mœurs publiques, tout ce qui eſt vivant, tout ce qui eſt viſible à tous les regards ; mais quand ils voudront parler de l'intérieur des maiſons, de la vie privée des hommes opulens, du caractere des hommes en place, des nuances particulieres, ils en impoſeront à leurs concitoyens.

Un nom fameux eſt la meilleure lettre de recommandation qu'on puiſſe avoir : alors les hautes claſſes ſont curieuſes de voir & d'examiner l'homme qui le porte ; il peut établir une liaiſon noblement familiere, aſſidue & libre de toute gêne ; & dans tout ce qu'on lui dit, il pourra deviner ce qu'on ne lui dit pas ; car l'homme qui penſe, s'inſtruit ſur-tout par ce qu'on lui tait.

De miſérables chaumieres en boue & en charpente ſont, à l'extrêmité des fauxbourgs,

les avenues de la capitale. L'étranger croit qu'on l'abuse, on est tenté de retourner sur ses pas, quand on lui dit, *voilà Paris.*

CHAPITRE LXVI.

Annonces des Spécifiques.

CE mal contagieux, puisé au sein du plaisir, & qui dégrade l'espece humaine par un poison subtil & caché, est tellement répandu qu'on a cessé de lui imprimer une certaine honte ; & c'étoit bien assez de la douleur.

IL paroît que ce fléau n'est pas dû à la découverte du Nouveau-Monde ; qu'il a préexisté en changeant de modes & de caracteres extérieurs.

C'EST la lepre des Hébreux & des Arabes. Si ce venin diminue à mesure qu'il est détaillé, si c'est *la bourse de jetons*, comme on dit familiérement ; c'est à Paris qu'il doit s'annuller, par sa prodigieuse distribution.

REGARDEZ dans les rues combien de visa-

ges pâles & défaits, combien de poitrines délabrées, que de conſtitutions ruinées & décompoſées !

C'EST qu'il y a quelque choſe de plus terrible que la maladie ; c'eſt cette foule de prétendus anti-vénériens internes, poiſons deſtructeurs, plus pernicieux les uns que les autres, & ſcellés tous de privileges royaux.

L'EMPIRE du charlataniſme a ſur-tout pour baſe la maladie vénérienne. Par-tout les annonces ſéduiſantes rempliſſent nos mains ; on n'entend parler que de ſpécifiques décorés de belles épithetes ; on ne parle point de l'application du mercure ; on vous le fait avaler ſous les jolis noms de dragées, ſyrop, élixir, tablettes, chocolat. Bientôt nous aurons la brioche ou la dariole anti-vénérienne. Que de dupes & de victimes ! Ainſi, malgré l'obſervation journaliere, qui conſtate que tous ces prétendus ſpécifiques tombent bientôt dans l'oubli & le mépris, on s'en ſert. On vous offre publiquement une méthode *douce*, *amiable*, *ſûre*, qui guérit d'une maniere prompte, paiſible & radicale ; & l'imprudente jeuneſſe s'ac-

coutume à croire que le danger eſt moins ſûr que le remede. La douleur ne l'avertira que trop tôt combien il faut douter de l'impuiſſance & de l'inefficacité de toutes ces drogues inconnues & équivoques.

COMMENT connoître le faux du vrai, lorſque tous ces ſpécifiques ont pour garans l'approbation de la faculté de médecine & la pancarte royale ?

CHAPITRE LXVII.

Petits Batelets.

LES petits batelets qui vont à Saint-Cloud ſont mal coupés ; les bateliers ſont ignorans pour la plupart ; les Pariſiens les ſurchargent outre meſure, & il leur arrive auſſi de *chavirer*. Il a fallu établir une garde & un prépoſé pour avertir le Pariſien de ne pas ſe jeter plus de ſeize dans un batelet. Le plus hardi marin craint plus de ſe confier à ces planches pour deux heures, que de monter à bord d'un vaiſſeau qui va toucher le Nouveau-Monde.

D'AUTRES batelets traverſent la riviere dans l'intervalle des ponts, & ſont faits pour y ſuppléer : c'eſt la *barque à Caron*, on y paſſe à toute heure.

LE nautonnier, l'aviron en main, reçoit également le laquais & le maître, le ſavetier, le financier, le ſoldat & le prêtre ; l'enfance, la jeuneſſe, la vieilleſſe ; tout mortel entre dans la barque, paie le même prix, & aborde ſans diſtinction à la rive oppoſée. Le même voyage ſe fait deux cents fois par jour ; l'un entre, l'autre ſort ; c'eſt, pour qui veut moraliſer en paſſant l'eau, l'image de la ſucceſſion éternelle de la vie & de la mort.

ON paie ſix deniers, & ce péage qui eſt affermé, rapporte tous frais faits une aſſez forte ſomme. Jugez de la circulation des individus.

CHAPITRE LXVIII.

Poterie.

TOUS nos vaſes de terre qui ſervent à nos cuiſines, ſont enduits d'un vernis qui ſe diſſout, parce qu'il eſt attaquable par le foie de ſoufre. Les uſtenſiles de terre & de métaux peuvent donc recéler un poiſon ſecret dans la coction de nos alimens journaliers. M. *Dantic* a compoſé une nouvelle poterie qui vaut la porcelaine, qui va au plus grand feu, & qui met à l'abri de tous les dangers. C'eſt une découverte intéreſſante, propre à occaſionner une révolution ſalutaire, & utile à la conſervation de l'eſpece. Négligeroit-on cette poterie, dont les avantages ſont réels, lorſqu'on a prodigué une protection preſqu'indéfinie à l'art de la porcelaine, art de luxe? Cette nouvelle invention eſt d'un uſage univerſel; ſon prix modique eſt à la portée de tous les citoyens; elle tend à conſerver leurs jours, & n'attend plus que la protection & la faveur du gouvernement.

CHAPITRE LXIX.

Conſeil de Santé.

IL n'exiſte pas encore; mais ne devroit-on pas l'établir? Il devroit être compoſé, non de ces médecins, ſi dangereux avec leur routine, ſi ignorans avec leurs theſes; mais de ces chymiſtes qui ont fait de ces belles & neuves découvertes, qui nous promettent enfin le vrai ſecret de la nature.

CE conſeil examineroit à Paris tout ce qui ſert à la nourriture de l'homme; l'eau, le vin, l'eau-de-vie, la bierre, les huiles, le bled, les légumes, le poiſſon, &c. Il reconoîtroit les perfides mélanges; ſouvent la marée eſt corrompue, les huitres gâtées; les légumes récelent des charanſons. De là des maladies dont on ignore l'origine.

DES phyſiciens prépoſés pour examinateurs des denrées & des boiſſons, arrêteroient dans

leur source les maladies épidémiques. On appelle les médecins lorsque le danger se manifeste : pourquoi ne le préviendroit-on pas ? Mais les médecins ne songent pas à conserver la santé de l'homme ; ils attendent le profit de la maladie.

Les chartreux, les bénédictins & les carmes, qui mangent la meilleure marée, ont un frere surveillant & qui s'y connoît. Mais pourquoi ce qu'on livre à un peuple affamé, venant acheter le rebut des riches, parce qu'il faut qu'il soupe pour pouvoir travailler le lendemain, ne seroit-il pas soumis à une inspection sévere, puisque la faim & la nécessité le font passer sur la bonté de la marchandise ? Du poisson pourri ne seroit-il de la contrebande, comme une livre de tabac d'Alsace ?

CHAPITRE LXX.

Amélioration.

JE me hâte de le publier, le cimetiere des Innocens vient d'être fermé enfin : ce cimetiere où l'on enterroit des morts depuis Philippe le Bel !

IL étoit alors loin de la ville, il se trouvoit de nos jours au centre. Le parlement écouta les réclamations des habitans qui environnent le cimetiere ; il consulta des chymistes & des physiciens. Les connoissances nouvellement acquises sur l'air méphitique, furent employées utilement : il fut reconnu que l'air du cimetiere des Innocens étoit le plus insalubre de Paris. Les caves adjacentes étoient méphitisées au point qu'il fallut en murer les portes : le danger étoit pressant, le cimetiere fut fermé le premier Décembre 1780.

RENDONS graces au zele du magistrat qui a poursuivi cette bonne œuvre avec une chaleur

leur vraiment patriotique : il a peut-être arrêté dans son origine une maladie contagieuse.

C'EST a la police à interroger souvent la chymie, afin de connoître les moyens que l'art emploie pour détruire ces foyers pestilentiels qui tuent la santé. Une inspection active & surveillante corrigeroit le défaut qui résulte d'une vaste population.

DE même le *Quai de Gêvre* est porté sous une voussure qui joint le Pont-Notre-Dame au Pont-au-Change. Cette voussure formoit un cloaque affreux, où quatre égouts versoient la fange, où aboutissoit le sang des tueries, où toutes les latrines répandoient leurs immondices. La riviere, pendant huit mois de l'année, n'arrosoit point les arches fétides de ce pont qui borde la riviere; l'air hépatique qui s'exhaloit de ces foyers de corruption, corrompoit la viande, attaquoit les matieres d'or & d'argent. Une odeur insupportable se répandoit sur les quais *Pelletier* & de la *Mégisserie*, & l'on ne pouvoit y résister. Nous nous en sommes plaints dans *l'An* 2440. Enfin le mal étant poussé au comble, & les chaleurs

de la saison derniere ayant ajouté à l'infection, l'administration de la ville a bien voulu s'occuper des travaux qui intéressent la salubrité de l'air & la santé des habitans.

Nous serons délivrés de ces exhalaisons perfides, & voilà deux fléaux de moins après plusieurs réclamations : il est donc bon de peser sur les abus, de les offrir sous leur véritable trait ; car à force de clameurs on se fait entendre des hommes en place, qui ont toujours l'oreille un peu dure, ou qui sont distraits.

Il en reste bien d'autres à détruire, c'est l'ouvrage du temps & de l'éloquence patriotique ; mais pourquoi les abus les plus intolérables subsistent-ils malgré les livres & les lumieres, malgré les réclamations universelles des bons citoyens ? C'est qu'il n'y a pas un seul abus dont nombre de personnes ne tirent de grands avantages ; c'est que certains hommes ne lisent pas, n'ont pas le temps de lire, & qu'ils ne font servir leur autorité incertaine & passagere qu'aux vues d'une ambition petite & concentrée.

C'est à un certain éloignement, c'est chez

l'étranger, que les abus d'un peuple ou d'une ville frappent plus directement l'observateur.

APPROCHEZ du point de confusion ; mille raisonnemens insidieux vous déguiseront la vérité. L'abolition des corvées a fait pousser des cris horribles. En vain la justice & la saine politique s'unissoient-elles contre ce régime dangereux ; la voix reconnoissante d'un royaume tout-à-coup soulagé, n'a pu prédominer quelques clameurs partielles & intéressées.

NE vous étonnez donc pas que le bien se fasse si lentement.

CHAPITRE LXXI.

Procureurs. Huissiers.

SI vous avez dans votre maison un endroit sale, obscur, fétide, mal-propre, plein d'ordures, les souris & les rats s'y logent infailliblement. Ainsi dans la fange & le cahos abominable de notre jurisprudence, on a vu naître la race rongeante des procureurs & des huissiers.

Ils ſe plaiſent dans les détours ténébreux de la chicane ; ils vivent graſſement dans le labyrinthe de la procédure : il faut les y ſuivre malgré vous ; vous êtes forcé de vous ſoumettre à leur miniſtere. Ces paperaſſeurs ont acheté la déplorable charge qui en fait des vampires publics & privilégiés ; mais comme le premier mal eſt dans une législation contradictoire & embrouillée, le praticien ſe rit de la miſere du plaideur, & tient au vice antique qui lui eſt ſi profitable.

Notre juriſprudence n'eſt qu'un amas d'énigmes priſes au haſard dans les ouvrages de quelques juriſconſultes d'une nation étrangere ; & quand les coutumes & les loix différentes ſont privées de clarté, ne vous étonnez pas des monſtruoſités de la procédure.

Entrez dans un greffe de procureur, appellé improprement *étude :* huit à dix jeunes gens piquant la dure eſcabelle, ſont occupés à gratter du papier timbré du matin au ſoir. Bel emploi ! Ils copient des *avenirs*, des *exploits*, des *ſignifications*, des *requêtes ;* ils *groſſoyent*. Qu'eſt-ce que *groſſoyer ?* C'eſt l'art

d'alonger les mots & les lignes, pour employer le plus de papier poſſible, & le vendre ainſi tout barbouillé aux malheureux plaideurs; de ſorte qu'on puiſſe en former des *doſſiers épais*. Et qu'eſt-ce qu'un *doſſier ?* C'eſt la maſſe bizarre de ces épouvantables procédures. Et un *doſſier épais*, que coûte-t-il bien? Sept à huit mille francs pour commencer à éclaircir un peu les choſes.

Mais toutes ces paperaſſes ſervent-elles du moins au juge? Jamais. Quand il y a un rapporteur, ſon ſecretaire fait ſur une feuille volante un extrait de ces énormes groſſes, & toutes les raiſons du procureur reſtent au fond du ſac : ainſi ce déluge d'écritures ne ſervira pas même dans la cauſe dont il s'agit, le juge ne verra que l'extrait du ſecretaire fidele ou infidele; & voilà ce qu'on appelle *l'inſtruction* chez un peuple civiliſé, ou ſoi-diſant tel.

Le procureur dans ſon greffe eſt environné de ces doſſiers érigés en trophées & qui montent juſqu'au plancher, à-peu-près comme le ſauvage de l'Amérique s'environne dans ſa hutte, & ſuſpend autour de lui les chevelures de ceux qu'il a *ſcalpés*.

Il y a environ huit cents procureurs, tant au châtelet qu'au parlement, ſans compter cinq cents huiſſiers exploitans; & tout cela vit de l'encre répandue à grands flots ſur le papier timbré.

Dites à un praticien qu'il y a pluſieurs pays en Europe, où la juſtice ſe rend ſans le fatal miniſtere d'un procureur; où les frais de juſtice ſont nuls, pour ainſi dire; où des pacificateurs, dans le veſtibule du temple de la juſtice, vous arrêtent avec un intérêt tendre, prennent à cœur d'arranger les parties & y parviennent ordinairement. Le praticien levera les épaules, ſonnera & dira à ſon clerc, *groſſoyez*, *multipliez les incidens*, *& ſongez que la philoſophie & dangereuſe.*

Les brigandages qui s'exercent dans ces greffes poudreux ſont légitimes par les friands amateurs d'épices; on ne ſe fait point la guerre, on partage paiſiblement le tiers des ſucceſſions. *Ils ſont toujours en noir*, diſoit un payſan: *ſavez-vous pourquoi? C'eſt parce qu'ils héritent vraiment de tout le monde.*

Il faut que le brigandage ſoit porté loin,

pour qu'il soit réprimé. Les procureurs en sont presque toujours quittes à l'audience pour des sacarsmes de la part des avocats, & des menaces d'interdiction de la part des juges. L'un d'eux disant un jour au plus effronté : *maître un tel, vous êtes un fripon.* --- *Monseigneur a toujours le petit mot pour rire*, répondit le praticien.

QUELQUES procureurs roulent carrosse, & tirent de leur greffe quarante à cinquante mille francs par an. Les avocats les courtisent assidument, pour avoir des causes. Ils font le soir la partie de *madame* en cheveux longs, & l'ensencent de tout leur pouvoir, afin que le choix tombe sur eux pour les *pieces d'écritures*, partie lucrative, chere à *l'ordre*, & qui mérite bien qu'on déroge un peu à l'art de l'orateur & que l'on ménage les bonnes graces de la femme du praticien.

C'EST toujours lui qui choisit l'avocat. Le plaideur ne connoît que la boutique du procureur : & comme il faut commencer par l'assignation, le praticien est nécessairement l'agent de toute la procédure : aussi les avocats sont-

ils plus souples & plus dociles devant les procureurs, que l'apothicaire ne l'est devant un docteur de la faculté.

Il faut passer par les longues épreuves de la clérícature, pour être habile à posséder une charge; il faut monter lentement la pénible échelle. Ce triste noviciat est de huit à dix années. Ainsi les procureurs ont des clercs à bon marché; le maître-clerc lui-même, *limonnier de l'étude*, n'a que de foibles gages; les autres clercs barbouillent le papier du matin au soir pour leur pauvre nourriture. Ils vivent d'espérance, logent dans les mansardes, en attendant une charge vacante.

Les plus adroits, dans les petites *études*, tchent d'intéresser la procureuse, afin d'adoucir la rigueur de leur joug; mais dans les grandes, *madame* ne sauroit se résoudre à manger avec des clercs.

Elle oublie que son mari n'est qu'un ancien clerc qui vient d'acheter une charge. Le nigaud approuve le noble orgueil de sa femme, son panache, ses polonaises, ses femmes-de-cham-

bre, ſes tons, ſes airs. Il ne veut plus communiquer qu'avec les amis de madame, parce qu'ils lui ont promis une riche clientelle.

Les huiſſiers, qui marchent à la ſuite des procureurs, ne ſont pas moins redoutables & plus ardens encore à la curée. Quand une fois la breche eſt ouverte, alors ils montent à l'aſſaut, & traitent une maiſon comme une ville livrée au pillage. Voyez le vautour acharné ſur ſa proie, & qui la dépece avec ſon bec noir & crochu; c'eſt l'image de leur joie avide, quand leurs mains armées de la fatale plume ſaiſiſſent les meubles pour les porter en vente ſur la place publique.

Ces mêmes huiſſiers qui, comme une meute dévorante, ſe déchaînent contre les particuliers pour peu que la bride leur ſoit lâchée, n'oſent porter un exploit à un membre du parlement ou à un homme en place; c'eſt à qui ſe refuſera à cet office. Quand on veut pourſuivre un grand, il faut avoir recours au procureur-général, pour obliger un ſimple huiſſier à faire ſon devoir.

Ainsi le bourgeois à Paris, outre ſes autres

fardeaux, a dans la nobleſſe impérieuſe & hautaine une véritable ariſtocratie à combattre; il rencontre une ligue qui inſenſiblement devient plus formidable que jamais.

C'EST par ces agens ſubalternes de la juſtice, & qui infectent les avenues de ſon temple, que l'on n'en approche plus qu'avec crainte & tremblement. C'eſt par eux que les juges ſe ſont trouvés au milieu des pieges & des ſurpriſes, & que la longueur des affaires a fait renoncer aux meilleurs droits, parce que la ruine inévitable des familles a paru devoir ſuivre la demande la plus légitime.

CE fléau, que les tribunaux ſupérieurs ne ſongent pas à réprimer, dévore la partie indigente; & l'on a vu des hommes iniques menacer encore de la juſtice ceux qu'ils avoient dépouillés, s'ils n'étouffoient pour toujours leurs plaintes & leurs murmures; & les infortunés voulant conſerver les débris de leur fortune, ſe ſont tus, craignant que le monſtre de la chicane ne vint leur enlever ces foibles reſtes.

TOUS ces praticiens ont entr'eux un genre

de plaiſanterie qui équivoque perpétuellement ſur les mots de leur profeſſion. Il n'y a rien de plus gothique & de plus mauſſade que les railleries des hommes d'affaires : pour être plates & groſſieres, elles n'en ſont pas moins inhumaines ; car ils plaiſantent encore ceux qu'ils ont vexés & rongés.

Ce n'eſt pas que l'improbité ſoit attachée à la profeſſion : quelques procureurs honnêtes ne préſentent pas ſans ceſſe la juſtice à leurs parties, pour ne leur en faire embraſſer que l'ombre. Ils emploient leur habileté à ſauver leurs cliens d'un dédale d'erreurs & d'un embraſement funeſte. Pluſieurs ennobliſſent leur profeſſion par la vertu qui les orne toutes ; ils ſervent de modele aux autres, & ils méritent l'eſtime & la confiance du public : mais on peut dire d'eux auſſi :

Apparent rari nantes in gurgite vaſto.

Ces communautés de procureurs ſont liées au parlement d'une maniere fort étroite. Elles en ſuivent les mouvemens, & en épouſent les idées avec la plus grande chaleur.

CHAPITRE LXXII.

La Bazoche.

C'EST une communauté de clercs qui jugent entr'eux de leurs différends. Autrefois il y avoit le Roi de la Bazoche, maître du royaume de la Bazoche, & qui établiſſoit des juriſdictions Bazochiales; mais attendu que le nombre des clercs alloit à près de dix mille, Henri III révoqua le titre de Roi. Il étoit bien peureux, dira-t-on; mais ſouvent les hommes ſe ſont laiſſé conduire par des mots, & plus loin qu'ils n'auroient d'abord imaginé.

LES armoiries de la Bazoche ſont *trois écritoires*. Oh, quel fleuve dévorant, ſemblables aux noires eaux du Styx, ſort de ces armes parlantes, pour tout brûler & conſumer ſur ſon paſſage! Quoi, Monteſquieu, Rouſſeau, Voltaire & Buffon ont auſſi trempé leur plume dans une écritoire! Et l'huiſſier exploitant & l'écrivain lumineux ſe ſervent chaque jour du même inſtrument!

CHAPITRE LXXIII.

Discours prononcé à la Comédie françoise à la rentrée de ce spectacle.

UN comédien plus véridique que ses camarades, plus fortement frappé de ce qu'il devoit au public, & susceptible de cette honnête pudeur que quelques-uns conservent encore, chargé du compliment d'usage, s'avança, l'an passé, sur le bord du théatre, & là, après une profonde révérence, il se releva lentement, & dit d'une voix modeste, mais assurée:

" MESSIEURS. Deux fois par an, nous vous
„ rendons humblement l'hommage que nous
„ vous devons à bien des titres, nous vous
„ rappellons les obligations qui nous impo-
„ sent la nécessité de vous plaire, nous vous
„ caressons par des louanges, afin que vous
„ fermiez les yeux sur nos défauts. Nous ne
„ les taisons pas toujours, car il nous seroit
„ impossible de les dissimuler; mais ce que

» nous nous gardons bien de vous avouer ;
» & ce que le cri de ma conscience m'arrache
» devant vous, c'est le peu d'émulation &
» d'accord qui regne entre nous, c'est notre
» paresse, notre orgueil, & les misérables dé-
» bats qui nous empêchent de nous réunir ;
» soit pour vous donner de nouvelles pieces
» qui varient vos plaisirs, soit pour repréſen-
» ter plus décemment celles qui ont fixé votre
» attention ; & nous ne rougissons pas de faire
» doubler celles-ci, en bravant un murmure
» que nous savons devoir être passager.

» AUJOURD'HUI, plus vrais qu'autrefois,
» Messieurs, nous vous confessons nos torts
» multipliés, en vous suppliant de nous im-
» poser la punition qui vous paroitra la plus
» salutaire & la plus propre à nous faire dé-
» tester nos mauvaises habitudes ; votre in-
» dulgence excessive ne les a que trop enra-
» cinées dans nos cœurs. Nous pensons qu'une
» désertion totale de notre spectacle pendant
» quelque temps nous réveilleroit avec force
» de l'engourdissement où nous sommes plon-
» gés, & ranimeroit parmi nous l'amour du
» travail, que *vingt mille livres de rente*

„ émouſſent furieuſement. Nous ſommes riches
„ par les petites loges, avant même de lever
„ le rideau. Comment voudriez-vous que
„ nous puiſſions nous livrer à des études ſui-
„ vies, lorſque nous ſommes ſi bien payés
„ d'avance ? Que nous importent l'art & l'au-
„ teur, lorſque notre bourſe eſt bien remplie ?
„ Nous n'aimons point l'art, nous aimons l'ar-
„ gent, Meſſieurs, & vous nous en donnez
„ trop pour que vous ſoyez bien ſervis.]

„ DIMINUEZ donc notre recette ; nous ſe-
„ rons plus reſpectueux envers l'art, plus at-
„ tentifs envers l'auteur ; notre théatre rendu
„ quelque temps déſert, nos beſoins nous
„ enſeigneront le ſecret de vous plaire ; vous
„ y gagnerez, parce que nous nous efforce-
„ rons, par des repréſentations ſoignées &
„ intéreſſantes, de retrouver ce que nous au-
„ rons perdu par notre négligence. Nous n'a-
„ vons pas la force de nous corriger par nous-
„ mêmes ; notre place eſt devenue une pré-
„ bende ſimple & inamovible : uſez donc,
„ Meſſieurs, uſez du châtiment ſalutaire qui
„ nous convient ; abandonnez-nous ; (*tour-*
„ *nant la tête vers le contour de la ſalle*) que

„ ces loges, cet amphithéatre demeurent vui-
„ des pour quelques mois; & notre intérêt
„ alors, puiſſamment réveillé par cet aiguil-
„ lon, nous ramenera aux principes que nous
„ avons trop oubliés „.

CHAPITRE LXXIV.

Spectacles gratis.

LES comédiens donnent le ſpectacle *gratis*, à l'occaſion de quelques événemens célebres, comme *la paix*, *la naiſſance d'un prince*, &c. Le ſpectacle alors commence à midi; les charbonniers & les poiſſardes occupent les deux balcons, ſuivant l'uſage; les charbonniers ſont *du côté du Roi*, & les poiſſardes *du côté de la Reine*. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que cette populace applaudit aux beaux endroits, aux endroits délicats même, & les ſent, tout comme l'aſſemblée la mieux choiſie (1). Quel portique, pour qui

(1) On a conteſté le fait : j'en appelle à l'expérience. Les grands traits n'ont jamais paſſé ſans applaudiſſemens.

fauroit

fauroit l'étudier ! Après la piece, Melpomene, Thalie & Terpſicore donnent la main au porte-faix, au maçon, au décroteur. Préville & Brizard danſent avec la fille de joie ſur les mêmes planches où l'on a repréſenté Polieucte & Athalie. Les fuſiliers ſont plus circonſpects ces jours-là, & la *garde bleue* a un front populaire. Les comédiens ne ſe prêtent pas par amour du peuple à ces danſes bruyantes, mais par politique, ils voudroient bien pouvoir s'en exempter. Leur dépendance leur fait un devoir de cette corvée, & ils jouent très-bien le contentement.

Les ſpectacles des Boulevards, à leur exemple, *les grands Danſeurs du Roi*, *l'Ambigu comique*, *les Variétés amuſantes*, donnent auſſi une repréſentation *gratis* dans les mêmes circonſtances; ils affichent de même *relâche pour le ſervice de la cour*, *ſpectacle gratis pour la naiſſance*, *&c.* ce qui chagrine & mortifie étrangement les *comédiens ordinaires du Roi*, qui ne craignent rien tant que d'être aſſimilés aux *acteurs forains*, à-peu-près comme un procureur au parlement craint qu'on ne le confonde avec un huiſſier à verge.

On distingue à Paris les planches des *Boulevards* des planches *privilégiées*, celles qui portent *Jeannot* de celles qui portent le gros *Dezeſſarts ;* mais c'eſt une diſtinction qui échappe au peuple : il range ſur la même ligne & dans la même claſſe tous ceux qui, chantant, déclamant ou aboyant, contribuent à ſes plaiſirs pour de l'argent.

Il n'y a que le *riſible peccata* du combat du taureau qui n'obtient pas l'honneur d'aſſembler le public *gratis*, & de mériter par-là les bonnes graces & le regard de la cour ; mais il doit préſenter requête.

CHAPITRE LXXV.

Battemens de mains.

Langue & monnoie univerſelles des Pariſiens ; ils ne s'appliquent point autrement ; ils *claquent* pour la Reine & pour les princes quand ils paroiſſent dans leurs loges, & qu'ils ont fait la gracieuſe révérence ; ils *claquent*

quand l'acteur paroît sur la scene, & tout aussi fort; ils *claquent* pour un beau vers; ils *claquent* ironiquement, quand la piece les ennuie ou les impatiente; ils *claquent*, quand ils demandent impérieusement l'auteur; ils *claquent* pour Gluck, & font plus de bruit que tous les instrumens de l'orchestre, que l'on n'entend plus. Ils *claquent* dans un jardin public au au retour d'un héros; ils *claquent* dans la chapelle de l'académie françoise, lors d'un panégyrique, ou même d'une oraison funebre: nouveauté fort étrange, & qui pourroit soumettre bientôt les prédicateurs évangéliques au joug de l'approbation & de l'improbation. Ils *claquent* les vers & la prose dans toutes les séances académiques ou assemblées littéraires. Quelquefois ces battemens de mains vont jusqu'à la frénésie; on y a joint depuis quelque temps les mots de *bravo*, *braviſſimo*. On bat aussi des pieds & de la canne; tintamarre affreux, étourdissant, & qui choque cruellement l'ame raisonnable & sensible qui quelquefois même en est l'objet. Cette manie bruyante avilit beaucoup les jugemens de nos parterres, & en général le prononcé du public, dans nos salles de spectacles.

ON avoit conſeillé à un acteur perpétuellement ſifflé, de faire conſtruire une machine qui imiteroit les *claquemens* de trois à quatre cents mains, & de la confier dans un coin du ſpectacle à un ami fidele & ſûr. Il n'avoit qu'à acheter des billets, ç'eût été la même choſe.

JUSQU'A quand le Pariſien abuſera-t-il de la faculté de *claquer*, interrompra-t-il avec étourderie un couplet éloquent, en détruira-t-il tout l'effet en le coupant avec une folle impatience? Cette précipitation tumultueuſe nuit à l'acteur & au poëte; on ne les laiſſe point achever, & l'illuſion, au milieu de ce bruit inſenſé, s'enfuit à tire-d'aile. Pourquoi tant *babiller avec les mains*, & plus qu'aucun peuple de la terre n'a babillé avec la langue?

MAIS quel eſt l'applaudiſſement qui doit flatter le grand poëte & le grand acteur? C'eſt lorſqu'un ſombre & profond ſilence regne dans la ſalle, lorſque le ſpectateur, le cœur briſé & l'œil baigné de larmes, n'a ni la penſée ni la force de ſe livrer à des battemens de mains, que, plongé dans l'illuſion victorieuſe, il ou-

blie le comédien & l'art ; tout se réalise autour de lui ; un trait ineffaçable descend dans son ame, & le prestige l'environnera long-temps.

CHAPITRE LXXVI.

Théatre Bourgeois.

AMUSEMENT fort répandu, qui forme la mémoire, développe le maintien, apprend à parler, meuble la tête de beaux vers, & qui suppose quelques études. Ce passe-temps vaut mieux que la fréquentation du café, l'insipide jeu de cartes & l'oisiveté absolue.

ON pense bien que ces acteurs, qui représentent pour leur propre divertissement, ne sont pas assez formés pour satisfaire l'homme de goût ; mais en fait de plaisir, qui raffine a tort. Pour moi, j'ai remarqué que la piece que je connoissois devenoit toujours nouvelle, lorsque les acteurs m'étoient nouveaux. Je ne fais rien de plus fastidieux que d'assister à une troisieme & quatrieme représentation par les mêmes comédiens.

JE n'ignore pas qu'on y déchire sans miséricorde les chefs-d'œuvres des auteurs dramatiques, qu'on y estropie les airs des meilleurs compositeurs; que ces assemblées donnent lieu à des scenes plus plaisantes que celles que l'on représente: & tant mieux; le spectateur s'amuse à la fois de la piece & des personnages. Puis les allusions deviennent plus piquantes; car l'histoire des actrices a la publicité de l'histoire romaine.

ON joue la comédie dans un certain monde, non par amour pour elle, mais à raison des rapports que les rôles établissent. Quel amant a refusé de jouer *Orosmane ?* & la beauté la plus craintive s'enhardit pour le rôle de *Nanine*.

J'AI vu jouer la comédie à Chantilly par le prince de Condé & par madame la duchesse de Bourbon. Je leur ai trouvé une aisance, un goût, un naturel qui m'ont fait grand plaisir. Vraiment ils auroient pu être comédiens, s'ils ne fussent pas nés princes.

LE duc d'Orléans, à Saint-Assise, s'acquitte aussi très-bien de ses rôles avec facilité & ron-

deur. La Reine de France enfin a joué la comédie à Verſailles dans ſes petits appartemens. N'ayant pas eu l'honneur de la voir, je n'en puis rien dire.

Ce goût eſt répandu depuis les plus hautes claſſes juſqu'aux dernieres; il peut contribuer quelquefois à perfectionner l'éducation, ou à en réformer une mauvaiſe, parce qu'il corrige tout à la fois l'accent, le maintien & l'élocution. Mais cet amuſement ne convient qu'aux grandes villes, parce qu'il ſuppoſe déjà un certain luxe & des mœurs peu rigides. Gardez-vous toujours des repréſentations théatrales, petites & ſages républiques; craignez les ſpectacles: c'eſt un auteur dramatique qui vous le dit.

Parmi les anecdotes plaiſantes que fourniſſent les amateurs bourgeois, dont la fureur eſt de jouer la tragédie, je choiſirai cette hiſtoriette, que je trouve dans *le Babillard*.

" Un cordonnier habile à chauſſer le pied
„ mignon de toutes nos beautés, & renommé
„ dans ſa profeſſion, chauſſoit le cothurne

„ tous les dimanches. Il s'étoit brouillé avec „ le décorateur. Celui-ci devoit pourvoir la „ scene au cinquieme acte, d'un *poignard*, „ & le poser sur l'autel. Par une vengeance „ malicieuse, il y substitua un *tranchet*; le „ prince, dans la chaleur de la déclamation, „ ne s'en apperçut pas; & voulant se donner „ la mort à la fin de la piece, il empoigna, „ aux yeux des spectateurs, l'instrument benin „ qui lui servoit à gagner sa vie „. Qu'on juge des éclats de rire qu'excita ce dénouement, qui ne parut par tragique.

CHAPITRE LXXVII.

Comédiens Italiens.

TOUT en conservant ce titre, ils ne représentent plus aucune piece italienne, ou, pour mieux dire, ces *canevas* où Carlin a si souvent déployé un jeu assaisonné de tant de graces naïves & piquantes. Ils sont rentrés dans le droit de donner au public des pieces morales & intéressantes: droit dont ils n'abu-

ſent point, il faut l'avouer; mais les pieces à vaudevilles ayant pris faveur; ils ont obéi au goût momentané de la capitale. Ils ſe qiquent de ſervir le public avec un zele infatigable, on les voit ardens à le récréer de nouveautés, n'épargner ni ſoins ni peines. Leur déſintéreſſement eſt rare. Ils ne lézinent point ſur les décorations ni ſur les habillemens; jaloux de donner aux repréſentations le plus grand éclat. Ils ont un tact aſſez ſûr pour la muſique vive, légere, expreſſive; mais ne ſavent pas encore juger les comédies d'une maniere auſſi juſte: cela viendra.

Les pieces à vaudevilles occupent donc preſque excluſivement ce théatre depuis dix-huit mois. Comme tout ſuccès touche à un excès, il eſt à craindre que ce théatre ne s'infeſte de *rébus*, de *couplets trop libres*, *d'équivoques*, &c. Pourquoi faire baiſſer les yeux aux graces?

Ces jolis riens offrent des tableaux naïfs & ne ſont pas dépourvus de gaieté; mais il eſt à craindre que ces bluets, nés dans un champ fertile, n'étouffent les épis nourriciers, ſubſtantiels & à la tête dorée.

LES auteurs avoient cru pouvoir établir sur cette scene un second théatre national ; ils n'ont pas réfléchi que l'art du chant excluoit presque toujours celui de la déclamation, & que les pieces vraiment dramatiques avoient un caractere trop profond pour s'allier à la légéreté de ces petites pieces, la plupart vuide de sens. L'ariette & le vaudeville tueront toujours Marivaux & ses successeurs.

CHAPITRE LXXVIII.

Spectacles des Boulevards.

LE peuple, qui a besoin d'amusemens, s'y précipite en foule ; mais ces théatres sont ceux qui mériteroient le plus l'attention du magistrat, & les pieces devroient être des compositions agréables & morales ; car il n'y a pas d'opposition entre ces deux mots, quoi qu'en disent les poëtes corrupteurs.

POURQUOI ces pieces sont-elles pour la plupart basses, plates, ordurieres ? C'est qu'une

poignée de comédiens ose dire qu'il n'appartient qu'à eux de représenter des pieces raisonnables ; c'est qu'on les soutient dans cette ridicule prétention ; c'est qu'à la suite de cette incroyable & honteuse législation, le peuple est condamné à n'entendre que l'expression du libertinage & de la sottise. Et voilà où aboutit la police des spectacles chez un peuple renommé par ses chefs-d'œuvres dramatiques.

Les parades qu'on représente extérieurement sur le balcon comme une espece d'invitation publique, sont très-préjudiciables aux travaux journaliers, en ce qu'elles ameutent une foule d'ouvriers qui, avec les instrumens de leur profession sous le bras, demeurent là la bouche béante, & perdent les heures les plus précieuses de la journée.

Les figures en cire du sieur Curtius sont très-célebres sur les Boulevards, & très-visitées ; il a modelé les Rois, les grands écrivains, les jolies femmes, & les fameux voleurs ; on y voit Jeannot, Desrues, le comte d'Estaing & Linguet ; on y voit la famille royale assise à un banquet artificiel : l'Empereur

eſt à côté du Roi. Le crieur s'égoſille à la porte : *entrez*, *entrez*, *Meſſieurs ; venez voir le grand couvert*, *entrez*, *c'eſt tout comme à Verſailles*. On donne deux ſols par perſonne, & le ſieur Curtius fait quelquefois juſqu'à cent écus par jour, avec la montre de ces manne-quins enluminés.

CHAPITRE LXXIX.

Coliſée.

NOUS ne ſommes pas des Romains ; nous n'avons pas voulu bâtir un amphithéatre qui ſubſiſtât au bout de dix-huit ſiecles ; nous n'avons pas voulu aſſembler deux cents mille ſpectateurs, c'eût été trop pour la garde de Paris. Nous n'avons voulu qu'emprunter le nom d'un des plus majeſtueux monumens de Rome & le défigurer encore ; car le ſuperbe amphithéatre s'appelloit le *Colloſſée*. Notre *Coliſée* après dix ans tombe en ruines. Les créanciers l'ont ſaiſi, & n'ont jamais pu enſuite être d'accord. On l'a fermé. Il n'avoit de beau & d'agréable que ſon emplacement, dans la

position la plus heureuse qu'on ait pu choisir. L'intérieur de ce caravenserail étoit triste, des symphonies monotones, des danses misérables ou puériles ; des joutes sur une eau sale & bourbeuse ; des feux d'artifice sans variété ; une cohue fatigante ou un vuide ennuyeux : voilà tout le divertissement de ces sortes d'endroits.

La redoute chinoise l'a remplacé ; temple nouveau, ouvert à l'oisiveté absolue, & qui enleve aux nobles représentations dramatiques une foule de spectateurs.

La on se sert l'un à l'autre de spectacle. Les Adonis au teint blafard, les Narcisses adorant leurs images dans les glaces, les héros d'opéra fredonnant des airs, les fats à cheveux longs, les Laïs à la tête haute y circulent & font foule.

Quand on compare ces Vaux-Hall aux lieux charmans de Londres, on voit que le François ne connoît qu'un genre de plaisir, celui de voir & d'être vu. L'Anglois a des goûts plus vifs, plus variés, plus profonds ;

il ne ſe nourrit pas de vanité, de l'étalage de la parure, de clinquant, d'une promenade en rond mille fois répétée devant les mêmes objets. Il lui faut des divertiſſemens plus ſubſtantiels. La différence des gouvernemens enfin ſe fait ſentir par le contraſte de la froide élégance de nos aſſemblées, & de l'abondance variée & piquante qui regne en Angleterre.

Il eſt vrai que l'Anglois donne une guinée, & que nous débourſons meſquinement trente ſols. Puis, qui ne ſe mêle pas de nos plaiſirs; c'eſt-à-dire, qui ne les corrompt pas? L'autorité préſide à tous nos divertiſſemens; on nous les arrange, & il ne nous eſt pas permis de les modifier.

CHAPITRE LXXX.

Foire Saint-Germain.

Les ſpectacles des Boulevards ſont obligés d'aller à cette foire, à laquelle on devroit bien donner une entrée ſpacieuſe; car il n'y a qu'une porte étroite, dont le terrein deſcend

encore en pente. Il faut que toutes les voitures & les fantaſſins pêle-mêle paſſent par ce dangereux ſentier.

La, des hommes de ſix pieds, montés ſur des brodequins; coëffés comme des Sultans, paſſent pour des géans. Une ourſe raſée, épilée, à qui l'on a paſſé une chemiſe, un habit, veſte & culotte, ſe montre comme un animal unique, extraordinaire. Un coloſſe de bois parle, parce qu'il a dans le ventre un petit garçon de quatre ans. Il faut la révolution de pluſieurs années pour amener à l'œil du naturaliſte quelque choſe digne de ſon attention. La charlatanerie groſſiere eſt là ſur ſon trône. Le ſaltimbanque effronté a obtenu le privilege de duper le public; il a payé ce privilege, qu'importe enſuite qu'il donne des *gourdes* au Pariſien ? On le connoît ſi bonnace, qu'on ſait d'avance qu'un faux merveilleux le tranſportera non moins que s'il étoit véritable.

Les ſalles des farceurs ſont preſques toujours remplies. On y joue des pieces obſcenes ou déteſtables, parce qu'on leur interdit tout ouvrage qui auroit un peu de ſel, d'eſprit &

de raiſon. Quoi, voilà un théatre tout dreſſé, un peuple tout aſſemblé, & l'on condamnera les auditeurs à n'entendre que des ſottiſes, tandis que notre théatre ſi riche devroit être conſidéré comme un tréſor national ! Et pourquoi appartiendroit-il excluſivement aux comédiens du Roi ?

Quoi, Dugazon feroit l'héritier de Corneille ! Quoi, ces chefs-d'œuvres que tout l'or des ſouverains ne ſauroit faire renaître, demeureroit en propre à une poignée de comédiens ! Quoi, ils n'appartiendroient pas eſſentiellement à tous ceux qui ſe ſentent l'ame & le talent de les faire valoir ! Quoi, l'auteur auroit pu avoir une autre idée que de répandre par-tout ſes productions & ſa gloire ! Quoi, ſacrifier l'art à l'intérêt paſſager de l'acteur, ne donner qu'un point reſſerré au génie, l'obliger à prendre tel organe, l'aſſervir à l'inſtrument qu'il anime ; & quand j'ai compoſé, je donnois donc mes pieces à une ſeule troupe ! Brûlons nos pieces.

Le grand-duc de Toſcane, qui poſſede le véritable génie d'un légiſlateur, parmi une foule

foule de loix utiles & conçues dans une haute ſageſſe, a donné à tous les théatres la liberté abſolue du choix des pieces ; certain que la concurrence & l'émulation ſerviroient ce bel art beaucoup mieux que tous les réglemens qu'un petit eſprit de claſſification a établis parmi nous pour lui ôter ſon eſſor & ſa grandeur.

La enfin on voit (& qu'importe le lieu ?) le célebre Comus, homme doué du génie le plus ſouple & le plus inventif, & qui, ſans les études ordinaires, doit tout à la ſagacité rare qu'il a reçue de la nature. Ce phyſicien fécond en découvertes, en étonnant nos regards, exerce & ſurprend notre intelligence. Il faut bien ſe garder de le confondre avec les *faiſeurs de tours* dont il eſt environné. Quiconque l'aura vu, ne tombera pas dans cette erreur groſſiere : non-ſeulement il eſt l'émule de ceux qui étudient la nature ; mais il a droit encore à un rang diſtingué parmi les plus habiles ſcrutateurs de ſes phénomenes : les merveilles qui s'operent ſous ſes mains induſtrieuſes, valent bien quelques pages ſyſtématiques écrites en beau ſtyle.

CHAPITRE LXXXI.

Lectures.

IL s'eſt introduit un nouveau genre de ſpectacles. C'eſt un auteur qui ne lit pas à ſes amis pour en recevoir des conſeils & des avis, mais qui indique tel jour, telle heure, (& il ne manque plus que l'affiche) qui entre dans un ſallon meublé, ſe place entre deux flambeaux, demande un ſucrier ou du ſirop, calomnie ſa poitrine, tire ſon manuſcrit de ſa poche, & lit avec emphaſe ſa production nouvelle, quelquefois ſomnifere.

IL ne manque point d'admirateurs, parce qu'il les convoite avec toutes les ſuppliques adroites de l'orgueilleux amour-propre ; on lui prodigue de ces mots obligeans qu'on ne refuſe pas, & qu'il prend à la lettre pour des éloges ſinceres. Quand il imprime, le public ſe rit de l'ouvrage admiré dans le ſallon. L'auteur furieux crie que le goût eſt perdu, & que la décadence de la littérature eſt viſible, puiſ-

qu'on ne ſent pas comme ſes premiers juges & admirateurs.

DANS ces ſortes de lectures tout prête au ridicule ; le poëte arrive avec une tragédie rimée & faſtidieuſe, ou avec un gros poëme épique, dans une aſſemblée peuplée de jeunes & jolies femmes diſpoſées à folâtrer & à rire, qui ont à côté d'elles leurs amans ; elles s'occupent plus de ce qui les environne, que de l'auteur & de ſa piece. Une inflexion de voix, un mot, un geſte, un rien ſuffit pour diſpoſer les caracteres à la plus grande gaieté. Qu'une femme rie par haſard, une autre éclatera, & tout le cercle fera de vains efforts pour contraindre ſa belle humeur. Que deviendra le pauvre auteur avec ſon rouleau de papier ? S'il montre du courroux, il paroîtra plus ridicule encore ; qu'on ne l'écoute point, ou qu'on l'entende mal, il eſt obligé de continuer. Le voilà ſur la ſellette, expoſé à toutes les réflexions malignes ! On corrige tout bas ſon amour-propre qui perce dans ſon débit ; il s'en doute : il geſticule avec plus de vhémence, comme pour forcer les ſuffrages : ce n'eſt plus un auteur, c'eſt un comédien.

Et pourquoi lire à d'autres qu'à ſes amis? Pourquoi prendre d'autres juges que le public? Pourquoi ſe montrer ſi jaloux d'une approbation équivoque? Enchanter un cercle ou une cotterie, n'eſt-ce pas rétrécir l'idée qu'un écrivain doit ſe former de la gloire? Voilà les fautes où tombent journellement les beaux eſprits & les *hommes de goût* de la capitale. C'eſt ici qu'il faut citer le fameux docteur Sacroton (1) qu'ils n'ont pas lu pour leur malheur. *Il faut apprécier*, dit-il, *le talent dans la place publique, & jamais ailleurs; c'eſt là ſon vrai jour; des ſuccès de chambre ſont toujours des ſuccès douteux.*

On a vu une ſociété intitulée, *les Trente*, faire *paroli* aux *quarante* de l'académie françaiſe, établir des lectures publiques, dont pluſieurs furent très-intéreſſantes; & ſans une fatale diviſion (inévitable parmi les beaux eſprits) cette ſociété devenoit une académie en regle, qui auroit rivaliſé avec la ſuperbe;

(1) Comédie parade en un acte, imprimée à Paris chez la veuve Ballard, imprimeur du Roi, rue des Mathurins, 1780.

un repas chez un traiteur précédoit les lectures. Hélas! l'esprit chez eux n'étoit jamais à jeûn : ainsi faisoient les célebres auteurs du dernier siecle.

Il se forme plusieurs *assemblées littéraires*, dont les membres ne se croient pas inférieurs aux immortels; ils lisent un jour de la semaine, les auditeurs applaudissent, & ceux qui sont applaudis sont aussi contens le soir de leur triomphe, qu'un académicien l'est lorsqu'on l'a claqué au Louvre pour ses vers ou pour sa prose.

La loge des *Neufs sœurs* renferme aussi des auteurs qui lisent leurs productions dans des fêtes brillantes, & dont la littérature fait le principal ornement; & pourquoi n'y auroit-il que les académiciens qui eussent le droit de débiter leurs ouvrages & d'être applaudis ? ne faut-il pas donner une libre issue au consolant amour-propre de chaque écrivain, si heureux quand il se lit, quand il entend sa voix résonner dans un lieu peuplé ? L'équité (disons mieux) la compassion l'ordonne.

Un lecteur fameux eut une sorte de célé-

brité dans Paris, il y a huit à dix ans; on en raffola, on se l'arracha. Il rendoit avec intelligence & précision, avec une variété de ton surprenante, tous les personnages d'une piece de théatre. Seul il donnoit au *drame* qu'il déclamoit, les honneurs de la représentation; il valoit une troupe entiere: mais il s'identifioit tellement avec la piece adoptée, qu'il s'imaginoit, ou peu s'en faut, l'avoir faite, ce que l'auteur présent lui pardonnoit facilement & de bon cœur, puisque cette forte illusion lui étoit nécessaire pour mieux entrer dans le sens des rôles. Or l'auteur qui étoit présent, c'étoit moi.

Ce fameux lecteur, par une contradiction singuliere, étoit acteur médiocre sur les planches, lorsqu'il ne débitoit qu'un rôle; il lui falloit une piece entiere pour développer son talent presque unique; il donnoit un peu la comédie par-tout l'appareil & le préambule qu'il mettoit dans ses lectures, mais cela ne le rendoit que plus rare. Enfin il fut célébré & fêté dans les provinces comme dans la capitale, & par-tout il fit oublier l'auteur.

CHAPITRE LXXXII.

Prêteurs à la petite semaine.

USURIERS qu'on ne connoît guere qu'à Paris, & qui jugent eux-mêmes leur métier extrêmement honteux, puisqu'ils ont le front perpétuellement voilé. Leurs courtiers habitent autour des halles; les femmes qui vendent des fruits & des légumes qu'elles portent sur *l'éventaire*, les détailleurs en tous genres ont besoin le plus souvent de la modique avance d'un écu de six livres pour acheter des maquereaux, des pois, des groseilles, des poires, des cerises. Le prêteur le confie à condition qu'on lui apportera au bout de la semaine sept livres quatre sols; ainsi son écu, quand il travaille, lui rapporte près de soixante livres par an, c'est-à-dire, dix fois sa valeur. Voilà le taux modéré des prêteurs à la petite semaine.

SI je disois que des hommes opulens font

ainſi manœuvrer leurs fonds, & qu'ils exercent cette uſure énorme ſans remords ; quelle idée ne ſe formera-t-on pas de la dureté de certaines ames, & de leur ſoif cruelle pour les richeſſes ?

MAIS lequel doit ſurprendre le plus, de la détreſſe extrême de ces petits détailleurs qui ne ſavent pas avoir ſix livres devant eux, ou du ſuccès conſtant d'une auſſi terrible uſure ? Mais qui, ayant tout ſoldé & payé, reſte avec un louis d'or en propriété abſolue ? J'oſerois dire que le tiers de Paris n'en eſt pas encore venu là : auſſi les *avanceurs* ſavent combien l'eſpece monnoyée devient rare de jour en jour, parce que les emprunts publics, ces funeſtes abſorbans des fonds du commerce, en ont tari le cours.

ILS vendent donc l'argent tout ce qu'ils peuvent le vendre ; or plus on eſt pauvre, moins on peut agir autrement que la piece de monnoie à la main. Point de crédit pour l'indigent ; & par la même raiſon qu'il paie le vin & la viande bien plus cher que le prince du ſang, il achete un écu de ſix livres à un prix

exorbitant : de là vient qu'il lui eſt difficile de ſortir de l'abyme où il eſt plongé, les mains & les pieds lui gliſſent quand il veut s'élancer au dehors ; car il eſt bien plus difficile de faire ſix francs avec cinq ſols, que de gagner un million avec dix mille livres.

Oh ! qui ne recule pas l'œil épouvanté, quand il vient à contempler de près la lutte éternelle de la miſere & de l'opulence ?

Ces avanceurs ne s'en rapportent pas toujours à leurs courtiers ou agens ; ils ſont curieux deux ou trois fois l'année de voir l'aſſemblée de ces éternels débiteurs qui les enrichiſſent, & de juger par eux-mêmes de la diſpoſition des eſprits & de la manœuvre des ſubalternes.

Le même homme qui porte un habit d'écarlate, des galons, la canne à pomme d'or, qui ne ſort qu'en voiture, qui fait briller à ſon doigt un riche diamant, qui fréquente les ſpectacles & voit bonne compagnie, prend certains jours du mois un habit rapé, une vieille perruque, de vieux ſouliers, des bas

rappetaſſés, laiſſe croitre ſa barbe, ſe peint les cheveux & ſe blanchit les ſourcils : il ſe rend alors dans une maiſon écartée, dans une ſalle où il n'y a qu'une mauvaiſe tapiſſerie, un grabat, trois chaiſes & un crucifix ; là il donne audience à ſoixante poiſſardes, revendeuſes & pauvres fruitieres ; puis il leur dit d'une voix compoſée : " mes amies, vous voyez que je ne ſuis pas plus riche que vous, voilà mes meubles, voilà le lit où je couche quand je viens à Paris ; je vous donne mon argent ſur votre conſcience & religion ; car je n'ai de vous aucune ſignature, vous le ſavez, je ne puis rien réclamer en juſtice. Je ſuis utile à votre commerce ; & quand je vous prodigue ma confiance, je dois avoir ma ſûreté. Soyez donc toutes ici ſolidaires l'une pour l'autre, & jurez devant ce crucifix, l'image de notre divin Sauveur, que vous ne me ferez aucun tort, & que vous me rendrez fidelement ce que je vais vous confier ".

TOUTES les poiſſardes & fruitieres levent la main & jurent d'étrangler celle qui ne feroit pas fidelle au paiement : des ſermens épouvantables ſe mêlent à de longs ſignes de croix.

Alors l'adroit ſycophante prend les noms, & diſtribue à chacune un écu de ſix livres, en leur diſant, " je ne gagne pas ce que vous ga-„ gnez, il s'en faut „. La cohue ſe diſſipe & l'anthropophage reſte ſeul avec deux émiſſaires dont il regle les comptes & paie les gages.

Le lendemain il traverſe les Halles & la place Maubert dans un équipage; perſonne ne le connoît & ne peut le reconnoître; c'eſt un autre homme; il eſt brillant, il eſt reçu dans la bonne ſociété; & ſouvent au coin de nos cheminées de marbre, il parle de bienfaiſance & d'humanité. Perſonne ne lui conteſte la probité, l'honneur, même une ſorte de généroſité; & pendant qu'on le juge ainſi, inviſible & préſent, dans quatre ou cinq entrepôts obſcurs, il pompe, il exprime la ſubſtance du pauvre peuple.

CHAPITRE LXXXIII.

Charlatans.

ON nomme ainſi ceux qui, montés ſur des treteaux, appellent les paſſans dans les places publiques. Le premier médecin du Roi a chaſſé tous ces vendeurs d'orviétan, qui nuiſoient aux intérêts de la compagnie fourrée. Il n'y en a plus haranguant le peuple, & c'eſt dommage; car le docteur Sacroton diſoit à ſon éleve, en lui faiſant l'énumération des avantages du charlataniſme : *comptes-tu pour rien de voyager par-tout, de porter le ſabre au côté, les piſtolets à l'arçon, le bonnet fourré en tête, d'avoir un char qui, arrivé ſur la place, ſe métamorphoſe tout-à-coup en théatre, avec la rapidité d'une décoration d'opéra; & là, ſemblable aux orateurs Romains, de parler en public; haranguant tour-à-tour les nations, & parlant en liberté à un peuple ſerré & attentif? Qui eſt-ce qui parle aujourd'hui au public? Perſonne, mon ami, perſonne, exceptez nous.*

Tu peux réuſſir par la parole, & aller plus loin que tu ne penſes.

PLUS de gros *Thomas*, plus de harangueur ſous la voûte du ciel. Le premier médecin a détruit ſans pitié ces derniers reſtes de liberté, & perſonne ne diſtribue plus ni *opiates*, ni *élixirs*, ni *poudres*. Le métier appartient en totalité aux ſuppôts de la faculté.

LES charlatans ſe ſont refugiés dans l'empire des ſciences & de la littérature. L'un vous promet la découverte démontrée & la définition exacte d'un agent univerſel, qui a la propriété de modifier la matiere en tout ſens, & d'opérer toutes les merveilles de la nature.

L'AUTRE vous expliquera, d'une maniere claire & démonſtrative, les cauſes de l'attraction, de la rotation des planetes ſur leur axe, & de leur circonvolution autour du ſoleil.

LE troiſieme vous donnera la théorie du ſoleil, celle des étoiles, des mondes, des planetes, des cometes, ſur-tout de notre globe, & détrônera Newton pour ſon coup d'eſſai.

UN quatrieme, moins ambitieux, ne vous offre que le ſecret de la génération; il vous dira, pour une ſouſcription de trente-ſix livres, ce que c'eſt que l'économie animale; il vous inſtruira par-deſſus le marché du mécaniſme des paſſions, & vous aurez la ſcience univerſelle pour douze écus.

RANGEONS dans cette claſſe ces naturaliſtes qui, en robe-de-chambre, en pantoufles & en bonnet de nuit, font des ſyſtêmes ſur la formation des montagnes, qu'ils n'ont jamais vues ni parcourues; qui, ſe chauffant à un bon feu, écrivent ſur les glaciers de la Suiſſe. Ils n'ont examiné, ni les *marbres*, ni les *granits* des Alpes, & ils prononcent ſur ces grands objets en ordonnateurs des mondes, expliquant de deſſus leur chaiſe la ſtructure & les fondemens du globe; tandis que leurs pieds n'ont jamais foulé ni un rocher élevé, ni un abyme un peu profond. Bientôt ils oſeront dire, je vois diſtinctement le noyau de la terre, car il eſt tranſparent pour moi.

RANGEONS encore dans la même claſſe ces académiciens beaux-eſprits, qui n'ont rien

écrit, dont les noms ſont inconnus, qui courent les penſions, & qui ſe font payer pour des ouvrages qu'ils n'acheveront jamais : ils diſent reſpecter le public, ce qui reſſemble beaucoup au reſpect des impuiſſans pour les femmes.

POLYDORE porte le petit-collet, paſſe-port de l'impudence ; il veut ſe donner nou-ſeulement un air d'érudition, mais le goût, mais de ſupériorité, mais de génie ; il parle avec emphaſe d'un auteur grec, il ſe récrie ſur la beauté de l'expreſſion, ſur la fineſſe des tours. Les modernes n'ont pas l'ombre de cette phyſionomie. Le divin Pindare a le rithme qui communique avec les dieux, & le ſublime Homere frappe merveilleuſement l'anapeſte. Quand il a prononcé ces grands mots devant des femmes & quelques financiers, il ſe recueille & ſe tait, comme ſi le génie le ſaiſiſſoit tout-à-coup & l'accabloit de tout ſon poids. Ne diriez-vous pas que Polydore a étudié, médité l'auteur dont il a parlé, qu'il le poſſede parfaitement ? Soyez ſûr néanmoins, qu'il n'en a lu que la traduction tout au plus, qu'il entend mal le texte, & que s'il l'a ou-

vert ſur ſa table, c'eſt pour en impoſer aux ſots ; & comment croit-il en impoſer à d'autres ? On dit aux charlatans des places publiques, *guériſſez :* on pourroit dire aux charlatans littéraires, plus nombreux que jamais, *imprimez ;* mais ils n'impriment pas.

CHAPITRE LXXXIV.

Verſificateurs.

Ils pullulent. Malheur à qui fait des vers en 1782 ! Le François a ſa *proviſion bien ample ;* il eſt devenu exceſſivement difficile. Car qu'eſt-ce qu'une nouvelle combinaiſon des hémiſtiches de Racine, Boileau, Rouſſeau, Voltaire, Greſſet, Colardeau ? Ce n'eſt pas trop la peine de nous donner laborieuſement la même empreinte ; n'eſt-il pas ridicule de voir feu M. Dorat avoir déjà des copiſtes & des imitateurs ? Quand on lit l'*Almanach des Muſes*, ne diroit-on pas que toutes les pieces de vers ſont du même auteur ? tant les idées, le ſtyle & le ton ont une couleur uniforme.

QUAND

QUAND on rencontre un verſificateur, il faut lui dire, pour éviter toute diſpute, je ne me connois pas en vers. Alors il vous prend au mot, & vous dit modeſtement, qu'il n'y a que *trois* ou *quatre* perſonnes en état d'apprécier ſon rare talent, que le *goût* par *excellence* s'eſt refugié dans ſa tête & dans celle de trois ou quatre perſonnes qui l'admirent. On ſourit tout bas, & on le laiſſe dire, car cela le rend bienheureux.

SI l'on diſoit à un verſificateur qui court un rebelle hémiſtiche pendant un mois entier, que tel écrivain en proſe (qu'il n'a pas lu, parce qu'il ne lit que Racine) eſt un grand poëte, que tel écrivain Anglois qu'il appelle *barbare*, outre ſon originalité & ſon génie, a ſouvent plus de goût que ſon Boileau, il ne vous comprendroit certainement pas : auſſi contentez-vous de lui dire, je ne me connois pas en vers. Par ce moyen vous ménagez vos poumons. & vous aurez le plaiſir de voir juſqu'à quel point un verſificateur déraiſonne & rétrécit ſes idées.

MAIS c'eſt encore plus la faute de la lan-

gue que la ſienne propre. Ce verſificateur ſue, travaille, & il ne manque au fond que de diſcernement.

QU'EST-CE qu'une langue où le génie à chaque pas rencontre l'obſtacle invincible de quelques difficultés grammaticales, où la chicane à chaque vers trouve à reprendre, où les *ſouligneurs* (1) gagnent tout le terrein que perd l'écrivain audacieux, où toute innovation a le deſſous, où cette expreſſion de Corneille n'a pu ſe naturaliſer.

Ton bras eſt invaincu, mais non pas invincible.

IL faut dire hardiment que cette langue n'eſt pas poétique; que ſa penſée n'eſt qu'une proſe rimée; qu'elle n'a ni abondance, ni énergie, ni audace; qu'elle n'en aura jamais, puiſqu'il eſt défendu de l'enrichir, puiſque ſa mar-

(1) Race de petits journaliſtes qui, ſans motif ni raiſon, en rendant compte d'un ouvrage, ſoulignent tout ce qui leur déplaît. Obſervez qu'en général ils proſcrivent les expreſſions créées & de génie. Ainſi ils ôtent à la langue tout ſon eſſor.

che, loin d'être libre & fiere, eſt compaſſée, meſurée, rétrécie, ſoumiſe au compas. Ajoutons qu'il faut être inſenſé pour s'aſſujettir au lâche caprice d'un peuple attaché à ces ſottes habitudes; conſultant les journaliſtes, aſſaſſins périodiques de la poéſie, & qui, conformément à leur ſtyle rampant, rejettent la force & l'énergie, lorſque le poëte s'en ſert pour peindre ſes penſées avec les ſons qui lui plaiſent.

Puisque ce peuple ne veut adopter que ce qu'il a, ſon triſte & indigent Boileau & ſon ſec & dur Rouſſeau, il faut le laiſſer dans le ſoin puérile de calculer des ſyllabes, au lieu d'imaginer & de créer une foule d'expreſſions qui lui manquent. La preuve que ſa poéſie eſt nulle, c'eſt qu'il eſt encore à s'en appercevoir.

Les verſificateurs ne me pardonneront pas ce chapitre; je parle néanmoins en leur faveur, & les poëtes m'entendront.

Il eſt un parallele qui revient ſans ceſſe dans les converſations des verſificateurs, & qui m'ennuie étrangement; c'eſt le parallele de Corneille & de Racine. Avec une lueur de

littérature, des sots parlent une heure entiere sur cet objet, & ont l'air de dire quelque chose. Cela passe dans des brochures que le plus petit commis, au lieu de faire des bordereaux, fabrique avec une sorte de présomption; & plusieurs journaux roulent à l'appui de trois ou quatre noms semblables incessamment ressassés. On diroit que l'effort de l'esprit humain se trouve dans une tragédie françoise, & rien de plus faux cependant.

Un jeune homme vint prier Timothée de lui apprendre à jouer de la flûte. N'avez-vous pas déja eu quelques maîtres, lui demanda le poëte? Oui, répondit le jeune homme. Eh bien! répliqua Timothée, en devenant mon disciple, vous me devrez une double récompense. --- Pourquoi donc? --- Parce que j'aurai avec vous une double peine. Il faut d'abord que je vous fasse oublier les principes dont vous êtes imbu, & que je vous enseigne ensuite ce dont vous ne vous doutez seulement pas.

CHAPITRE LXXXV.

Calambours.

LA langue merveilleuſe des *calambours* tire à ſa fin. Quelques adeptes la cultivoient, & elle leur tenoit lieu d'eſprit & de talens. Que vont-ils devenir ? Comment une ſi brillante renommée s'évapore-t-elle ſi promptement ? Quelle ingratitude après tant de cris d'admiration ! Oh, que le peuple de Paris eſt léger dans l'encens qu'il prodigue !

ON citoit, on claſſoit à part ceux que l'inſpiration ou le haſard avoient favoriſés ; & de fort honnêtes gens qui n'auroient jamais pu ſe faire imprimer qu'*incognito*, étoient parvenus, à l'aide de ce nouvel idiome, à compoſer une petite brochure qui les plaçoit ſubitement au rang diſtingué des heureux plaiſans de ce monde.

LE peuple ne les a pas trop goûtés ; il a

mieux aimé le langage de *Vadé* qui peignoit une nature baſſe, mais du moins exiſtante. Il pouvoit juger de la reſſemblance; mais lorſqu'on voulu lui expliquer toute la fineſſe d'un *calambour*, il dit dans ſon ſtyle naïf : *quand Jean Bête eſt mort, il a laiſſé bien des héritiers.*

TOUTES ces mauvaiſes plaiſanteries tendoient à dénaturer la langue, à proſcrire le peu de mots nobles & harmonieux qui nous reſtent, à gêner perpétuellement l'écrivain, obligé d'aller au-devant de l'équivoque folle ou licencieuſe. Les freres *calambourdiers* ſe ſont donc rendu coupables du crime de *leſe-majeſté françoiſe*, quant à la langue; nombre d'expreſſions ſont devenues impropres dans le ſtyle & dans la converſation, parce qu'ils les avoient profanées. On revient de ce ridicule qui ne pouvoit être durable & qui a trop duré; mais c'eſt aux écrivains ſenſés qu'il appartient de ſe roidir dans tous les temps contre les excluſions bizarres de mots & de braver les mauvais plaiſans & les ſots rieurs qui abondent.

CHAPITRE LXXXVI.

Feux d'artifice.

ON a remarqué qu'il ne s'étoit preſque jamais donné de ſpectacles extraordinaires au public, qu'il n'y fût arrivé quelque malheur : la populace Pariſienne ne ſait point établir l'ordre dans ſes mouvemens ; une fois ſortie des bornes, elle devient pétulante, incommode & tumultueuſe.

C'EST par cette raiſon qu'on a ſupprimé le feu de la Saint-Jean, & les feux que l'on tiroit pour la naiſſance des princes & princeſſes, ou pour des victoires équivoques. Au lieu de ces ſtériles jouiſſances, on marie des filles, on délivre des priſonniers. Eh bien ! ces idées-là ſont encore dues à des écrivains patriotiques.

JE voudrois voir tous les artificers du royaume ruinés : ce luxe de nos fêtes amene toujours quelques accidens ; & comment peut-on

ſe réſoudre d'ailleurs à voir ſauter en l'air ce qui pourroit ſuffire à l'entretien & à la nourriture de cent familles pauvres pendant une année ! Comment donner un ſi grand prix d'un plaiſir ſi court ! J'aime encore mieux les cocagnes de Naples, où les vigoureux bazzarons font un repas qui dure trois jours, & attrapent un gilet par-deſſus le marché.

Il eſt bien inconcevable qu'on ait choiſi pour l'exécution de ces feux d'artifice, *la place de Greve*, qu'on ait vu l'effigie du ſouverain élevée avec pompe ſur le même pavé où l'on a écartelé Ravaillac & Damien : comment les emblémes mythologiques de la joie publique peuvent-ils ſuccéder à la roue & au bûcher ? & comment érige-t-on les *armes de France* au même endroit où trois jours auparavant l'échafaud dégouttoit du ſang du crime ? Comment & pourquoi le corps municipal a-t-il eu ſi longtemps des idées ſi baſſes & ſi rampantes ? Pourquoi ! C'eſt qu'il vouloit appercevoir de ſes fenêtres & avec la même aiſance le feu de joie & la potence.

Connoissez-vous, mes chers lecteurs, un

beau feu d'artifice ? C'eſt celui qu'a donné le feu Roi de Danemarck ; il fit dreſſer une belle charpente. Le peuple amoncelé s'attendoit aux fuſées volantes, au bruit des pétards, aux gerbes brillantes & paſſageres. Quatre hérauts d'armes, magnifiquement vêtus, parurent aux quatre coins de l'édifice ; ils tirerent chacun un papier, le peuple fit ſilence ; c'étoit un édit généreux, qui remettoit au peuple *quatre impôts* ſur les denrées, les plus à charge à ſa ſubſiſtance.

Il n'eſt pas beſoin de décrire un feu d'artifice ; toutes les expreſſions n'atteindroient pas à la rapidité, au brillant, au tonnant de ces gerbes radieuſes & enflammées qui charment l'œil ſans le bleſſer, & plaiſent à l'oreille ſans l'épouvanter ; mais il nous faut décrire les banquets ou la munificence des échevins appelle le peuple.

Ces buffets ſont merveilleux dans des deſcriptions ; de près, cela fait pitié. Imaginez des échafauds d'où l'on jette des langues fourrées, des cervelats & des petits pains ; le laquais lui-même fuit le ſauciſſon envoyé par des

mains qui s'amuſent à le lancer avec force à la tête de la multitude. Les petits pains deviennent, pour ainſi dire, des cailloux entre les mains des inſolens diſtributeurs. Imaginez enſuite deux tuyaux étroits qui verſent un vin aſſez inſipide. Les forts de la Halle & les fiacres s'uniſſent enſemble, mettent un broc au haut d'une longue perche, l'élevant en l'air : mais la difficulté eſt de l'aſſujettir, au milieu d'une foule emportée & rivale, qui déplace inceſſamment le vaſe où coule la liqueur; les coups de poings tombent comme la grêle ; il y a plus de vin répandu ſur le pavé que dans le broc ; celui qui n'a pas les larges épaules d'un porte-faix & qui n'eſt point entré dans *la ligue*, pourroit mourir de ſoif devant ces fontaines de vin, après s'être enflammé le goſier par la charcuterie.

La petite bourgeoiſie, que la ſimple curioſité a amenée, s'écarte avec frayeur de ces hordes qui viennent de conquérir un ſeau de vin : elle craint d'être heurtée, renverſée, foulée aux pieds ; car ces terribles conquérans vont revenir pour chaſſer leur rivaux, & mettre à ſec les futailles.

L'ABJECTION & la misere, voilà les convives de ces fameux banquets; voyez-les dévorer debout les cervelats qu'ils ont attrapés; on diroit un peuple famélique, livré depuis un an aux horreurs de la disette, & à qui un nouvel Henri IV auroit envoyé du pain & du porc assaisonné.

ENSUITE des symphonistes déguenillés, perchés sur des treteaux & environnés de sales lampions, font crier des violons aigres sous un dur archet; la canaille fait un rond immense, sans ordre ni mesure, saute, crie, hurle, bat le pavé sous une danse lourde: c'est une bacchanale beaucoup plus grossiere que joyeuse; & comment donne-t-on une aussi froide orgie pour une fête nationale? Est-ce ainsi que les anciens faisoient participer les citoyens pauvres à l'alégresse publique?

SI l'on jette de l'argent, c'est pis encore: malheur au grouppe tranquille, où l'écu est tombé! Des furieux, des enragés, le visage sanglant & couvert de boue, fondent avec emportement, vous précipitent sur le pavé, vous rompent bras & jambes, pour ramasser

la piece de monnoie : c'eſt une maſſe qui tombe & ſe releve, ainſi qu'on voit dans les forges l'énorme marteau de fer qui écraſe tout ſur ſon paſſage en un clin d'œil.

ON eſt obligé de fuir la cohue tumultueuſe, de ſe retrancher chez ſoi, parce que l'on riſque de perdre la vie au milieu d'une populace qui vous bleſſe pour un cervelat, ou pour une piece de douze ſols.

CE qu'il y a de plus noble & de plus impoſant dans ces fêtes, c'eſt le *Te Deum* qu'on chante dans l'égliſe cathédrale. Le bruit du canon qui ſe mêle par intervalle au ſon de la muſique exécutée par un orcheſtre ſavant & nombreux, produit un effet ſingulier, rare & touchant.

CHAPITRE LXXXVII.

Meſſe de la Pie.

UN bourgeois avoit perdu pluſieurs fourchettes d'argent ; il en accuſa ſa ſervante, porta ſa plainte & la livra à la juſtice. La juſtice la pendit. Les fourchettes ſe retrouverent ſix mois après ſur un vieux toit derriere un amas de tuiles, ou une pie les avoit cachées. On ſait que cet oiſeau, par un inſtinct inexplicable, dérobe & amaſſe des matieres d'or & d'argent. On fonda à Saint-Jean-en-Greve une meſſe annuelle pour le repos de l'ame innocente. L'ame des juges en avoit un plus grand beſoin.

C'EST fort bien fait que de dire une meſſe : mais il falloit enſuite rendre l'inſtruction plus ſcrupuleuſe, abolir cette peine diſproportionnée au délit ; car la ſévérité exceſſive de la loi l'annulle entiérement ; & le vol domeſtique, très-fréquent parmi nous, eſt preſque impuni de nos jours, parce que le maître & le juge déteſtent intérieurement ſon extrême rigueur.

UNE punition modérée, mais inévitable, rétabliroit l'ordre bien plus puiſſamment. Sur dix ſervantes, quatre ſont des voleuſes. Perſonne ne veut ſe charger de l'accuſation, à cauſe des ſuites. On les renvoie, elles volent chez le voiſin, & s'accoutument à l'impunité.

IL eſt triſte d'être obligé d'avoir inceſſamment l'œil ouvert ſur ſes domeſtiques, & l'on peut dire qu'à Paris il ne regne aucune confiance entre le maître & le ſerviteur. La maîtreſſe de la maiſon a une poche remplie de clefs différentes; elle tient ſous le pêne le vin, le ſucre, l'eau-de-vie, les macarons, l'huile & les confitures. Les femmes de procureur enferment le pain & les reſtes du ſoupé, échappés à la voracité des clercs. L'une d'elles étant allée dîner en ville, & ayant oublié de donner à la ſervante la clef de la miche, le troiſieme clerc, qui ne s'embarraſſoit pas d'avoir ſon congé, chargea le buffet ſur les épaules d'un robuſte porte-faix, & entrant dans la ſalle à manger, dit tout haut : *la clef*, *madame*, *voici l'armoire.*

CHAPITRE LXXXVIII.

Confessionnal.

JE traverse une église, je vois une robe soyeuse, ondoyante, qui tombe avec grace sur une jambe dont mon œil devine la légéreté & le contour; un mantelet serre des appas, sans en dérober l'élégance; des cheveux blonds percent à travers la coëffure : je m'arrête, il faut que je devine l'âge sans voir la figure..... C'est une beauté de dix-sept ans, qui est à genoux dans la boîte, le cou baissé, & dont l'haleine douce, fraîche & pure se perd dans la barbe grise d'un capucin; également intéressante, soit qu'elle mente par pudeur, soit qu'elle hasarde par crainte des demi-aveux. Mais si elle se confesse à un jeune vicaire aux sourcils noirs, au nez aquilin, à la belle jambe, aux manchettes lissées, quelle borne auront la curiosité de l'un & la naïve confiance de l'autre ?

JE ne la vois pas, mais je devine encore que son sein palpite; elle parle & n'ose souf-

ſier. Sans doute elle eſt innocente en comparaiſon de cette femme âgée qui fait contrepoids. Pourquoi donc la confeſſion de la jeune fille eſt-elle plus longue ? Pourquoi ! . . . . Qui l'entend ? qui l'interroge ? qui ſe ſent aſſez de force, de dignité & de prudence pour ne pas craindre ſon cœur en ſcrutant celui d'une jeune perſonne qui s'agenouille, les yeux baiſſés, les mains jointes, qui attend ſon arrêt, & qui ne peut pas pleurer les péchés qu'elle a commis ou fait commettre ? Voyez-là ſortir du confeſſionnal : elle eſt muette, interdite, penſive : elle fuit vos regards avec une modeſtie profonde ; mais le remords n'eſt pas peint ſur cette phyſionomie douce : la rougeur couvre ſes joues ; mais cette rougeur, on ne la prendra point pour de la honte.

QUAND M. de la Lande lut à l'académie des ſciences un mémoire ſur les cometes, & qu'on crut qu'il admettoit la poſſibilité d'un globe venant heurter notre planete & la réduiſant en poudre ; comme une comete traverſoit alors notre tourbillon, le bruit de la fin du monde ſe répandit dans tout Paris & plus loin encore ; car il pénétra juſques dans les montagnes de la Suiſſe.

Suiſſe. L'alarme fut univerſelle ; & l'aſtronome, ſans y penſer, fit plus avec ſes rêveries que tous les prédicateurs enſemble. On ſe précipita dans les égliſes avec tremblement & frayeur. On vit les confeſſionnaux des paroiſſes environnés d'une foule de perſonnes qui vouloient ſe munir d'une abſolution ; c'étoit à qui entreroit dans le ſacré tribunal. Le grand pénitencier de Notre-Dame, à qui ſeul eſt remis le droit d'entendre les *cas réſervés*, fut plus aſſailli que les autres ; autour de ſa chapelle erroient des figures telles qu'on n'en avoit jamais vues ; des phyſionomies pâles & mélancoliques, des hommes qui ſembloient ſortir du ſein des forêts ; leur confeſſion étoit comme empreinte ſur leurs fronts ; la crainte & le repentir commencé n'en pouvoient adoucir encore la férocité. Le jour marqué pour le déſaſtre univerſel, fut écoulé ſans que la terre eût été choquée : alors tous ces viſages effrayans & effrayés diſparurent ; la foule devint plus rare autour des confeſſionnaux ; les mains qui ne pouvoient ſuffire à marquer du ſigne de la réconciliation tant de têtes tremblantes ou coupables, rentrerent dans une oiſiveté abſolue.

CHAPITRE LXXXIX.

Billets de Confeſſion.

L'ARCHEVÊQUE de Paris, auſſi fortement déclaré pour la *défunte compagnie de Jéſus*, que le cardinal Paſſionei (1) en étoit l'ennemi, s'étoit aviſé de refuſer les *derniers ſacremens* aux janſéniſtes; & pour mieux les diſtinguer, il exigeoit des *billets de confeſſion*, afin de connoître quel étoit le directeur de la conſcience du malade. Quand il refuſoit les ſacremens, on vouloit les obtenir à toute force.

ON a vu plus d'une fois un huiſſier ſignifier au porte-Dieu d'apporter ſur l'heure le viatique; le porte-Dieu prenoit la fuite; le parlement le décrétoit; les deux partis couroient à Verſailles pour avoir raiſon; on ne ſavoit auquel entendre. Enfin ces querelles bizarres &

(1) Ce cardinal ſe faiſoit fort de prouver, papier ſur table, que le général des jéſuites diſtribuoit pour 24 millions de penſions ſecretes en Europe.

ſcandaleuſes ont fini, graces aux gens de lettres, parce qu'on s'eſt moqué fort haut & fort à propos de ces quittances ſacerdotales.

Le caractere du prélat de la capitale formera un chapitre infiniment curieux dans l'hiſtoire du ſiecle. Ardent zélateur de la diſcipline eccléſiaſtique, doué d'une volonté forte & permanente, il auroit eu dans tout autre ſiecle la plus grande influence politique; & dans le nôtre même, il a lutté contre le parlement & contre le trône avec une fermeté inflexible Son parfait dévouement à la puiſſante compagnie de Jéſus a commencé ſa fortune, & il s'eſt montré reconnoiſſant au-dela de toute expreſſion.

La fameuſe réponſe de Jean-Jacques Rouſſeau à ſon mandement le citera à la poſtérité la plus reculée; & ſi le prélat a bien ſu lire ce morceau vigoureux & convaincant, il a dû ſentir qu'on pouvoit réſiſter aux puiſſances de la terre avec une forte d'avantage, mais qu'il n'auroit pas fallu joûter imprudemment contre un philoſophe armé d'une telle dialectique.

CHAPITRE XC.

Saint-Joseph.

C'EST une petite chapelle succursale, située dans la rue Montmartre ; mais Moliere & la Fontaine y reposent, & ces deux écrivains originaux me plaisent plus avec Fenelon & la Bruyere, que tous les autres auteurs du siecle de Louis XIV, de quelques noms qu'ils s'appellent. S. Etienne-du-Mont, qui renferme les cendres de Blaise Pascal & de Jean Racine, m'intéresse beaucoup moins.

BLAISE PASCAL avoit néanmoins des pensées de génie à côté de pensées absurdes.

ON sait qu'il fallut toute la fermeté de Louis XIV, pour qu'on rendit les honneurs de la sépulture à l'auteur du *Tartuffe ;* qu'un prêtre oratorien voulut faire faire amende honorable publiquement au bon la Fontaine, enfin, qu'on a refusé de creuser une fosse pour la le Couvreur & Voltaire.

CHAPITRE XCI.

Sans Titre.

IL eſt des vices ſur leſquels la cenſure doit ſe taire, parce qu'elle riſqueroit de les dévoiler ſans les corriger. Que fera la morale contre ces vices déplorables & ces turpitudes deſtinées à mourir dans les ténebres ? Comment les complices de ces abominations ſecretes reviendroient-ils aux vertus dont ils ſont incapables ? C'eſt une génération qui ne laiſſe plus d'eſpérance ; frappée de gangrene, elle doit tomber, pourrir & diſparoître ; & l'indignation même peut ſe changer en pitié, quand on ſonge à l'aviliſſement où ſe plongent ces êtres ſi baſſement corrompus.

LA rigueur contre ces erreurs monſtrueuſes eſt un remede dangereux, & le plus ſouvent inutile. Il eſt déſavantageux d'attaquer ce qu'on ne peut détruire ; & lorſqu'il s'agit de la correction des mœurs, il faut réuſſir, & ne point faire de vaines tentatives.

Le magiſtrat qui tient un regiſtre ſecret des prévaricateurs des loix de la nature, peut s'effrayer de leur nombre : il doit réprimer les mœurs coupables qui vont juſqu'au ſcandale ; mais hors de là, quelle circonſpection ! La recherche deviendroit auſſi odieuſe que le crime : quelle étonnante effronterie dans des vices nouveaux ! Ils n'avoient pas de noms parmi nous il y a cent ans ; aujourd'hui les détails de ces débordemens entrent dans nos entretiens. Les vieillards ſortent de la gravité de leur caractere, pour parler de ces licences criminelles ; la ſainteté des mœurs eſt offenſée par des propos d'autant plus dangereux qu'on plaiſante preſque publiquement ſur ces incroyables turpitudes.

D'ou vient ce nouveau ſcandale qui a éclaté parmi nous ? Qui a fait à l'honnêteté publique ce cruel outrage ? Qui a livré à la dériſion la ſainte douleur de la vertu, qui gémit ſur ces infamies qui aviliſſent les femmes, en font un ordre à part, dont on décrit les deſirs & les étranges fureurs ? Etoit-ce là où devoit conduire le progrès de la civiliſation & des arts ? Quelle dégradation ! Ce genre de corruption a

été un phénomene même pour quelques esprits libertins ; & dans ses excès, il n'a pas choqué notre siecle autant qu'il l'auroit dû.

Il faut gémir, laisser ces vices honteux, qui punissent ceux qui s'y livrent, se fondre & disparoître devant les passions douces, honnêtes & vertueuses, qui par leur charme éternel doivent reprendre leur aimable empire. C'est l'idée de Montesquieu, & il l'avoit sûrement méditée, lorsqu'il la publia dans un livre aussi grave que *l'Esprit des loix*.

CHAPITRE XCII.

Les petits Chiens.

LA folie des femmes est poussée au dernier période sur cet article. Elles sont devenues gouvernantes de roquets, & ont pour eux des soins inconcevables. Marchez sur la patte d'un petit chien, vous êtes perdu dans l'esprit d'une femme ; elle pourra dissimuler, mais elle ne vous le pardonnera jamais : vous avez blessé son *manitou*.

LES mets les plus exquis leur ſont prodigués : on les régale de poulets gras, & l'on ne donne pas un bouillon au malade qui gît dans le grenier.

MAIS ce qu'on ne voit qu'à Paris, ce ſont de grands imbécilles qui, pour faire leur cour à des femmes, portent leur chien publiquement ſous le bras dans les promenades & dans les rues; ce qui leur donne un air ſi niais & ſi bête, qu'on eſt tenté de leur rire au nez, pour leur apprendre à être hommes.

QUAND je vois une belle profaner ſa bouche en couvrant de baiſers un chien qui ſouvent eſt laid & hideux, & qui, fût-il beau, ne mérite pas des affections ſi vives, je trouve ſes yeux moins beaux; ſes bras, en recevant cet animal, paroiſſent avoir moins de graces. J'attache moins de prix à ſes careſſes, elle perd à mes yeux une grande partie de ſa beauté & de ſes agrémens. Quand la mort de ſon épagneul la met au déſeſpoir, qu'il faut le partager, pleurer avec elle & attendre en ſilence que le temps amene l'oubli d'un ſi grand déſaſtre, cette extravagance anéantit ce qui lui reſte de charmes.

JAMAIS une femme ne ſera Cartéſienne : jamais elle ne conſentira à croire que ſon petit chien n'eſt ni ſenſible ni raiſonnable quand il la careſſe. Elle déviſageroit Deſcartes en perſonne, s'il oſoit lui tenir un pareil langage; la ſeule fidélité de ſon chien vaut mieux, ſelon elle, que la raiſon de tous les hommes enſemble.

J'AI vu une jolie femme ſe fâcher ſérieuſement & fermer ſa porte à un homme qui avoit adopté cette ridicule & impertinente opinion. Comment a-t-on pu refuſer la ſenſibilité aux animaux ? Croyons-les très-ſenſibles ; & loin de juſtifier la barbarie des hommes à leur égard, ne leur faiſons que le moindre mal poſſible : mais, en nous nourriſſant de la chair des bœufs, des moutons & des dindons, n'accablons pas de folles careſſes un petit chien que nous ne mangeons pas.

LA femme d'un médecin avoit ſon petit chien malade : ſon mari avoit promis de le guérir; il n'en faiſoit rien, ou n'en étoit pas venu à bout : impatientée, elle fit venir Lyon-

nois (1), qui réuſſit parfaitement. Combien vous faut-il, dit le grave docteur de la faculté au conſervateur de l'eſpece canine? *Oh, Monſieur, entre confreres*, reprit Lyonnois, *il ne faut rien.*

CHAPITRE XCIII.

Suffiſance.

ELLE eſt aſſez familiere au Pariſien qui a de la fortune. La ſuffiſance de l'officier n'eſt pas prononcée comme celle de l'homme de robe, ou celle du fade petit-collet. Elle dépare un peu dans preſque tous les états la politeſſe & le ſavoir-vivre; mais comme c'eſt un défaut général, il devient preſqu'inſenſible. L'extrême urbanité eſt le réſultat d'une infinité de points délicats qu'il faut ſaiſir; elle n'exiſte réellement que chez certains hommes dont le caractere eſt élevé & l'ame très-ſenſible. L'homme de cour poſſede parfaitement cette noble urbanité, quoiqu'il ne l'ait pas dans

(1) Fameux médecin de chiens.

le cœur ; c'eſt qu'il ſent avec fineſſe, & qu'il eſt attentif aux convenances. L'attitude du militaire a toujours quelque choſe de plus forcé que celle de l'homme de cour ; celui-ci s'arrête au véritable degré, l'autre le franchit.

QUAND la nuance eſt un peu forte, elle n'a plus cette grace & cette aiſance qui diſtingue les bons originaux en ce genre. Les copiſtes, en voulant en approcher, tombent dans une impertinence bien décidée : tels ſont les commis de Verſailles, pluſieurs financiers, quelques officiers aux Gardes, quelques auteurs, & les voilà entachés de ridicule aux yeux du connoiſſeur.

CHAPITRE XCIV.

Vente de l'Eau.

QUAND on dit en Suiſſe, où les fontaines publiques, abondantes & commodes, ſont multipliées juſques dans le moindre village, qu'on vend l'eau à Paris ; que le robinet des fontai-

nes eſt à ſec la moitié de l'année ; que les chevaux ſont obligés, pour boire, d'aller à la riviere ; que l'on ne voit jaillir l'eau que dans les ſales baſſins de quelques promenades ; on ſe prend à rire & l'on hauſſe les épaules d'étonnement & de pitié.

LA vente de l'eau monte dans la capitale à une ſomme effrayante. Mettons neuf cents mille habitans (car c'eſt là mon compte), & taxons-les à trois livres par an ; c'eſt-à-dire, trente voies d'eau l'une portant l'autre à deux ſols : voilà deux millions ſept cents mille livres.

LA ville de Londres, au moyen de neuf pompes à feu, ſe trouve arroſée & fournie d'eau abondamment. On vient d'en établir une près de la grille de Chaillot, & l'on nous fait eſpérer qu'on multipliera ces *machines à feu* dans tous les quartiers où le beſoin l'exigera.

VOICI donc une innovation qui porte un caractere de grandeur & d'utilité nationale. La prompte diſtribution de l'eau, indépendamment de ſes nombreux avantages, a celui de procurer un air plus ſalubre à reſpirer. Et

quel ſervice à rendre aux habitans de la capitale !

MAIS pourquoi prendre les eaux ſi bas ? n'étoit-il pas plus ſimple d'amener les eaux du Port-à-l'Anglois par une machine hidraulique, à la place de l'Eſtrapade, la plus élevée de Paris ? de là, elles ſe répandroient plus facilement, & ſeroient plus pures : mais on a voulu commercer par le quartier le plus riche, le fauxbourg S. Honoré, comme le plus en état de payer les avances de la compagnie qui fait des fonds pour l'établiſſement des *machines à feu.* Ces avances montent à près de deux millions.

IL en coûtera cinquante livres par an pour un muid d'eau par jour : vingt muids coûteront donc mille livres, & ainſi à proportion : les tuyaux conducteurs de différentes groſſeurs, ſelon le beſoin des particuliers, aboutiront à chaque maiſon, & l'eau s'élevera d'elle-même à quinze pieds.

PLUS de prétexte pour les boulangers qui font le pain avec l'eau des puits, infectée par

la filtration des foſſes d'aiſance & de mille autres immondices ; ils auront une eau pure, ainſi que les braſſeurs, les teinturiers, les limonadiers, les dégraiſſeurs, les blanchiſſeuſes, &c. Outre que ces pompes ſeront d'un grand ſecours contre les incendies, elles laveront encore à volonté le pavé de Paris, le plus infect & le plus incommode de toutes les villes du royaume.

C'EST le feu qui éleve l'eau dans ces deux curieuſes machines ſituées au-deſſus de la porte de la Conférence. La ſimple vapeur de l'eau en ébullition eſt l'agent d'un mouvement prodigieux, & que nulle autre force connue ne pourroit produire ; elle éleve l'eau à cent dix pieds au-deſſus des baſſes eaux de la Seine, & fait monter en vingt-quatre heures *quatre cents mille pieds cubes d'eau, peſant vingt-huit millions huit cents mille livres.* Ainſi voilà de quoi abreuver, laver & inonder à ſouhait tous les quartiers de la ville ; il ne manque plus que des tuyaux, de l'argent & la bonne volonté des petits propriétaires, qui ne s'empreſſent pas, dit-on, à ſe ranger dans la claſſe des ſouſcripteurs. Tant les vieilles & ſottes

habitudes prévalent sur les innovations les plus utiles ; ou plutôt tant le bourgeois, foulé de mille manieres, devient mesquin pour les choses essentielles.

Mais quand toutes ces pompes à feu seront dressées, douze à quinze mille porteurs d'eau n'auront plus d'emploi ; peut-être seront-ils incapables de tout autre travail, car ils ont la sangle imprimée entre les deux épaules, & l'habitude de leur corps voué à l'équilibre se prêtera difficilement à porter des fardeaux d'une autre nature.

Les freres Perrier sont les entrepreneurs de ces machines ; l'un invente avec génie, & l'autre exécute de même.

Ils s'occupent en ce moment d'un travail curieux & utile, celui de réduire en petit tous les arts & métiers. Aucun instrument des professions méchaniques n'y manquera, joliment exécuté en relief dans la proportion d'un pouce pour un pied ; cette collection déjà commencée appartiendra à Mgr. le duc de Chartres. C'est immortaliser les arts que de leur donner ainsi

l'asyle respecté des palais : si les anciens avoient eu cette prévoyance, nous ne serions pas à gémir sur la perte d'une infinité de procédés qu'il a fallu reconquérir à travers la pénible lenteur des siecles, & dont plusieurs nous manquent sans doute encore ; nous aurions pu retrouver dans un petit coffre ensevelie sous terre à Herculanum ou ailleurs, les découvertes de tous les peuples ingénieux qui nous ont précédés. L'Encyclopédie écrite sera toujours vague, bornée, insuffisante, en comparaison de l'objet même qui frappe à la fois l'œil & l'entendement ; l'objet ne leur dérobe alors aucune de ses proportions ; il est vu sous toutes ses faces. Les rapports deviennent palpables, & il n'y a plus de langue morte à apprendre, ni de calculs incertains & longs à tracer pour aboutir le plus souvent à une erreur ingénieusement profonde.

CHAPITRE CXV.

Débiteurs.

QU'IL eſt doux, qu'il eſt agréable de payer ſes créanciers ! a dit Littleton, auteur Anglois.

IL paroît que la ſatisfaction que donne le paiement de ſes dettes, touche moins nos jeunes ſeigneurs; jamais ils ne prennent de ſoucis ſur le chapitre de leurs obligations; ils en font un ſujet de plaiſanterie; ils diſent très-ſérieuſement à leur homme d'affaires ces mots de la comédie : *dites à mes créanciers que je m'exécute inceſſamment, que je me marie, & que s'ils me fâchent, je reſterai garçon.*

ON devroit preſſer davantage le débiteur; il y en auroit moins; car ce n'eſt pas le veritable néceſſiteux qui emprunte, c'eſt le prodigue, le fou, l'inſenſé, le libertin, le diſſipateur.

LE créancier eſt toujours maltraité par la loi : ce qui rend hardi le fripon, & ruine l'honnête homme. Il n'y a point aſſez de ſévérité ; on élude ſi facilement la priſon, les loix civiles ſont ſi lâches, qu'elles n'inſpirent plus le moindre effroi : la propriété en eſt bleſſée, & le commerce gêné. On voit naître une foule d'acheteurs intrépides, qui, prévoyant la molleſſe des loix, s'aſſurent d'avance de ce qu'elles n'ont pas ſu conſerver aux prêteurs.

IL faudroit imprimer une ſorte d'infamie à tout débiteur infidele. N'eſt-il pas honteux de ne pas payer ſon tailleur, ſon traiteur, ſon tapiſſier & ſon boucher ? On paie bien les dettes du jeu ; pourquoi ? Parce qu'on ne ſeroit plus admis dans la ſociété. Il ſeroit facile à des loix plus preſſantes, plus poſitives, de forcer les débiteurs à l'acquittement de leurs obligations ; c'eſt plutôt la mauvaiſe volonté que l'impuiſſance, qui recule devant les engagemens les plus ſolemnels.

PLUS un débiteur eſt riche, moins il paie ; il défend avec une partie de ſon or l'autre portion de ſon opulence ; il enveloppe ſon

créancier de tous les embarras de la procédure, il le jette dans les détours de la chicane ; & à force de reculer l'époque du paiement, il laſſe & fatigue ſon adverſaire, qui lui abandonne enfin la moitié ou les trois quarts de ſa créance.

J'AI dit, je crois, que les jeunes gens, il y a quarante ans, aimoient le fracas & le carillon, & que preſque toutes les nuits ils ſe faiſoient une gloire miſérable de caſſer des lanternes, ou d'attaquer les ſoldats du guet. J'ai dit que ces abus avoient été ſévérement réprimés comme ils devoient l'être. Aujourd'hui nos élégans, moins bruyans & plus perfides ſe vantent d'avoir des dettes, parlent du bijoutier, du marchand de chevaux, du carroſſier, du marchand de ſoie, qui les pourſuivent à toute outrance, les appellent des *impertinens*, & des *drôles ;* ils plaiſantent enfin ſur la viſite des huiſſiers ; & tirant de leur poche un amas d'exploits, ils les brûlent lentement à la cheminée tout en ſe contemplant au miroir.

ET que dirions-nous, ſi nous le voulions,

du débiteur ſimulé qui fait banqueroute pour un grand ſeigneur à la face du public ? Mais nous ſommes-nous engagés à tout dire ? non.

CHAPITRE XCVI.

Objections.

QUE veut dire cet *exagérateur*, ce *peintre outré*, cet *homme chagrin*, qui voit tout *en noir*, qui a déjà fait trois volumes pour médire de Paris, centre des voluptés les plus exquiſes ? Je ſoutiens moi, contre lui, que l'art d'exiſter librement ne ſe trouve que dans cette ville. Ce ſera, ſi l'on veut, l'ancienne Ninive, l'ancienne Babylonne : eh bien, le grand mal ! J'aime cette corruption, moi. Ne faut-il pas que les riches jouiſſent de leur opulence ? Ne faut-il pas des plaiſirs variés à l'homme ? y en a-t-il déja trop ? Ne lui faut-il pas des vices ? n'entrent-ils pas dans la compoſition intime de ſon être ? Ne font-ils pas..... Je m'entends. Quelles couleurs donnez-vous donc, *mauvais ſermonneur*, à cette

cité ſuperbe & riante, où l'on vit à ſon gré? Tout vous effarouche, vous épouvante en elle, juſqu'à ſon immenſe population qui me réjouit fort; & ne faut-il pas que la capitale d'un grand royaume ſoit extrêmement peuplée? Les pauvres travaillent : il le faut bien, puiſqu'ils ſont pauvres; & je jouis moi, parce que je ſuis riche. Si j'étois né pauvre, je ferois alors pour le riche ce que le pauvre fait pour moi. Les billets de la loterie humaine ne ſauroient être égaux; il y a des perdans & des gagnans.

Hors de Paris point de ſalut! Que me parlez-vous de liberté? C'eſt un mot vuide de ſens, comme tant d'autres que les enthouſiaſtes prononcent. N'ai-je pas la liberté de me livrer à toutes mes fantaiſies? Que faut-il de plus?

Paris eſt un pays délicieux pour quiconque cherche à jouir, & non à penſer; & quoi de plus triſte que de penſer? que ſont les plus ſublimes penſées? Je vous le demande. Quand j'ai payé ma *capitation*, tout le *pavé du Roi* m'appartient; je le broie à mon gré, pour voler précipitamment à mes plaiſirs.

Si j'ai une rixe avec un homme du peuple qui retarde ma courſe, & que je le *roſſe* un peu vivement, pour lui apprendre à reſpecter un riche de ma qualité; ſi ſa fille m'a plu, puis m'a déplu huit jours après, je me tire d'affaires avec un peu d'argent. Je ne me mêle point des affaires d'état; & que m'importe la manœuvre? Je ſuis paſſager dans le vaiſſeau, je ne veux pas gouverner le gouvernement. Oh, Dieu m'en garde! Qu'ils s'en tirent ceux qui en ont pris les rênes; j'admire leur intrépidité. J'aurois toutes les vérités polltiques & les plus utiles dans ma main, que, ſemblable au ſage Fontenelle, je n'ouvrirois pas le petit doigt pour en laiſſer tomber une ſeule.

On ſe plaindra que les denrées néceſſaires à la vie ſont un peu cheres. Cela ſe peut; mais je ne m'en apperçois pas. Après tout, il n'y a qu'à être ſobre, frugal, tempérant. Faut-il ſonger à ſon eſtomac?

Les plaiſirs véritables ne ſont-ils pas ceux de l'eſprit? Vous en conviendrez, *M. le rigoriſte*. Eh bien, ceux-là ſont à bon marché! Que de jouiſſances diverſifiées qu'on ne ren-

contre pas ailleurs, même avec de l'or ! Paris eſt la ville du monde qui fournit le plus d'amuſemens publics ; opéra, comédies, farces d'Audinot, farces de Nicolet, redoute Chinoiſe, coliſée, vaux-hall, bois de Boulogne, champs Eliſées, Boulevards, cafés, maiſons de jeu, & d'autres maiſons plus plaiſantes encore. Il faut que vous ſoyez bien né pour l'ennui, ſi vous ne vous amuſez pas au milieu de ce tourbilſon mouvant & rapide.

Vous faut-il pour cela beaucoup d'argent ? Non ; pour *quarante-huit ſols* vous entendez pendant une heure & demie la muſique ſentimentale de Gluck ; & l'ingénieuſe Guimard & la philoſophe Théodore danſent pour le plaiſir & le charme de vos regards.

Ensuite pour *vingt ſols* vous jouiſſez d'un chef-d'œuvre dramatique de Corneille, de Moliere, de Voltaire, à votre choix ; leur génie eſt à vos ordres. Aimez-vous les pieces à ariettes, dont la muſique eſt facile & riante ? vous en entendrez trois le même jour encore pour *vingt ſols*.

Vous aurez un équipage, des chevaux &

un cocher fouet & bride en main, pour *trente sols par heure*; & si vous avez été éclabouſſé la veille, vous pourrez vous venger & éclabouſſer à votre tour la voiture dorée, & le maître s'il marche à pied.

N'AVEZ-VOUS point de bibliotheque ? Pour *quatre sols* vous vous enfoncez dans un *cabinet littéraire*, & là, pendant une après-dinée entiere, vous liſez depuis la maſſive Encyclopédie juſqu'aux feuilles volantes.

VOTRE eſprit une fois raſſaſié, des traiteurs vous donneront à dîner à toute heure du jour & à un prix modique, ſi par miſanthropie ou par mal-adreſſe vous n'aviez point l'eſprit d'aller vous aſſeoir à la table des riches. Leur dépenſe une fois faite, que leur importe qui mange les plats ?

ENFIN, auriez-vous le malheur de ne pas avoir une maîtreſſe ? Eh bien, vous pourrez trouver à peu de frais ſous l'humble ſiamoiſe des appas que couvrent plus rarement la mouſſeline & la ſoie. Demandez aux amateurs en ce genre, ils vous diront qu'on feroit vaine-

ment le tour du globe pour rencontrer des aventures auſſi plaiſantes, auſſi rares, auſſi ſingulieres; des beautés très-auſteres dans un quartier, vous les trouverez voluptueuſement faciles dans un autre.

Aussi ne vous étonnez pas de notre eſprit, *M. l'humoriſte.* Que de goûts, de ſentimens, d'appercevances fines, de vues neuves, diſtinguent un homme de la capitale d'un gros campagnard qui ne vit qu'à trente lieues de nous! Il eſt d'une autre eſpece aſſurément: ce n'eſt plus notre compatriote; peut-il nous ſuivre, nous entendre? Voyez-le, bouche béante, œil étonné! Il croit au bonheur, tandis qu'il n'y a de réel au monde que le plaiſir; c'eſt la monnoie courante de la félicité humaine, & les groſſes pieces n'appartiennent à perſonne ici-bas. Je ne veux point du bonheur monotone des champs: c'eſt le *premier des plaiſirs inſipides*, diſoit Voltaire; je veux friſer les ſuperficies, & je m'arrête aux voluptés, toujours exquiſes quand elles ſont variées. Or, où trouverai-je mieux que dans Paris?

Je ſuis à tout ſans peine & ſans gêne. Si

je fais couper un habit chez mon tailleur, eh bien, autant vaut-il prendre la couleur du jour, *caca-dauphin*, que *prune-monſieur*. C'eſt une ſuprême folie, vous écrierez-vous; mais tout le monde à la cour eſt ainſi, il n'y a point de réponſe à cela. Il ne faut jamais diſputer des goûts ni des couleurs. Je quitte mon habit *opéra-brûlé*, mon frac *tiſon*, & je m'habille ce ſoir en *caca-dauphin*, d'après l'échantillon véritable & reconnu. Je ſaurai bien diſtinguer les nuances, & je dirai alors tout comme un grand ſeigneur, *c'en eſt*, *ce n'en eſt pas*.

ALLEZ, monſieur le miſantrhope; il y a des choſes très-profondes ſous l'habit *caca-dauphin*. Je le porte en triomphe aux trois ſpectacles, & je m'en ferai gloire; car apprenez que je ne veux point m'écarter de la plus légere nuance des modes régnantes, ni de la capitale & de Verſailles, d'une lieue ſeulement. Hors de là, Hottentots, Caffres, Eſquimaux, peuplades barbares & ſans goût, je vous le certifie.

QUE répondre à ces admirables objections? Rien. Continuons.

CHAPITRE XCVII.

Almanach Royal.

IL a près d'un ſiecle. Il indique l'exiſtence des dieux de la terre, des miniſtres, des hommes en place, des maréchaux de France, des premiers magiſtrats, &c. Il marque leur demeure, le jour & l'heure où il eſt permis de les aborder & de brûler l'encens dans leur antichambre. Tous les favoris de la fortune ſont inſcrits dans ce livre, & les moindre oſcillations de ſa roue y ſont marquées. Ceux qui ſe ſont jetés dans les routes de l'ambition, étudient l'almanach royal avec une attention ſérieuſe.

ON y lit depuis le nom des princes juſqu'a ceux des huiſſiers audienciers du Châtelet. Malheur à qui n'eſt pas dans ce livre! Il n'a ni rang, ni charge, ni titre, ni emploi. Heureux les gros décimateurs; ils ſont encore plus riches que ne le dit l'almanach.

QUE de noms divers ſont renfermés ſous la même couverture ! Le greffier ne tient pas plus de place que le préſident, ni l'exempt de robe courte que le gentilhomme de la chambre. C'eſt preſque l'image de ce qu'ils ſeront un jour dans le tombeau.

ON y voit la liſte des conſeillers du Roi, qui n'ont jamais conſeillé le monarque, & qui ne lui parleront jamais ; la liſte des ſecretaires du Roi, qui n'ont jamais écrit une *panſe d'a* ſous ſa dictée.

PLUS d'une belle conſulte l'almanach royal, pour voir ſi ſon amant eſt lieutenant ou brigadier, conſeiller ou préſident, agent de change ou banquier. Le nom d'un ſecretaire de miniſtre ſe grave bien plus avant dans la mémoire que celui d'un académicien, & tout le monde achete cet almanach pour ſavoir au juſte à quoi s'en tenir. L'un tombe, & l'autre s'éleve ; les noms culbutés ſont comme des noms décédés : plus de conſidération pour ceux que Plutus ou Thémis ont chaſſés de leurs temples.

UNE fameuſe courtiſanne avoit chez elle

un almanach royal. Quand il arrivoit quelqu'un, il falloit qu'il lui montrât ſon nom ; s'il n'y étoit pas, elle jugeoit ce vulgaire mortel indigne de ſes faveurs, & dès lors ſa porte lui étoit fermée.

FONTENELLE diſoit que c'étoit le livre qui contenoit le plus de vérités.

QUE de réflexions on fait en parcourant cet almanach ! On frémit, quand on voit ſeize colonnes en petit caractere, chargées de noms de procureurs, lorſqu'on ſuit la liſte de deux cents médecins, de cent cinquante apothicaires, ſans compter les huiſſiers exploitans. On ſe perd dans le nombreux domeſtique de la maiſon des princes. Quelle valetaille ſous tant de noms divers, & qui cherchent à parer leur ſervitude !

PLUS bas vous verrez combien le public entretient de notaires, d'avocats, de greffiers & autres gens de plume. Il faut que tout cela vive. Quel régiment dévorateur !

CALCULEZ enſuite combien de *mille livres*

chaque évêché enleve tous les ans à la terre & aux pauvres cultivateurs, les ſommes immenſes que coûtent les ſucceſſeurs des humbles apôtres ; vous ſerez vraiment effrayé ; on ne l'eſt pas moins, lorſqu'on monte aux claſſes ſupérieures : ces perſonnages n'ont que des titres qui annoncent l'oiſiveté, & tout l'or de la nation les couvre. Que de bouches ſucent & rongent le corps politique ! C'eſt le *catalogue* des vampires.

CEUX qu'on voit ſur cet almanach ne ſont ni cultivateurs, ni commerçans, ni artiſans, ni artiſtes, & c'eſt néanmoins la partie de la nation qui régit entiérement l'autre. Anéantiſſez en idée tous ces noms, la nation ne ſubſiſteroit-elle pas encore ?..... Oh ! très-bien, je vous l'aſſure.

CET almanach rapporte près de quarante mille francs par année. Jamais l'*Iliade* ni l'*Eſprit des loix* n'ont rapporté autant à leurs imprimeurs. Homere eût-il imaginé qu'on imprimeroit tant de noms dévoués à mourir dans la plus profonde obſcurité, malgré le titre qui ſembloit devoir les partager contre le néant ?....

Que je crains que l'almanach préſent & tout entier n'y deſcende avant la révolution du ſiecle ! Voyez les almanachs précédens depuis 1699, & comptez les noms qui ſurvivent; comptez, vous dis-je, par curioſité, ou par ſpéculation.

CHAPITRE XCVIII.

Mercure de France.

QUI fait les énigmes, les logogryphes qui abondent au Mercure de France ? Les oiſifs qui s'ennuient dans les châteaux ſolitaires de province. Qui fait cette foule de vers innocens ? Des contemplatifs amoureux, qui ſe croient obligés en conſcience de célébrer les charmes de leur maîtreſſe & de faire enregiſtrer leurs ſoupirs au Mercure de France. Mais *les mauvais vers*, a dit Voltaire, *font les beaux jours des amans*. Heureux les mauvais poëtes ! Ainſi la rimaillerie & l'amour marcheront ſouvent de front, & le Mercure ſera le conſtant dépoſitaire de toutes les tendreſſes provinciales,

qui s'exprimeront en ſtances langoureuſes, ou en galans madrigaux.

Ces vers ſont envoyés par la poſte; les paquets ſont affranchis : bonne précaution ! Voilà déjà la poſte qui y gagne quelque choſe; & certes tous les vers qu'elle colporte ne valent pas l'argent qu'elle en reçoit; le régiſſeur & tous les commis ſeront de mon avis. Tout rimeur eſtime qu'en verſifiant il ſe fera un nom dans ce livret bleu. L'un cherche à louer ſa petite ville, & l'autre ſa perſonne; chacun s'empreſſe à donner ſes titres, à les annoncer à l'univers. L'un nous apprend qu'il eſt avocat ou procureur fiſcal; l'autre, qu'il eſt gendarme ou officier.

Le commis, d'une main indifférente, ouvre les paquets qui à chaque courier tombent ſur ſon bureau & s'y amoncelent. A la naiſſance d'un prince, la grêle redouble, les cartons débordent. Chanſons, madrigaux, épîtres, ſtances, &c. pleuvent, & le commis laſſé ne ſe donne plus la peine de briſer les cachets. C'eſt l'homme le plus fatigué de vers qui exiſte, & qui doit le plus les déteſter. Il entaſſe & enſevelit toutes

toutes ces pieces dans d'énormes cartons, où elles dorment, en attendant qu'on en pêche une au beſoin. Malheur à celle qui eſt trop longue ou trop courte pour la page qu'on veut remplir ! Fût-elle excellente, on la rejette pour choiſir celle qui s'ajuſte préciſément à l'eſpace vuide.

Le poëte de province s'imagine qu'on admire ſa production, qu'on s'empreſſe à l'imprimer, & elle eſt encore au fond de la boîte du commis. Il attend avec impatience le Mercure, il l'ouvre d'une main précipitée & tremblante, il cherche ; & ne la voyant pas, il croit plutôt à l'infidélité de la poſte qu'au dédain de ſes juges.

Il faut lire cent pieces pour en trouver une paſſable ; c'eſt-à-dire, qui ne contiennent pas des fautes groſſieres. On n'imagine pas à quel degré de ridicule & de platitudes certains rimeurs de je ne ſais quel pays ont fait deſcendre la verſification. Paix & repos aux bonnes ames qui compoſent ce déluge de vers & de proſe faſtidieuſe ! Mais rien ne prouve mieux combien l'ennui ou l'amour regnent en France,

puiſqu'on y verſifie ſi prodigieuſement pour des beautés plus belles ſans doute que les écrits qu'on fait en leur honneur.

QUAND le provincial voit par haſard ſes vers imprimés & ſignés de ſon nom, alors il treſſaille de joie, & dans un tranſport extatique, il ſe dit : en ce moment, Paris, le Roi, la cour liſent mon madrigal ; & mon nom devenu célebre à jamais, paſſe ſous leurs regards. Qui ſait ſi le Roi ou le miniſtre ne rêve pas ſur un de mes vers, & ſi, frappé de ſurpriſe & d'étonnement, il ne me deſtine pas quelqu'emploi ! Il aſſemble ſa famille, lui montre la page immortaliſante qui le diſtinguera du vulgaire ; le volume circule dans toutes les mains, depuis le préſident d'élection juſqu'au notaire ; tous admirent en ſilence l'ouvrage & le nom burinés, & ſont intérieurement jaloux.

ANCIENNEMENT le Mercure diſtribuoit des fadeurs ; il devint tout-à-coup incivil & dur entre les mains d'un pédant. Enſuite la ſéchereſſe & la ſottiſe le défigurerent, & l'art du *ſouligneur* fut pris pour l'art du critique. On eſt étonné de voir des écrivains imberbes

ou sans nom, jugeant les arts avec une emphase ridicule ou monotone, & Dom-Quichottes du *bon goût*, s'escrimer pour sa cause sans le connoître. Quelques futiles remarques, quelques chicanes minutieuses, voilà tout ce qu'on y trouve. Oh, combien de petits auteurs à Paris sont habiles à différter sur des riens!

Comme c'est une entreprise mercantille, & que *plusieurs* sont intéressés à ce qu'elle soit lucrative, à cause des *pensions* (car, qui le croiroit? d'honnêtes gens vivent de ces mauvais vers & de cette sotte prose), on en a remis le brevet au sieur *Pankouke*, non imprimeur, mais libraire. Il soudoie des gagistes à tant la feuille, & cette misérable rapsodie va toujours son train. Par une incroyable & vieille habitude, la province souscrit & souscrira pour le Mercure

On sait d'avance, d'après le nom des auteurs, les productions qui doivent être portées aux nues, & celles qui seront pulvérisées sans miséricorde. Quelques académiciens, par un manege a droit & clandestin, se font déifier dans le Mercure; on a vu des auteurs ne point

rougir de faire *leurs propres extraits*, & ſe donner des louanges ſans pudeur ; d'autres ſe font louer par la main de leurs amis.

Guillaume-Thomas Raynal, depuis ſi juſtement célebre par l'Hiſtoire philoſophique & politique des deux Indes, étoit auteur du Mercure en 1751. Il y a loin de la platitude de cet inſipide journal aux idées de cette admirable hiſtoire.

M. Pankouke (car ici il eſt auteur & n'eſt plus libraire) a fait dans le Mercure un *diſcours ſur le beau.* Savez-vous ce que c'eſt que le beau ? Ecoutez M. Pankouke. Il établit d'abord que *le beau eſt immuable & le même pour toutes les nations.* Cela vous étonne un peu, lecteur : vous verrez où il en veut venir. Il proſcrit de ſa pleine autorité *le beau relatif*, *le beau arbitraire*, *comme n'exiſtant pas.* M. Pankouke a ſes raiſons particulieres : attendez. Après avoir décidé que le beau eſt *fixe & immuable*, il ſe demande *qui en ſeront les juges.* Il répond : *ceux qui vivent dans une nation éclairée, ceux qui dans cette nation ſont nés avec un goût ſûr, qui ſe rapprochent le plus*

du centre du goût: or quel eſt ce *centre* où l'auteur vouloit nous conduire ? *La ſociété qui a le droit de prononcer ſur le beau dans tous les genres.* Et quelle eſt cette ſociété ? *Celle qui renferme* les gens qui travaillent pour *le premier journal de l'univers*, avoué des gens de goût & des penſionnaires ; les gagiſtes, les collaborateurs faits pour parler du beau ſexe, & qui en ont le thermometre. D'où il réſulte évidemment que ce qui eſt *beau immuablement*, c'eſt ce qui s'imprime quatre fois par mois dans le Mercure-Pankouke : *quod erat demonſtrandum.*

VOILA ce qu'on imprime à Paris, & ce qu'on diſtribue à l'hôtel de Thou. O Sulzer ! & ton nom eſt ignoré de cette tourbe mercantille & profane qui écrit intrépidement ſur les arts, & dont la plume ſeche & foible les rabaiſſe au plus étroit horizon. Qu'il eſt meſquin ce livret bleu dédié au Roi, & qu'on nous annonçoit comme devant être l'ouvrage des hommes de lettres les plus diſtingués ! Rien de plus aride que l'eſprit en corps de ces Mercuriens.

AU reſte, on n'a voulu parler dans ce

chapitre que de la partie littéraire ; la partie politique étant sous la main absolue du ministere, les faits, les idées & les expressions sont déterminés d'avance : c'est néanmoins cette partie politique qui soutient encore la malheureuse partie littéraire.

CHAPITRE XCIX.

Auteurs nés à Paris.

PARIS a fourni à la littérature presque autant de grands homme que tout le reste du royaume.

JE vais les dénombrer autant que ma mémoire le permettra, & par ordre alphabétique ; car je ne donne pas ici les rangs ni les places, à l'instar des régens de college, ou de MM. les journalistes, *tarifeurs* du mérite des vivans. Voici ma liste. MM. *d'Alembert*, célebre géometre & littérateur distingué. *Amontons*, habile machiniste. *Amyot*, grand aumônier de France & célebre traducteur. *Anquetil*,

l'hiſtorien de la ligue & l'auteur de l'intrigue du cabinet ; & ſon frere, qui a voyagé dans les Indes Orientales. *Anſeaume*, auteur de pluſieurs pieces de théatre. *Arnaud d'Andilly*, fameux par ſa plaidoierie contre les jéſuites, & par ſon excellente traduction de Joſephe. *Antoine Arnaud*, un de nos grands, féconds & inutiles écrivains. *Baculard d'Arnaud*, auteur de Comminges & d'Euphémie, dont Mélanie n'eſt qu'une copie. *Bailli*, qui a écrit ſur l'aſtronomie & rêvé ſur le peuple inconnu. *Le Beau*, ſecretaire de l'académie des belles-lettres, auteur de l'Hiſtoire du bas-Empire. *Caron de Beaumarchais*, fameux par ſes mémoires ſi ſupérieurs à ſes autres écrits. *Bellin*, ingénieur de la marine, auteur de l'Hydrographie françoiſe. Madame *Belot*, qui a traduit de l'anglois avec quelque ſuccès, aujourd'hui madame la préſidente Meyniere. *Du Belloy*, auteur du Siege de Calais, tragédie que, dès ſon origine, le vent de la cour a fait voguer à pleines voiles. *Le Blond*, qui a fait l'article *Art militaire* dans l'Encyclopédie. *Boileau*, le premier de nos verſificateurs. *Boindin*, *Boucher d'Argis*, juriſconſultes. *Bougainville*, de l'académie françoiſe, & qui a traduit l'Anti-

Lucrece. *De Bury*, qui a écrit l'hiſtoire. Le célebre *Boullanger*, auteur de l'Antiquité dévoilée, & à qui l'on a pris beaucoup d'idées. *De Caylus*, antiquaire. *Carraccioli*, auteur des Lettres fictives du pape Ganganelli. *Caſſini de Thuri. Jacques Caſſini*, aſtronome. *Chamouſſet*, écrivain patriotique. *Le Camus*, médecin, auteur doué d'imagination. *La Chauſſée*, poëte dramatique. *Clairaut*, de l'académie des ſciences. *Cochin*, garde des deſſins du cabinet du Roi. *Collé*, auteur de chanſons, vaudevilles, pieces & parades ſingulieres, qui ont un ton vraiment original. *La Condamine*, fameux par ſon voyage. *Contant d'Orville*, auteur fécond & utile. *Crébillon* fils, ſi connu par ſes romans pleins d'eſprit. *Crevier*, ancien profeſſeur. *Daquin*, fils du célebre organiſte. *Dionis du Séjour*, de l'académie royale des ſciences. *Dezallier d'Argenville*, maître des comptes. *Ducis*, de l'académie françoiſe. *Dorneval*, auteur du Théatre de la foire, recueilli avec le Sage. *Dorat*, poëte agréable. *Butel Dumont*, auteur du Traité ſur le luxe. *Dupré de Saint-Maur*, de l'académie françoiſe. *Duhamel du Monceau*, de l'académie des ſciences. *Le Dran*, chirurgien, de la ſociété royale de Londres. *Fagan*.

Favart, auteur de pieces à ariettes. *De Fouchi*, secretaire perpétuel de l'académie des sciences. *Fuselier*. *Floncel*. *Fougeroux de Bondaroi*, de l'académie des sciences. Le docte *Fourmont*. *Fournier*, graveur & fondeur de caracteres. *Gallimart*, géometre. *Goguet*, auteur de l'Origine des loix, des arts & des sciences. Mad. *de Gomez*, auteur des Cent nouvelles & des Journées amusantes. Le savant *Goujet*. *Guyot de Merville*. *Helvetius* pere, médecin. *Helvetius* fils, auteur du trop fameux livre de l'Esprit. Le président *Henaut Lattaignant*, chanoine de Reims, chansonnier fécond. Le comte *de Lauragais*, auteur de deux tragédies rares. *Laus de Boissy*. *Lemiere*, de l'académie françoise. *Langlois Dufresnoy*. *De l'Isle*, de l'académie des sciences. *Lorry*, avocat. *Lorry*, médecin. *Lorry*, professeur en droit. *Dom Lieble*, bénédictin. *De Machi*, démonstrateur de chymie. *Maquer*, de l'académie des sciences. *Marchand*, écrivain enjoué. *Mariette*, amateur de dessins, auteur du Traité des pierres gravées. *Marivaux*, auteur fin & plein de détails ingenieux. Le fameux *Mallebranche*, doué d'une si puissante imagination. *Moliere*. *Moissy*, auteur de quelque pieces de

théatre. *Moreau*, évêque de Vence. *Moreau*, procureur du Roi au Châtelet. *Mignot*, neveu de Voltaire, abbé de Scellieres, où il a donné un tombeau à ſon oncle. *Moncrif*, qu'on a appellé le dernier des françois. Les deux *le Monnier* freres, de l'académie des ſciences. *Maréchal*, poëte anacréontique. *Blin de Saint-More*, qui a fait quatre héroïdes & une tragédie encore. *Morand* pere & fils. *Patte*, architecte. *Peſſelier*. *Petit de la Croix*, profeſſeur en arabe. *Pingré*, aſtronome. *Parfaict*, auteur de l'Hiſtoire du théatre françois. *Poinſinet*, auteur de la comédie du Cercle. *Poinſinet de Sivry*, traducteur de Pline. *Poncet de la Riviere*, ancien évêque de Troyes. *Philippe de Pretot*, auteur du Spectacle de l'hiſtoire romaine. *Dupont*, rédacteur des Ephémérides du citoyen. Mad. *la Paute*, auteur de divers mémoires d'aſtronomie. *Prémonval*, de l'académie de Berlin. M. & Mad. *de Puiſieux*. *Quinaut*. Le docteur *Queſnay*, chef de la ſecte économique. *Racine* le fils. *Rouſſeau* le poëte. Le ſavant *Rollin*. *Raymon de Saint-Marc*. *Rémond de Sainte-Albine*, auteur du livre intitulé *le Comédien*. Mad. *Riccobonni*. *Robert de Vaugondy*, géographe. *Roy*, auteur du beau prologue des

Clémens. *Du Roſoy*, auteur du poëme des ſens. *Sage*, fameux chymiſte. *Saurin*, de l'académie françoiſe. *Secouſſe*, avocat. *Sedaine*, auteur de quelques opéra-comiques. *Sorat*, qui a tantôt remporté & tantôt diſputé le prix à l'académie françoiſe. La marquiſe *de Saint-Chamond*. Le comte *de Seneterre*. *Thibout*, fameux imprimeur. *Titon du Tillet*, auteur du Parnaſſe françois. *Touſſaint*, auteur du livre des mœurs. *Villaret*, continuateur de l'Hiſtoire de France. Mad. *Villeneuve*, auteur de pluſieurs romans. Le marquis *de Vilette*. *Voltaire*. *Watelet*, de l'académie françoiſe. *Willemain d'Abancour*, verſificateur. Le marquis *de Ximenès*, qui a fait Amalaſonte & Epicaris, tragédies.

J'AURAI ſans doute oublié quelques noms; mais je ſouhaite qu'on diſe d'eux : *præfulgebant Caſſius & Brutus, eo ipſo quod eorum effigies non viſebantur.*

SI l'on compte qu'il n'y a point eu d'homme célebre né en province, qui ne ſoit venu à Paris pour ſe former, qui n'y ait vécu par choix, & qui n'y ſoit mort, ne pouvant quitter cette grande ville, malgré l'amour de la patrie;

cette race d'hommes éclairés, tous concentrés sur le même point, tandis que les autres villes du royaume offrent des landes d'une incroyable stérilité, devient un profond objet de méditation sur les causes réelles & subsistantes, qui précipitent tous les gens de lettres dans la capitale, & les y retiennent comme par enchantement.

TANDIS que la nature a prodigué ses dons précieux à ces hommes distingués du vulgaire, la fortune, comme pour s'en venger, leur a refusé ses faveurs, & sa malice à cet égard est bien ancienne. Démosthenes étoit fils d'un forgeron, Virgile d'un boulanger, Horace d'un affranchi, Théophraste d'un fripier, Amyot d'un corroyeur, la Mothe d'un chapelier, Rousseau le poëte d'un cordonnier, Moliere d'un tapissier, Quinaut d'un mitron, Fléchier d'un chandelier, Rollin d'un coutelier, Massillon d'un tanneur. Un horloger de Geneve fut le pere de J. J. Rousseau, & MM. Caron de Beaumarchais & Dupont l'économiste sont aussi fils d'horlogers.

PRESQUE tous les hommes qui se sont fait

connoître dans les arts & dans les ſciences, & qui ont formé de leurs travaux accumulés le véritable tréſor de l'eſprit humain, ont connu dans leur jeuneſſe le beſoin, & ont recueilli, comme dit Mérope, *ce mépris qui ſuit la pauvreté.*

HOMERE a mendié. Le Taſſe, Milton & Pétrarque ont connu la miſere. Corneille eſt décédé pauvre. Boulanger a erré, ſur les grandes routes. Jean-Jacques Rouſſeau eſt mort.... je n'oſe ici le dire.

LES penſions que diſtribuent les ſouverains ne ſont pas attribuées de nos jours aux gens de lettres, ou qui en ſont les plus dignes par leurs travaux, ou qui en auroient le plus beſoin par leur ſituation. Enfin, juſqu'aux dignités littéraires, tout eſt enlevé par la faveur, le crédit ou l'intrigue.

CHAPITRE C.

Porte-faix.

NOUS avons au coin des rues des *Hercules* & des *Milons de Crotone*, pour emménager ou déménager nos meubles, & porter les fardeaux du commerce. Vous les appellez d'un signe, & ils sont à vous avec leurs crochets; appuyés sur des bornes, ils attendent qu'on leur donne de l'emploi. Vous croiriez que ces hommes ont une taille au-dessus de la commune, des couleurs vermeilles, des jambes fortes & de l'embonpoint; non, ils sont pâles, trapus, plutôt maigres que gras; ils boivent beaucoup plus qu'ils ne mangent.

A toute heure, vous les trouvez prêts à charger leur dos des poids les plus lourds. Légérement courbés, soutenus sur un bâton ambulatoire, ils portent des fardeaux qui tueroient un cheval; ils les portent avec souplesse & dextérité, au milieu des embarras des voi-

tures, & dans des rues étranglées; tantôt c'eſt une glace qui en occupe toute la largeur & fait danſer toutes les maiſons pour qui la fuit & la regarde; tantôt c'eſt un marbre fragile & précieux, chef-d'œuvre de l'art. Ces hommes deviennent comme ſenſibles dans toute leur charge; & à force de virer, de s'eſquiver & de marcher de biais, ils évitent le choc roulant de la foule impétueuſe; ils s'arrêtent à propos, trottent de même, jurent pour avertir les paſſans, les menacent, tout chargés qu'ils ſont, de leurs bâtons courts, & à travers tant d'écueils, arrivent au port ſans avoir rien caſſé; le pavé ſec, fangeux ou gliſſant leur devient égal.

On tranſporte des porcelaines d'un bout de la ville à l'autre ſur un long brancard; & ſi rien ne tombe des fenêtres pendant la traverſée, il n'y aura pas à une ſoucoupe la moindre fracture.

Savez-vous les muſcles qui travaillent le plus dans le corps des porte-faix? Les extenſeurs des jambes. Voyez-les, elles ſont dans un tremblement inſenſible, mais néanmoins viſible.

LORSQUE, dans le temps des gelées, les roues des voitures gliſſent ſur le pavé, tombent dans la pente du ruiſſeau, & s'engrenent l'une dans l'autre, les fiacres deſcendent de deſſus leur ſiege, ſoulevent leurs voitures avec le dos, la dégagent ſans le ſecours de qui que ce ſoit, quoiqu'ils aient quatre perſonnes dans leur carroſſe, & quelquefois le train chargé de deux ou trois coffres. Quelle force dans les vertebres de l'homme!

UNE voiture chargée d'une énorme pierre de taille a-t-elle perdu de ſon équilibre? ſoixante mains officieuſes le rétabliſſent; il faudroit ailleurs ſix heures pour cette opération, elle ſe fait en un clin-d'œil.

QU'UNE ſoupente rompe, qu'une roue ſe caſſe, l'équipage eſt enlevé avec une rapidité preſqu'égale à ſa chûte. On vous dit: *il eſt arrivé là un accident*, & il n'y paroît déjà plus; tous les porte-faix des carrefours voiſins ont prêté la main avec un zele gratuit; ils accourent, dès que la voie publique eſt obſtruée, & la débarraſſent ſur-le-champ. Ces ſervices journaliers devroient leur être comptés.

ON dit que les porte-faix en Turquie portent jusqu'à sept ou huit cents livres pesant; les nôtres ne vont pas jusques-là, il s'en faut. Les porteurs de farine à la Nouvelle-Halle sont les plus vigoureux de tous; ils ont la tête comme enfoncée dans les épaules, & les pieds applatis; les vertebres, en se roidissant, ont assujetti l'épine du dos à une courbure constante.

CES hommes ne sont pas doué d'une force extraordinaire; ils seroient foibles au pugilat, à la lutte, inhabiles à ramer ou à scier; ils ont contracté l'habitude de porter des charges sur le dos ou sur la nuque du col, & ils savent accomplir merveilleusement les loix de l'équilibre: l'adresse fait plus que la force; & ne craignez point pour eux une luxation occasionnée par ces poids énormes; il n'y a rien de si rare dans les annales de la chirurgie.

MAIS ce qui fait peine à voir, ce sont de malheureuses femmes qui, la hotte pesante sur le dos, le visage rouge, l'œil presque sanglant, devancent l'aurore dans des rues fangeuses, ou sur un pavé dont la glace crie

fous les premiers pas qui la preſſent ; c'eſt un verglas qui met leur vie en danger : on ſouffre pour elles, quoique leur ſexe ſoit étrangement défiguré. L'on ne voit point le travail de leurs muſcles comme chez les hommes, il eſt plus caché ; mais on le devine à leur gorge enflée, à leur reſpiration pénible, & la compaſſion vous pénetre juſqu'au fond de l'ame, lorſque vous les entendez, dans leur marche fatigante, proférer un jurement d'une voix altérée & glapiſſante. On ſent que leur organe n'étoit pas fait pour ces mots énergiques & groſſiers ; que leur corps n'étoit pas créé pour ſupporter ces charges démeſurées ; on le ſent, puiſque le hâle, le travail journalier, l'endurciſſement des bras, le calus des mains, n'ont pu les métamorphoſer en hommes. Sous leur vêtement épais, groſſier & ſale, ſous la craſſe, ſous leur peau endurcie, elles conſervenr encore les formes originelles qui vous font diſtinguer au bal de l'opéra une ducheſſe ſous le maſque & le domino ; leur ſexe n'eſt point anéanti pour l'œil ſenſible ; & ces malheureuſes créatures lui commandent la pitié la plus profonde. Comment les femmes ſont-elles réduites parmi nous à un labeur ſi diſproportionné aux

forces qu'elles ont reçues de la nature? Le peuple chez qui on les enferme eſt-il plus cruel que celui qui les livre à ces travaux impitoyables & renaiſſans?

QUEL contraſte! l'une ſuccombe en nage ſous une double charge de citrouilles, de potirons, en criant, *gare*, *place!* L'autre, dans un leſte équipage dont la roue volante raſe la hotte large & comblée, ſous ſon rouge & l'évantail à la main, périt de molleſſe. Ces deux femmes ſont-elles du même ſexe? Oui.

QUELQUEFOIS un de ces porte-faix met ſur ſes crochets exactement tout le ménage d'un pauvre individu; lit, paillaſſe, chaiſes, table, armoire, uſtenciles de cuiſine; il deſcend toute ſa propriété d'un cinquieme étage, & la remonte à un ſixieme. Un ſeul voyage lui ſuffit pour tranſporter les meubles & immeubles du miſérable; le porte-faix eſt plus riche que lui: car le malheureux, pour le ſimple tranſport, paiera peut-être le dixieme de la valeur intrinſeque de ſes effets. Hélas! il eſt obligé de changer de logement tous les trois mois, parce qu'il n'a pu payer que la moitié de ſon terme; & c'eſt à qui le chaſſera plus loin.

MAIS comment avoir de la pitié, dira le locataire ? n'ai-je pas à payer le *propriétaire* ? Et le propriétaire dira, n'ai-je pas à donner au Roi les *deux vingtiemes* & les huit fols pour livre, qu'on vient d'augmenter encore ? C'eſt toujours le motif dont on uſe pour ne faire aucune grace aux malheureux.

A la naiſſance d'un fils de France, ces porte-faix, crocheteurs, porteurs de chaiſes, ramonneurs de cheminées, porteurs d'eau, forment des corporations, ayant des muſiciens, c'eſt-à-dire des violons, à leur tête. Ils vont à Verſailles pour avoir audience, & s'arrêtent dans la *cour de marbre :* c'eſt de là qu'ils complimentent le Roi ſur ſon balcon ; ils tiennent en main les ſymboles de leur induſtrie ; & on les a vus imaginer, dans ces occaſions, des facéties divertiſſantes.

TANTOT c'eſt un ramonneur caché dans une cheminée à la pruſſienne, que quatre de ſes camarades portent ſur un brancard, & qui mettant tout-à-coup la tête hors du tuyau, harangue de cette maniere le Roi de France. Il lui dit qu'il préſerve des incendies les mai-

ſons de ſa bonne ville de Paris. Tantôt les porteurs de chaiſes promenent une figure coloſſalle, dont la robe eſt parſemée de fleurs de lys, & qui tient & careſſe entre ſes bras robuſtes un nourriſſon à qui elle applique de très-gros baiſers.

MAIS les poiſſardes ont le privilege d'être introduites juſque dans la galerie, & de complimenter le Roi particuliérement; ce qu'elles font néanmoins à genoux. On leur donne enſuite à dîner au grand-commun, & c'eſt un des premiers officiers du chef de la maiſon du Roi qui en fait les honneurs. Le repas eſt ſplendide.

DE retour à Paris, ces poiſſardes ſe promenent triomphantes, & rendent compte à la Halle, de la bonne réception qui leur a été faite. La Halle pendant ſix mois eſt fort contente de la cour. Que le Roi vienne à Paris dans cet intervalle; les fortes voix de ce canton, qui donnent le ſignal à la place Maubert & aux autres marchés, hurleront le *vive le Roi* d'une maniere haute, énergique, preſqu'effrayante.

TOUTES ces harangues ou complimens ont été faits par des gens de lettres qui s'en amuſent derriere le rideau, & qui réuſſiſſent mieux que s'il avoit fallu ſe nommer. J'en ai lu d'aſſez piquans; mais tous ne ſont pas connus, ou n'ont pas été prononcés. Jamais la fête ancienne, philoſophique & plaiſante des *Saturnales* ne ſe reproduira de bonne grace parmi nous; je crois cependant que tout le monde y gagneroit, même du côté de l'amuſement, ſi l'on vouloit en eſſayer ſeulement une petite fois.

CHAPITRE CI.

Melons.

LES melons qui croiſſent aux environs de Paris n'en ont que la figure. Ceux qui ont goûté les excellens melons de la Lombardie, les bons melons *cantaloupes* de la Hollande, ne peuvent toucher à cette mauvaiſe drogue qui uſurpe le nom d'un des meilleurs fruits de l'univers. Il eſt tellement dégénéré, qu'il devient fiévreux, mal-ſain, au point que la

police eſt obligée de l'interdire, & de le faire jeter à la riviere vers le 25 Septembre.

Les ſerres nouvellement établies, avec des vitrages exhauſſés, & qui concentrent les rayons du ſoleil, leur donneront ſans doute une maturité qui les rendra moins inſalubres.

Il n'y a rien de plus perniceux que les citrouilles, après les premieres huîtres, que l'on amene de Dieppe ou de Cancale à la fin d'Octobre. Je ne conſeille à perſonne de manger des huîtres dans cette ſaiſon qu'après les premiers froids. Il faut que la police veille à cet égard ſur les gourmands Pariſiens, à-peu-près comme une *bonne* veille ſur des enfans.

CHAPITRE CII.

Chapeaux.

Le Pariſien change avec la même facilité de ſyſtême, de ridicules & de modes. La figure de nos chapeaux, comme toutes les choſes humaines, a ſubi le ſort de la variation.

Les coëffures, dans les boutiques des marchands, ſe ſuccedent comme les nouvelles méthodes dans l'empire des lettres. Le *chapeau haut & pointu* a prévalu quelque temps, ainſi que le *ſtyle académique*, qui tombe enfin, & que l'on n'imite plus.

Ce penchant pour tout ce qui varie, cette paſſion qui nous pouſſe à créer de nouvelles modes, nous fait adopter ce que les princes imaginent en ſe jouant, ou par fantaiſie; tantôt c'eſt l'invention d'une *énorme paire de boucles*, tantôt c'eſt celle d'un *frac*. Ainſi Alcibiade donna ſon nom à une ſorte de ſouliers; & ſa vanité étoit flattée, lorſqu'il entendoit dire qu'elle étoit de ſa création.

Quelquefois des intérêts particuliers font naître une mode; l'origine des *paniers* fut inventée pour dérober aux yeux du public des groſſeſſes illégitimes, & les maſquer juſqu'au dernier inſtant; les grandes manchettes furent introduites par des fripons qui vouloient filouter au jeu & eſcamoter des cartes.

Nous avons rogné inſenſiblement le haut

bord de nos larges feutres ; nous les avons enſuite rendu petits ; & enfin nous avons fait diſparoître ces *trois cornes* ſi incommodes. Aujourd'hui nos chapeaux ſont ronds ; & voilà les chapeaux à la mode.

On ne les porte plus le matin ſous le bras. Ils couvrent la plus noble partie du corps, & pour laquelle ils ſont faits. A-t-on vu le Turc mettre le *turban* ſous ſon bras, les évêques tenir leurs *mitres* à la main ? Mettons donc conſtamment notre *chapeau* ſur notre tête, pour garnir nos foibles cerveaux des rayons du ſoleil, & que ce précieux dôme s'oppoſe aux évaporations de notre cervelle. N'étoit-il pas ridicule de l'employer inceſſamment à la main à des exercices de civilité & de minauderie ?

Je ne ferai point ici l'hiſtoire des chapeaux ; je ne remonterai point aux chapeaux gras de Louis XI, qui les portoit tels par ſaleté & par avarice ; je ne parlerai point de la vertu magique, concentrée dans tels chapeaux ; les uns font d'un mauvais prêtre un grand ſeigneur, & les autres un docteur d'un idiot. On ſait

l'effet que produit tel chapeau fourré, mis sur la tête d'un grenadier; & le diadême enfin n'eſt-il pas un chapeau qui produit une certaine ivreſſe?

— J'AI vu des chapeaux dans ma jeuneſſe, qui avoient de très-grands bords; & quand ils étoient rabattus, ils reſſembloient à des parapluies: tantôt on releva, tantôt on rabaiſſa ſes bords par le moyen des gances. On leur a donné depuis la forme d'un *bateau*. Aujourd'hui la forme ronde & nue paroît la dominante; car le chapeau eſt un Protée qui prend toutes les figures qu'on veut lui donner.

DEMANDEZ-LE à nos femmes qui, après tant d'eſſais multipliés, ont définitivement adopté le *chapeau anglois*, malgré leur antipathie pour l'Angleterre; je leur conſeille de s'y tenir, qu'elles l'ornent de perles, de diamans, de plumes, de cordons, de rubans, de houppes, de boutons, de fleurs; que les poëtes dans leur langage y attachent des aſtres & des cometes; qu'elles les portent rouges, verds, noirs, gris, jaunes: mais qu'elles gardent conſtamment le *chapeau anglois*; les laides y gagnent, & les belles auſſi.

NOUS n'avons donc plus ni chapeau pigmée, ni chapeau coloſſal; les dames avoient élevé ridiculement leurs coëffures, au moment que les hommes avoient arboré les petits chapeaux; aujourd'hui que les hommes en ont augmenté & arrondi le volume, les coëffures ont prodigieuſement baiſſé.

UN poëte diſoit alors :

J'ai vu Chloris, j'ai vu la jeune Hélene;
Des rubans de Beaulard *leurs fronts étoient ornés:*
Le moule étroit de la baleine
Faiſoit gémir leurs corps empriſonnés.
Leurs cheveux hériſſés fuyoient loin de leur tête;
Un panache orgueilleux en ſurmontoit le faite.
Près de là j'apperçus la Vénus Médicis;
Sa taille libre & naturelle
Déployoit aiſément ſes contours arrondis.
Tout en elle étoit ſimple & tout charmoit en elle.
J'admirai tant de grace, & tout bas je me dis:
L'art enſeigne à Chloris à devenir moins belle.

HOMMES & femmes ſe coëffent beaucoup mieux. Si nous ſommes dans une voiture, il nous eſt permis du moins d'enfoncer la tête

dans le coin du carroſſe, & nous ne riſquons pas d'éborgner notre voiſin avec les pointes de notre ancien triangle.

C'EST toujours celui-là qu'on porte ſous le bras, lorſqu'on eſt habillé; mais on ne s'habille plus qu'une ou deux fois la ſemaine, les jours de grandes viſites. On voit les gens comme il faut, à l'heure même du ſpectacle, le chapeau ſur la tête.

LE dernier caprice, je crois, eſt le meilleur; il a influé ſur la couleur. Les chapeaux ne ſont plus noirs; on les porte blancs, comme font les carmes & les feuillans depuis plus d'un ſiecle; & ſur-tout en été, le ſoleil échauffe moins la tête. L'œil qui s'étonne d'abord, s'accoutume à tout: on porteroit des chapeaux rouges & bleus, verd-pomme & lilas, qu'on s'y feroit; chacun arboreroit ſa couleur favorite. Ce ſeroit un nouveau coup-d'œil.

ON commence par condamner les nouvelles modes; chacun ſe récrie ſur la folie changeante: au bout d'un mois elle eſt adoptée par ſes plus violens contradicteurs; & tel qui la fronde

aujourd'hui, prendra demain les idées qu'il avoit combattues.

PUISQUE c'eſt à nous à inonder la terre de nouveaux bonnets, jouiſſons de notre génie inventif, plaçons nos chapeaux d'hommes ſur les têtes ſuiſſeſſes & hollandoiſes. Continuons de donner toujours la loi prédominante des coëffures. Toutes les femmes ont pris nos chapeaux : il s'agit de les faire adopter définitivement à Vienne, à Berlin & à Pétersbourg. Et qui ſait ſi nous n'étendrons pas encore plus loin, en triomphateurs heureux, nos illuſtres conquêtes ?

CHAPITRE CIII.

Noces.

QUE celui qui a vu une noce champêtre, le couple du hameau qui s'avance vers l'égliſe, les doigts amoureuſement entrelacés, portant dans leurs regards le deſir ingénu; les parens qui les ſuivent au même autel où ils ſe ſont mariés ; les garçons de la fête en *habits*

du dimanche, les rubans au chapeau, le bouquet au côté; les filles en blanc corset, regardant ce jour-là leur amant avec plus d'assurance; & le violon un peu aigre, mais qui conduit gaiement la marche & ferme le cortege, ne s'attende point à trouver sous le superbe portique de nos temples, ni la gaieté vive & franche, ni le riant tableau de cette joie naïve, ouverte & abandonnée.

L'HYMEN ici se célebre à grands frais; on ne marche point sur la pelouse le long des haies fleuries, pour arriver à l'autel du bonheur. On s'enferme dans des carrosses à glaces; on est chargé d'atours; les coëffeurs ont occupé toute la matinée; on s'observe tristement; le cérémonial regle tous les pas, & le couple opulent, sous des habits d'or, porte déjà sur son front l'ennui qui doit les accompagner le reste de leurs jours. La villageoise aimoit de bonne foi avant de sceller la foi promise devant le curé rustique; & la Parisienne, recevant le riche anneau, jure, avant d'aimer, qu'elle aimera toujours.

LE festin du village offre la même diffé-

rence. Où eſt le rire ingénu, la table dreſſée ſur l'herbe, la joie de la parenté, le broc de vin toujours rempli, le veau entier dépecé & rôti? Où ſont les danſes vives & les mouvemens vrais de l'alégreſſe? Où les vieillards paroiſſent-ils en cheveux blancs, eſſuyant leurs yeux humides de larmes de tendreſſe? Où lit-on l'attente du plaiſir dans les regards furtifs de la jeune mariée? Où l'époux paroît-il pétulant & impatient de voir luire l'étoile du ſoir? Où le lendemain l'épouſe un peu pâle paroît-elle confuſe & heureuſe, étonnée & triomphante? Ce n'eſt point à la ville.

Une aſſemblée de parens à moitié diviſés, qui ne ſe ſont pas vus depuis long-temps, qui ne ſe reverront guere paſſé ce jour cérémonieux; des vieillards qui diſſimulent leur caducité; l'étalage des étoffes, des révérences compaſſées, des ſaluts meſurés, une obſervation maligne, des complimens froids, un maintien compoſé, une dignité morne & impoſante: voilà comme on s'unit dans la capitale.

Il faut deſcendre parmi la claſſe des bourgeois du ſecond ordre, pour revoir quelques

images des anciennes noces. Là, elles ſont moins brillantes; mais il y a du mouvement & du bruit. Là, on voit des aſſemblées de quatre-vingt à cent perſonnes; & les invités, chacun à leur tour, rendent le feſtin aux jeunes mariés: c'eſt un enchaînement de repas pendant onze ſemaines.

Les traiteurs ſe plaignent tous hautement que les feſtins de noces deviennent de jour en jour moins fréquens, qu'on s'enfuit à la campagne pour ne point faire de banquet; ils diſent que la joie tombe, que la mélancolie domine la nation, puiſqu'on renonce à la bonne chere & à l'intempérance dans le jour le plus ſolemnel de la vie, que nos aïeux célébroient tous par la plus complete ivreſſe que leur franchiſe ne redoutoit pas. Les ménétriers ſe plaignent auſſi qu'on ne danſe plus comme on faiſoit jadis.

Vous voyez chez ces traiteurs plaignans, des ſalles immenſes & vuides, qui n'attendent que des convives & des danſeurs. Il y a place pour la table immenſément longue, & pour les contre-danſes en rond.

Le

Le petit peuple danſe encore fort & long-temps ; car il eſt le dernier à abandonner les coutumes joyeuſes, quoique l'on cherche de toutes parts à avilir ſes divertiſſemens.

La licence des paroles regne dans toutes les noces bourgeoiſes. Si l'on faiſoit un recueil de tout ce qui s'y dit de jovial, ces plaiſanteries ne feroient pas fort délicates ; mais elles offriroient de l'originalité, ce que le beau monde n'a pas. Le bourgeois rit ces jours-là, de maniere à avertir tous les paſſans qu'il eſt de férie.

Un homme peu fortuné, gourmand de ſon naturel, & qui aimoit conſéquemment à faire bonne chere (ce qu'on ne fait pas ſans de bonnes rentes), avoit trouvé un ſingulier expédient pour être de noce tous les jours de ſa vie : habillé en noir & fort proprement, il étoit aſſidu toute la matinée à Saint-Euſtache, à Saint-Paul, à Saint-Sulpice, à Saint-Roch, enfin dans toutes les grandes paroiſſes ; & quand il voyoit un mariage dont le cortege étoit un peu nombreux, il ſe mêloit parmi la foule. Certains jours il avoit à choiſir ; car à la même

heure on voit ſouvent trois ou quatre mariages de différentes claſſes & dans la même égliſe.

A l'iſſue de la meſſe commence l'indiſpenſable feſtin, toujours commandé d'avance, & qui ſe fait ordinairement chez le traiteur. Il eſt d'uſage que les parens de chaque conjoint ſe réuniſſent à la même table, & le plus ſouvent ils ſe voient pour la premiere fois. Or, les parens du mari, qui l'avoient vu à la meſſe, croyoient notre étranger du côté de la femme; tandis que les parens de la femme le croyoient du côté du mari. Il faiſoit donc grande chere dans ſon rôle équivoque, diſtribuant de part & d'autre quelques légers complimens; & vous penſez bien qu'il poſſédoit à fond le ſtyle & les propos du jour.

Il y avoit quatre ou cinq ans que ce manege duroit, lorſqu'un parent qui rencontroit notre *habit noir* pour la troiſieme fois depuis huit jours, s'aviſa de lui demander de quel côté il étoit. *Du côté de la porte*, reprit-il en ſe levant & poſant ſa ſerviette ſur la table. On en étoit au deſſert.

Si l'hymen n'eſt pas cher au village, s'il en coûte peu à l'habitant de la campagne pour ſanctifier ſes plaiſirs, il n'en eſt pas de même à Paris. L'épouſeur ſe jette dans toutes les dépenſes du luxe & de la repréſentation, pour complaire à la future & à la ſotte vanité de ſes parens. Huit jours après les noces, viennent le regret & les lamentations. Ce ſont des mémoires de fourniſſeurs, qui ſe ſuccedent chaque jour; c'eſt le vendeur de diamans, le marchand d'étoffes, le bijoutier, le tailleur, le traiteur, la lingere, la marchande de modes, le tapiſſier, le miroitier, le coëffeur: & paie, pauvre mari, paie! On ne t'a pris que pour cela: as-tu cru que ta jouiſſance ſeroit purement gratuite?

Aussi a-t-on fait une eſtampe parlante, où l'on voit la dot de l'épouſée s'envoler en différens jets, & tomber dans les mains & le tablier d'une multitude de gros & petits marchands. Le mari, qui ſuit d'un œil triſte & étonné le vol irréſiſtible de ſes eſpeces, porte douloureuſement la main ſur des ſacs vuides; & pour tout dédommagement, il a à ſes côtés

une femme éternelle, brillante de clinquans & de colifichets.

Le premier enfant acheve la confection entiere de la dot ; l'époux abusé prend de l'aigreur ; les reproches mutuels s'élevent, & chacun maudit au fond de son ame le mariage trompeur, & les noces dispendieuses que la vanité a commandées.

CHAPITRE CIV.

Mariage. Adultere.

L'indissolubilité du mariage fait les adulteres : on ne peut délier le nœud, on le rompt. Faut-il s'en étonner ? On a bâti le même contrat pour des êtres d'ailleurs si différens dans leur physique, dans leur fortune, dans leurs emplois, dans leurs idées ! Ici, la chaîne a été lâche ; là, trop tendue ; ici, tyrannique ; là, servant de voile à la cupidité. Le soldat, le matelot, le juge, le militaire, l'écrivain, le négociant, le cultivateur, le postillon sont asservis aux mêmes usages.

Après cela, un homme qui veille sur sa femme, passe pour jaloux, & on le blâme. Est-elle infidelle? on ridiculise le mari. La loi qui empêche le divorce, sans avoir égard à l'antipathie des caracteres, est une loi bizarre. Elle regne à Paris; mais qu'en arrive-t-il? Vous le savez!

Le lendemain des noces bourgeoises, ou tout au plus huit jours après, quel changement s'opere dans l'esprit de l'amoureux mari! De quelle hauteur tombent les espérances de tel honnête artisan! Il croyoit avoir épousé une femme économe, rangée, attentive à ses devoirs. Il lui trouve tout-à-coup l'humeur dissipatrice; elle ne peut plus rester à la maison; elle joint la dépense à la paresse. L'inconséquence, la légéreté, la folie remplacent les occupations utiles, où elle avoit été élevée dès l'enfance. Loin de fixer dans son ménage l'aisance & la paix par un sage travail, elle se livre à la frénésie des parures.

Qui l'eût dit, que le mariage altéreroit à ce point ses premieres dispositions? Cette fille timide, craintive, occupée dans la maison pa-

ternelle, eſt devenue une femme exigeante, altiere, qui ne ſonge qu'à ſes propres jouiſſances, parce qu'elle a mis dans ſa tête que tout l'entretien d'une maiſon devoit rouler ſur le mari, tandis que le rôle de la femme étoit, de ſe livrer à une vie diſſipée.

CET artiſan aura beau être laborieux & économe ; l'inſouciance journaliere de ſon épouſe mine une maiſon qui s'abyme inſenſiblement, parce que la mere de famille a manqué de vigilance, de tendreſſe & d'économie. Tous les déſordres ſont nés du premier déſordre ; les enfans héritent de la miſere de leurs parens, & voilà l'hiſtoire de la moitié des mariages qui ſe font à Paris dans le ſecond ordre de la bourgeoiſie.

AUTREFOIS l'adultere étoit puni de mort : aujourd'hui, celui qui parleroit de ces loix auſteres & antiques ſeroit prodigieuſement ſifflé.

VOYEZ dans toutes nos comédies, ſi l'on ne rit pas toujours aux dépens des maris ; voyez les petits vers de nos poëtes légers ; ils plaiſantent inceſſamment ſur le mariage, avec

un sel qui réjouit tout le monde. Ces gentillesses ne sont qu'une apologie perpétuelle de l'adultere : on diroit qu'on a peur que les femmes ne comprennent assez tôt que leurs charmes ne sont pas faits pour n'appartenir qu'à un seul.

Tous les arts deviennent complices de ces exhortations à l'infidélité, tous s'empressent à les confirmer dans cette idée, à achever d'éteindre tout scrupule dans leurs ames. Nos tableaux, nos statues & nos estampes, qu'offrent-ils ? Tous les tours heureux & triomphans, joués au pauvre dieu d'Hymen. Nos peintures ne sont pas plus chastes que nos vers.

Mais de nos jours, ô raffinement criminel ! on a été encore plus loin que l'adultere ; on a corrompu l'institution la plus auguste ; on s'est servi des loix même, pour consacrer le libertinage, & en produire les fruits avec audace. Cette dépravation, ce nouveau scandale, date de notre siecle : c'est encore un crime du luxe.

Un homme opulent est attaché à une *fille*,

en a des enfans dont la loi feroit des bâtards. Il imagine de leur donner un nom & un rang ; il ordonne qu'on lui cherche quelqu'un de noble, mais dont les adverſités ont dénaturé l'ame : on le trouve, on le marchande ; il eſt ſorti d'une famille qui a un nom, mais indigente ; il a été élevé dans une fierté oiſive, & il n'a pas de pain. Réduit à une pareille extrêmité, l'honneur n'eſt pour lui qu'un vain nom. On lui propoſe d'épouſer cette *fille*, & d'en reconnoître les enfans : il aura une penſion qu'il ira manger dans le coin d'une province éloignée.

LE noble d'abord a quelque répugnance ; mais l'or, ce puiſſant mobile des actions iniques, l'or le décide. On le mene chez un notaire, où il ſigne un contrat qui lui aſſure véritablement une penſion, mais qui porte une ſéparation de biens préliminaire.

FIGUREZ-VOUS cet homme qui le lendemain trouve, dans une chapelle obſcure, quatre témoins, & devant l'autel, une fille jeune & charmante qu'il n'a jamais vue : voilà ſa femme, mais ſous la condition expreſſe qu'elle ne ſera jamais à lui.

Elle ſort en ce moment des bras de la volupté, pour y rentrer après la cérémonie; l'époux lui touchera une fois la main, pendant que le prêtre prononcera les paroles ſacrées. Paſſé cet inſtant, à jamais ſéparé d'elle, il ne reconnoitra peut-être pas le viſage de celle avec qui il aura contracté. L'anneau ſe donne, le *oui* ſe prononce de part & d'autre, ou, pour mieux dire, le parjure & le ſacrilege s'accompliſſent.

En ſortant de la chapelle, l'épouſe, ſans ſaluer ſon mari, monte dans un équipage, & ſe retrouve dans le lit qu'elle avoit quitté. L'époux fuit vers la province; on lui paie une année d'avance, & il a une femme dont il ne peut pas viſiter l'appartement, ni même habiter la ville. Il a & il aura des enfans qu'il n'a point vus, qu'il ne verra point, & ils porteront ſon nom.

Il ſe bannit, & va manger ſa honteuſe penſion dans une petite ville, lorſque ſa femme déployant ſon contrat de mariage & l'acte de célébration, ſe pare publiquement du nom qu'elle a acheté. Un marbre offre ce nom en

lettres d'or au frontiſpice d'un ſuperbe hôtel, tandis que le mari n'oſe articuler le ſien dans ſa profonde retraite.

VOILA ce qui ſe pratique ſous l'œil de la législation : & la loi outragée eſt réduite au ſilence ; car on a tourné contr'elle ſes propres formes avec une coupable adreſſe : l'homme a paru ſe venger à ſon tour, d'une loi inflexible & extrême.

N'AURAIT-IL pas mieux valu ne pas abolir ces anciens mariages mixtes & faciles, où la femme n'étoit pas déshonorée, où les enfans innocens n'étoient pas preſſés entre l'abnégation & la honte ?

QUELQU'UN dira qu'il faudroit le ſtyle de Juvénal pour tonner contre cette licence ; mais que feroit le plus véhément ſatyrique ? à quoi remédieroit-il ? La perte des mœurs vient le plus ſouvent de l'inſuffiſance des loix, de leurs erreurs & de leurs contradictions.

CHAPITRE CV.

Filles entretenues.

AU-DESSOUS des courtisannes par le rang, elles sont moins dépravées. Elles ont un amant qui paie, dont elles se moquent, qu'elles rongent & dévorent, & un autre à leur tour, qu'elles paient, & pour lequel elles font mille folies.

OU ces femmes deviennent insensibles, ou elles aiment jusqu'à la fureur. Alors elles paient à l'amour le tribut d'un cœur délicat. Sur le retour elles ont la rage de se marier. Ceux qui préferent la fortune à l'honneur, les épousent & s'avilissent. Ces épouseurs sont ordinairement un petit violon, un médiocre peintre, un mince architecte.

ON ne dit point en Perse (selon le marquis d'Argens) la *Zaïde*, la *Fatime*; mais la *cinquante tomans*, la *vingt tomans*. (Un *to-*

man vaut quinze écus de notre monnoie.) De même, ajoute-t-il, aux noms de nos filles entretenues, on devroit substituer ceux de la *cent louis*, la *cinquante louis*, la *dix louis*, &c. le tout pour l'utilité publique & l'instruction des étrangers, qui paient fort souvent à un prix excessif ce qui est à très-bon marché pour tout le monde.

CHAPITRE CVI.

Petits Formats.

LA manie des *petits formats* a succédé à celle des marges immenses, dont on faisoit le plus grand cas il y a quinze ans. Il falloit alors tourner le feuillet à chaque instant; on n'achetoit que du papier blanc: mais cela plaisoit aux amateurs.

QUELQUES auteurs vendent encore des estampes ou des portraits d'hommes dits célebres, illustres & vivans par-dessus le marché; mais ils n'ont point encore eu la vogue de

M. Dorat, qui le premier s'eſt fait marchand d'eſtampes, & qui s'y eſt ruiné; c'eſt lui qui a mis en train toutes ces gravures qui font le principal mérite de certains livres, & qui coûtent plus que tous les bons auteurs enſemble de l'antiquité.

La mode a changé : on ne recherche plus que les *petits formats;* on a réimprimé ainſi tous nos jolis poëtes. Ces livrets ont l'avantage de pouvoir être mis en poche, de fournir au délaſſement de la promenade, & de parer à l'ennui des voyages : mais il faut en même temps porter une loupe avec ſoi; car le caractere en eſt ſi fin qu'il exige de bons yeux.

Didot a imprimé une collection d'auteurs choiſis, en petits formats, pour l'uſage de monſeigneur le comte d'Artois. C'eſt un chef-d'œuvre de typographie; mais cette collection eſt exceſſivement rare, & ne ſe vend point.

Ne pourroit-on pas tromper l'inquiſition littéraire, ſi ardente & ſi inquiete, qui s'oppoſe à l'introduction des livres philoſophiques les plus eſtimés, en les réduiſant à de très-

petits formats, en aſſujettiſſant à la préciſion la plus ſtricte, & le papier & les caracteres ? La penſée, par ce procédé nouveau, ſe rapprocheroit, pour ainſi dire, de ſon inviſibilité ; on mettroit une édition entiere dans un ſac à poudre. Si l'auteur joignoit un ſtyle laconique à cette ingénieuſe typographie, un exemplaire éloquent pourroit circuler dans une tabatiere, dans une boîte à mouches, dans une bonbonniere. Les commis *à la phraſe*, qui attendent les ballots matériels où ſe fixe la penſée, pour les ſaiſir de leurs mains profanes & groſſieres, ſeroient tous en déroute. L'œuvre du génie devenant impalpable, ſe moqueroit de tous ces vils adverſaires qui lui font une guerre conſtante. Les brochures viſibles porteroient dès lors une phyſionomie de réprobation, & la ſtupidité ſe manifeſteroit par ſa groſſeur. La philoſophie, au contraire, occuperoit, comme le ſage, la plus petite place dans le monde.

On s'adreſſeroit enſuite aux opticiens, pour poſſéder le verre qui groſſiroit à ſouhait ces menus caracteres ſans fatiguer l'œil. L'imprimerie & l'optique ſe donnant la main, deviendroient des ſœurs inſéparables. C'eſt ainſi qu'en

mariant les arts, ils acquierent une force prodigieuſe & preſqu'illimitée.

Nous invitons les fondeurs de caracteres à travailler cette idée qui n'eſt qu'ébauchée ; nous exhortons les manufactures à rendre le papier fin, léger au poſſible, afin que nos penſées ne ſoient plus la proie facile de ces implacables dévaſtateurs de l'empire des lettres & de la philoſophie. Regagnons par l'adreſſe ce que la force veut nous ôter ; que la matiere, ſubtiliſée par nos ſoins, réponde au volatile de ces idées, qui par leur nature ſont faites pour braver qui les perſécute, ou par crainte, ou par ignorance.

Nous ſavons que l'on pourroit s'adreſſer à la chymie, de préférence à l'optique, pour faire paroître en un clin-d'œil ſur un papier blanc les *lettres parlantes*, *tonnantes*, *fulminantes*, qui s'effaceroient enſuite d'elles-mêmes au bout d'un certain temps. Mais, toute réflexion faite, comme le ſecret pourroit être facilement découvert, & que la *matérialité* ne ſeroit pas détruite, tenons-nous-en au premier projet. Que dis-je ! on n'aura peut-être pas

beſoin de ſon exécution, vu les lumieres nouvelles que les gouvernemens ont acquiſes. Nos penſées, loin de leur nuire, ne peuvent que leur être très-favorables, quand, ſemblables aux pilotes habiles, les hommes en place ſauront *prendre le vent*. Et voilà tout l'art de l'homme d'état.

CHAPITRE CVII.

Maîtres Ecrivains.

IL ne s'agit point ici de Corneille, de Paſcal, de Lafontaine, de la Bruyere, de Fénelon, de Voltaire, de Jean-Jaques Rouſſeau, de Buffon, de Raynal, de de Paw; il s'agit de Paillaſſon, Dautrepe, Rolan, Liverloz. Ils figurent le corps des lettres à main poſée, taillent merveilleuſement une plume, font le *trait* & déterminent ce qui caractériſe la *ronde*, la *bâtarde* & la *coulée*. Ils ſont maîtres en l'art de l'écriture, & non en l'art d'écrire.

IL eſt néceſſaire de ſavoir bien figurer ſes lettres; car une mauvaiſe écriture reſſemble au

au bredouillement de la parole ; mais un caractere liſible ſuffit. Les grands ſeigneurs, les jolies femmes, les auteurs ſe piquent de ſavoir mal peindre ; ils ont tort. D'un autre côté, l'importance que les maîtres écrivains mettent à une belle écriture, eſt plaiſante. Un peu de netteté, voilà tout ce qui convient ; c'eſt perdre ſon temps que de vouloir émuler Roſſignol. Si ces maîtres ont une belle main, ils n'ont pas en général une main rapide : tel clerc de notaire, tel ſcribe du palais, fait des *expéditions* qui ont une grace & une légéreté dont ces experts, avec leur peinture exacte, compaſſée & froide, n'ont jamais approché.

On vient d'ériger en *académie* cette communauté ; mais Louis XIV a bien établi une *académie de danſe* après l'*académie d'armes* ; il n'y a que l'*académie de coëffure* qui n'a pas encore pu prendre racine : mais cela viendra dans le ſiecle des beaux arts.

Il y a toutes ſortes d'académies établies par lettres-patentes ; on voit à Toulouſe celle des *lanterniſtes*. Les anciens avoient auſſi une foule d'académies ; Élien rapporte, *qu'il étoit*

expreſſément défendu d'y rire, afin que l'académie fût à l'abri de toutes ſortes de ridicules. Gardons-nous donc bien de rire ſous les voûtes de l'*académie royale d'écriture*, qui deſſine ſi parfaitement des O, des M, des F, & qui chiffre par-deſſus le marché.

La fonction la plus importante de ces *maîtres-jurés écrivains*, c'eſt qu'ils ſont *vérificateurs d'écritures conteſtées en juſtice*; ceci devient ſérieux : l'Encyclopédie ſoutient que cette *vérification* n'eſt qu'une ſcience conjecturale; les experts diſent qu'il y a des regles fixes & certaines pour convaincre les fauſſaires. Les experts uſent de fortes loupes dans l'examen : mais ne faut-il pas autre choſe qu'une loupe pour décider dans des cas ſemblables? Voyez dans le dernier procès du maréchal de Richelieu, la confuſion & l'ambiguité des rapports.

La vie d'un homme dépend donc quelquefois de ces experts vérificateurs : ce ſeroit donner un champ trop vaſte aux fauſſaires, que de déclarer qu'il n'y a point de moyens ſûrs pour les reconnoître; mais il faut avouer que l'Encyclopédie offre de terribles objections

à résoudre, & qu'il seroit à désirer que l'on consultât tout à la fois & le *maître écrivain*, & l'*écrivain philosophe*.

CHAPITRE CVIII.

L'Enfant-Jésus.

ÉTABLISSEMENT utile, modele d'humanité & de saine politique, dû au célebre Languet, curé de Saint-Sulpice. Plus de huit cents pauvres femmes & filles y trouvent une retraite & la nourriture, en filant du coton & du lin. Elles gagnent leur vie par le travail, & on leur donne l'instruction; on les établit ensuite.

ON nourrit dans une basse-cour, des bestiaux qui donnent du lait à plus de deux mille enfans de la paroisse de Saint-Sulpice. On y entretient une boulangerie qui fournit par mois plus de cent mille livres de pain aux pauvres de la paroisse. On tire parti des volailles, de plusieurs bauges de sangliers, dont on vend les marcassins; d'une apothicairerie où l'on fait des distillations d'un grand pro-

duit. L'ordre qui regne dans cette maiſon eſt bien fait pour ſervir de modele aux communautés religieuſes qui poſſedent de vaſtes terreins.

CET établiſſement, moins pompeux que le bâtiment de Saint-Sulpice aux yeux de l'obſervateur ſenſible, eſt cent fois préférable. L'édifice ſomptueux a coûté immenſément, ſans un avantage réel à l'humanité : c'eſt une décoration, & voilà tout. L'*Enfant-Jéſus*, dans ſes humbles murailles, renferme la pratique aſſidue & journaliere de la premiere des vertus, la charité. L'*Enfant-Jéſus* enfin fait pardonner la magnificence inutile du vaſte temple.

AH, qu'il m'eſt agréable, ſur ma route pénible, de rencontrer de pareils établiſſemens! Mais je ne vois de tous côtés que des monaſteres ſtériles, des *Sacré Cœur de Jéſus*, des *Aſſomption*, des *Capucines*, des *Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement*, des *Couture Sainte-Catherine*, des *Sainte-Agathe* ou *Filles du ſilence*, &c. On demande à quoi bon tous ces couvens & toutes ces religieuſes, dont la

plupart prient très-ſérieuſement pour le *rétabliſſement de la religion romaine en Angleterre*; ce dont les fiers amiraux de cette valeureuſe république ne ſe doutent ſeulement pas.

CHAPITRE CIX.

Tragédies modernes.

LES ſpectateurs du théatre françois commencent enfin à ſentir l'uniformité & la reſſemblance de ces plans étroits, de ces caracteres répétés qui laiſſent un vuide, & impriment une langueur ſenſible à nos tragédies modernes. L'immuable *patron* de la Melpomene Françoiſe endort ou révolte les eſprits les plus attachés par l'habitude aux vieilles opinions littéraires. On eſt preſque d'accord que cette Melpomene Françoiſe, ſi exceſſivement vantée, n'a vécu que d'imitation; qu'elle n'offre que quelques portraits au lieu de ces tableaux larges & animés par la multitude des caracteres qui appartiennent à un ſujet hiſtorique.

On a dit tout haut que notre petite ſcene n'étoit qu'un *parloir*, que nos vingt-quatre heures n'avoient ſervi qu'à accumuler groſſiérement les invraiſemblances les plus ineptes & les plus bizarres. On eſt convenu *qu'un ſeul & même patron dramatique*, pour tous les peuples, pour tous les gouvernemens, pour tous les événemens terribles ou touchans, ſimples ou compliqués, étoit une adoption puérile qui n'avoit pu être conſacrée que par les copiſtes d'un art qu'ils n'ont point eu le génie de modifier, tous adorateurs ſerviles de ce qui avoit été fait avant eux, & abſolument dépourvus d'invention.

On ridiculiſe donc avec juſtice cette gêne continuelle dans le choix des ſujets & dans la diſpoſition de la fable, cette foule d'entrées & de ſorties vagues & forcées, qui reſſerrent une action étendue, dont la marche libre eût paru conforme aux faits, & pour tout dire, raiſonnable.

Le poëte aſſujetti a coupé le tableau hiſtorique pour le faire entrer dans le cadre des regles. Quelle inconcevable mal-adreſſe!

On rit quand on voit un auteur tragique prendre sans façon deux ou trois pieces grecques pour en composer *une* à sa fantaisie ; abattre une tête qui lui déplait pour en coller une autre sur le tronc de tel personnage ; confondre les parentés des descendans d'Atrée & d'Œdipe, sans craindre l'animadversion de ces princes décédés ; traiter indifféremment un sujet anglois, allemand, russe, turc, ou tartaro-chinois ; ne daigner jamais lire son original, ni l'histoire du temps, ne vouloir que *le titre*, & débiter hardiment sa composition étrange sous l'enseigne de *tragédie*. On affiche le *monstre* sous cette dénomination, & le *monstre* a son passe-port ; mais les gens sensés vont voir par curiosité de quelle maniere un poëte françois défigure l'histoire, l'idiôme, le génie, le caractere de tous les peuples du monde, à l'aide de quelques vers ronflans.

Il est vraiment plaisant de voir ces conspirations d'écoliers, de prêter l'oreille à ces conjurés qui apprêtent le *poignard* ou la *coupe empoisonnée ;* de voir un acteur en instruire un autre, en rimes très-sonores, de sa généalogie, de sa naissance, de l'histoire de ses parens ;

d'examiner ces rois tous agiſſant & parlant de même, n'ayant aucune phyſionomie diſtincte, dont, pour plus grande commodité, le poëte a fait des deſpotes altiers environnés de gardes, comme s'il n'y avoit au monde que cette forme aſiatique. Et voilà le fantôme que la nation, par une ſotte habitude, adore ſous le nom de *goût*. Elle affecte du mépris pour tout ce qui n'eſt pas de ſon crû littéraire; & dans ces foibles linéamens, où le François ſeul a reconnu la figure humaine, il a défié néanmoins ſes voiſins, & ſemblable au moucheron de la fable, il a ſonné la charge & la victoire, en publiant que lui ſeul avoit un théatre tragique.

TOUT philoſophe, c'eſt-à-dire celui qui conſulte la nature & les hommes au lieu des journaliſtes & des académiciens, ſourit de pitié en démêlant le faux, le bizarre, & le ton menſonger de notre tragédie.

QUOI, ſe dit-il, nous ſommes au milieu de l'Europe, ſcene vaſte & importante des événemens les plus variés & les plus étonnans, & nous n'avons pas encore un art dramatique à nous?

Nous ne pouvons compoſer ſans le ſecours des Grecs, des Romains, des Babyloniens, des Thraces ? Nous allons chercher un Agamemnon, un Œdipe, un Théſée, un Oreſte, &c. ? Nous avons découvert l'Amérique, & cette découverte ſubite a fondu deux mondes en un, a créé mille nouveaux rapports ? Nous avons l'imprimerie, la poudre à canon, les poſtes, la bouſſole, & avec les idées nouvelles & fécondes qui en réſultent, nous n'avons pas encore un art dramatique à nous ? Nous ſommes environnés de toutes les ſciences, de tous les arts, des miracles multipliés de l'induſtrie humaine; nous habitons une capitale peuplée de neuf cent mille ames, où la prodigieuſe inégalité des fortunes, la variété des états, des opinions, des caracteres, forment les contraſtes les plus énergiques & les plus piquans; & tandis que mille perſonnages divers nous environnent avec leurs traits caractériſtiques, appellent la chaleur de nos pinceaux, & nous commandent la vérité, nous quitterions aveuglément un nature vivante, où tous les muſcles ſont enflés, ſaillans, pleins de vie & d'expreſſion, pour aller deſſiner un *cadavre grec* ou *romain*, colorer ſes joues livides, habiller

ſes membres froids, le dreſſer ſur ſes pieds tout chancelant, & imprimer à cet œil terne, à cette langue glacée, à ſes bras roidis, le regard, l'idiôme & les geſtes qui ſont de convenance ſur les planches de nos tréteaux ? Quel abus du mannequin !

Si ce n'eſt point là la plus nombreuſe des farces, c'eſt aſſurément la plus ridicule, ou plutôt c'eſt l'oubli le plus impardonnable des plaiſirs de nos nombreux concitoyens & des tableaux vivans & inſtructifs qu'ils demandent. Faut-il alors s'étonner ſi la multitude ne connoît ſeulement pas le nom de nos auteurs tragiques ?

Il n'y a preſque plus que les gens de lettres qui ſoient infatués de ces eſquiſſes imparfaites, & qui s'en occupent avec un ſtérile déluge de paroles ; mais tandis qu'ils ſont fort habiles à multiplier d'oiſeuſes diſſertations, l'art n'en fait pas un ſeul pas de plus. Nos tragédies continuent à n'offrir que des reflets pâles, une imitation ſervile ; & la génération actuelle de nos auteurs atteſtera à la ſuivante, l'opiniâtreté du goût le plus faux & le plus déraiſonnable.

JEUNES écrivains, voulez-vous connoître l'art, voulez-vous le faire ſortir des bornes puériles où il eſt enchaîné ? laiſſez là les périodiſtes & leurs préceptes cadavéreux. Liſez *Shakeſpear*, non pour le copier, mais pour vous pénétrer de ſa maniere grande & aiſée, ſimple, naturelle, forte, éloquente ; étudiez-le comme le fidele interprete de la nature, & vous verrez bientôt toutes ces petites tragédies étranglées, uniformes, ſans plan vrai & ſans mouvement, ne plus vous offrir qu'une ſéchereſſe & une maigreur hideuſe.

LES gens de lettres au-deſſus de trente-cinq ans ont frémi de ces héréſies oppoſées à la *ſaine doctrine*, parce que les préjugés durciſſent avec la tête qui les renferme. Ils ont lancé ſur l'hétérodoxe leurs anathêmes ſinguliérement redoutables. Mais vous ſavez combien les *braillards* ont défendu le plein-chant françois qu'ils nommoient muſique. J'en appelle à la génération qui s'éleve ; on accueillera un jour avec tranſport le genre que notre ſottiſe combat aveuglément ; on ſentira qu'on a fait en France tout le contraire de ce qu'il falloit

faire ; & l'hiſtoire de notre muſique deviendra celle de notre tragédie.

ALORS nous appercevrons d'une maniere diſtincte la difformité burleſque de nos pieces uniformes & factices, & nous adopterons une innovation ſalutaire qui tournera au profit de la vérité, du génie, des mœurs, & des plaiſirs de la nation (1).

---

(1) J'ai combattu le premier avec une extrême franchiſe les idées que pluſieurs adoptent aujourd'hui. J'ai fait imprimer en 1773 un livre intitulé, *du Théatre, ou nouvel eſſai ſur l'art dramatique, Amſterdam*, qui me valut alors de la part des journaliſtes (tous réunis contre moi) pas une ſeule raiſon, mais bien de groſſes injures; & d'un autre côté, une perſécution preſque férieuſe, que je détaillerai un jour. Pour toute réponſe, j'ai étendu mes idées & mes réflexions, en les frappant d'une maniere plus haute & plus décidée; laiſſant au temps, dont je connois les effets, le ſoin de mettre mes opinions à leur place. Je compte donc publier bientôt un ouvrage qui aura pour titre : *Examen philoſophique de quelques pieces du théatre françois, anglois, allemand, eſpagnol, &c, avec les obſervations de pluſieurs écrivains célebres ſur la néceſſité de réformer le ſyſtême actuel du théatre françois.*

Un Roi de Perſe fit tirer un jour ſon horoſcope. Ce Roi qui ſe moquoit aſſez du paſſé & même du préſent, étoit fort inquiet ſur l'avenir. L'aſtrologue ayant bien examiné la *conjonction des aſtres*, déclara fort innocemment que le Roi mourroit, à coup ſûr, d'un long bâillement ; ce qui, ſelon la traduction des mots perſans, équivaut à *mourir d'ennui*. On s'appliqua donc très-ſoigneuſement à prévenir tout ce qui pourroit provoquer ce ſigne fatal, lequel devoit être, pour ſa majeſté, l'avant-coureur du trépas. Défenſe conſéquemment à tout mélancolique de traverſer les cours, ainſi que les eſcaliers des châteaux que le Roi pourroit habiter. Ordre exprès à tout courtiſan d'avoir inceſſamment le ſourire ſur les levres, & quelques bons contes dans la mémoire. On enleva des bibliotheques du prince tout les moraliſtes anciens & modernes, tous les diſſertateurs, les juriſconſultes, les métaphyſiciens ; on tapiſſa les murailles de peintures pleines de feu & de gaieté. On ordonna que les gens de juſtice ne porteroient plus que des habits couleur de roſe. On fit recrue de bouffons, & ils furent largement payés. Bal quatre fois la ſemaine, comédie tous

les jours, *mais* point d'opéra en plein-chant; Aux portes du palais, des gens affidés verſoient du café à tous venans; & quiconque lâchoit un bon mot, obtenoit ſur-le-champ un paſſe-port pour aller par-tout. Rire & faire rire étoit le propre d'un grand homme qui ſervoit dignement ſon prince & l'état. Toutes les dignités appartinrent de droit aux plaiſans qui narroient les plus joyeuſes facéties.

Un poëte qui n'étoit ni triſte ni gai, mais qui amuſoit aſſez ceux qui l'écoutoient parler de ſes vers, étoit parvenu à la cour, on ne ſait trop comment: mais enfin il s'y trouvoit; & comme l'on confond aſſez volontiers dans ce pays les poëtes avec les foux, il avoit ſes entrées. Il mit à profit cet avantage, & fit ſi bien qu'il obtint de lire devant ſa majeſté une tragédie toute entiere, de ſa compoſition; tragédie, ſelon lui, étonnante, pathétique, qui réuniſſoit tout ce qu'Ariſtote exige, d'après les drames grecs, car il n'a vu que cela dans ſa poétique. Cette tragédie étoit prônée d'avance avec un enthouſiaſme ſingulier, & chacun de s'écrier ſans la connoître: *c'eſt admirable!* Le poëte vint & lut. Le Roi bâilla & mourut.

L'AUTEUR eſt ſoudain arrêté, comme coupable du crime de leſe-majeſté au premier chef, & condamné à perdre la vie au milieu des *ſupplices d'étiquette*. Il ſe récria fortement, moins ſur la violence commiſe contre ſa perſonne, que ſur l'injuſtice horrible, abominable, que l'on faiſoit à ſon ouvrage tragique, admiré de toute une académie. Le goût avoit préſidé à la conſtruction de chaque vers, & ils étoient ſi bien moulés ſur les bons modeles, qu'en cas de beſoin on les y retrouveroit preſque tous. Voilà ce que le poëte avança pour ſa juſtification.

LE tribunal ſuprême crut devoir procéder avec toutes les formalités requiſes; & comme on repréſente toujours au coupable l'inſtrument du crime, il fut ordonné au poëte de reprendre & de relire cette fatale tragédie devant tous les juges aſſemblés. Le poëte, la tête nue, & dans la poſture des criminels, environné de tous les ordres de l'état, lut ſa piece. Dès le ſecond acte, voilà que tous les fronts ſéveres & rembrunis ſe dériderent, & progreſſivement de longs éclats de rire, qu'on vouloit étouffer, ſe firent entendre, & perce-

rent de différens côtés. Ces cris bientôt dégénérerent en convulsions : ils annonçoient la grace du poëte. En effet, tous les juges en se levant, déclarerent d'une voix unanime, que rien au monde n'étoit plus plaisant que cette tragédie, & le trépas subit de son auguste majesté avoit eu certainement une toute autre cause. En conséquence, le poëte fut remis en liberté, & renvoyé bien absous au cercle de ses admirateurs ou de son académie.

CHAPITRE CX.

Comédies modernes.

POURQUOI rit-on moins aujourd'hui qu'on ne rioit dans le siecle passé ? C'est peut-être parce qu'on a plus de connoissances & le tact plus fin ; c'est parce qu'on démêle du premier coup-d'œil ce qu'il a de froid & de faux dans ce même trait, qui faisoit rire nos aïeux à gorge déployée. On rit moins dans le monde, parce qu'on y raisonne davantage sur tous les objets, & parce qu'après avoir épuisé toutes les

les plaisanteries, il a fallu en venir malgré soi à un examen plus exact & plus détaillé.

NOUS avons lu, nous avons voyagé, nous avons vu & examiné des mœurs bien différentes des nôtres ; nous les avons adoptées en idée, & dès ce moment les contrastes nous ont moins frappés ; les *originaux* nous ont paru avoir aussi leur maniere d'agir & de penser, tout comme ceux qui suivoient les maximes les plus accréditées. La plaisanterie s'est émoussée nécessairement, avec la connoissance des usages diamétralement opposés aux nôtres.

L'EXEMPLE de nos voisins plus rapprochés de nous ; la lecture des voyages nouveaux ; les gazettes multipliées, remplies de faits extraordinaires & inattendus ; le mélange de tous les peuples de l'Europe, tout nous a appris que chacun avoit sa maniere de voir, de juger, de sentir ; & tel caractere bizarre qui nous frappoit par sa singularité, s'est trouvé commun chez nos voisins, conséquemment justifié & hors des atteintes du poëte comique.

REMARQUEZ que l'on rit cent fois plus dans

un college, dans une communauté, dans un couvent, dans une maiſon aſſervie à des regles fixes. Eh! pourquoi? Parce que dès qu'on s'écarte de l'orniere tracée, l'infraction marque, & le ridicule naît. Dans une petite ville il y a lieu à des rapports plus fréquens, plus vifs & plus plaiſans que dans une grande; les nuances frappent là bien autrement, parce que tout eſt circonſcrit, uniforme, & que l'on veille les uns ſur les autres. Il eſt un ton général dans les opinions, dans les uſages, dans les vêtemens même, qu'on ne ſauroit enfreindre.

MAIS à Paris, l'homme eſt trop noyé dans la foule, pour avoir une phyſionomie qui tranche; le ridicule devient imperceptible. Chacun vivant à ſon gré, & les mœurs étant prodigieuſement mêlées, il n'y a point d'état & de caractere qui ne porte ſon excuſe avec ſoi. On dit donc parmi ce peuple une multitude de bons mots qui réſultent de la profonde connoiſſance des choſes; mais on frappe rarement ſur l'homme, on le reſpecte; où ſi le trait ſe lance au haſard, il eſt effacé par le trait du lendemain. La médiſance ſe manifeſte moins par méchanceté que pour écarter la langueur

& l'ennui. On ſentira aiſément que ſous ce point de vue l'art de la comédie n'admet que des tableaux, & qu'on regarderoit comme un pertubateur de la ſociété, le poëte qui livreroit brutalement la guerre à tel ou tel individu. D'ailleurs on ſaiſiroit difficilement la reſſemblance.

UNE comédie qui ne peut attaquer tous les vices en honneur, ni les ridicules ennoblis, devoit tomber néceſſairement dans le ſtyle des converſations; & c'eſt ce qui eſt arrivé. Elle aura de la fineſſe, de la grace: mais diſcrete & froide, elle manquera d'énergie; elle n'oſera parler ni du fourbe public qui va tête levée, ni du juge qui vend ſa voix, ni du miniſtre inepte, ni du général battu, ni du préſomptueux tombé dans ſes propres pieges; & tandis qu'au coin de toutes les cheminées on parle, on rit à leurs dépens, aucun Ariſtophane n'eſt aſſez hardi pour les faire monter ſur le théatre.

AYANT à tracer des peintures vigoureuſes ſur des modeles récens, il lui eſt défendu de concilier l'intérêt des mœurs avec l'intérêt de ſon art; il ne peut guere attaquer le vice qu'en

peignant la vertu ; & au lieu de le traîner par les cheveux sur la scene, de montrer à découvert son front hideux, il est obligé de faire une languissante tirade de morale. Point de comédie à caractere vivant, dans les formes de notre gouvernement.

MOLIERE lui-même, tout soutenu qu'il étoit par son nom & par Louis XIV, n'a osé faire qu'une comédie en ce genre ; c'est aussi son chef-d'œuvre. Dans les autres, son pinceau n'a plus la même force, ni la même élévation. Le trait plus vague caractérise moins la physionomie. Le *Misanthrope* (1) est encore de

(1) Cette piece a déja excité plusieurs débats intéressans : voici l'impression qui m'en est restée. Le *Misantrbope* m'a toujours paru fort inférieur au *Tartuffe*. L'intention de Moliere dans cette piece a sûrement été pure ; mais on ne peut s'empêcher néanmoins d'avouer qu'elle paroît équivoque à l'examen. Moliere, si je ne me trompe, semble vouloir que la vertu soit douce, pliante, accorte, pour ainsi dire, ménagée, accommodante, respectant toutes les conventions tacites & fausses des sociétés ; qu'elle ne gronde jamais, qu'elle ne s'emporte jamais, qu'elle voie tout ce qui blesse l'ordre d'un œil prudent, circonspect, réservé ; mais la vertu sans sa marque dis-

nos jours un problême moral assez difficile à résoudre ; & je crois appercevoir que Moliere

---

tinctive, qui est le courage, la franchise, la fermeté, &, pour tout dire, la roideur de la probité, est-elle encore vertu ?

Moliere semble donner la préférence à Philinte sur Alceste, & faire du premier un modele à suivre pour les manieres & le langage ; il semble dire : soyez dans certaines circonstances plutôt un peu faux avec politesse, que bourru avec probité ; ménagez tout ce qui vous environne : pourquoi choquer imprudemment les vices d'autrui ? Cette piece de Moliere enfin semble écrite sous l'œil de la cour : d'ailleurs le *Misanthrope*, considéré de près, n'est qu'un humoriste ; il s'échauffe le plus souvent pour des miseres. Moliere a mis quelquefois des individus sur la scene ; mais ce n'est pas là son plus bel endroit. En attaquant Boursaut & de Visé, il attaquoit ses adversaires & non des hommes vicieux ; en frappant Cottin, il a vengé son amour-propre ; il eût été plus grand d'oublier l'injure & de la pardonner : les personnalités choquantes qu'il s'est permises, nuisent un peu à sa gloire. Que de vices troublant la société il avoit à combattre ! Mais peu importe aujourd'hui que Cottin ait été un sot ou un homme d'esprit ; & les *Femmes savantes*, qui ont retardé peut-être les progrès des sciences, ne sont faites que pour aigrir les débats littéraires, & propager le scandale de la littérature.

lui-même a molli dans la compoſition de ſes tableaux, qu'il n'a plus oſé choiſir l'individu qui eût donné au portrait une vie plus animée.

DEPUIS, notre comédie moderne, en ceſſant de vouloir peindre des bourgeois, a perdu & ſa gaieté & ſon naturel; le poëte, pour faire imaginer qu'il fréquentoit la noble compagnie, n'a plus voulu faire parler que des ducs, des comteſſes & des marquiſes; il a raffiné à tout propos le ſtyle & les idées, & il a crée des expreſſions recherchées. Au lieu de ſonger à mettre les perſonnages en action, il a prétendu au bon ton; & ce ton factice, il l'a pris pour celui du théatre & de la ſociété.

QU'EST-IL arrivé? L'honnête bourgeois écoutant de toutes ſes forces, n'a rien compris à ce nouvel idiôme; & les gens du monde n'ont pas même reconnu le leur; tout ces traits, à force de vouloir être délicats & ſpirituels, ſont devenus maniérés, & n'ont frappé que foiblement les ſpectateurs: ils n'ont donc applaudi à quelques détails, que pour proſcrire plus généralement l'enſemble dénué de mouvement & de vie.

CE jargon ingénieux n'a paru qu'un effort hors d'œuvre & mal-adroit, qu'une grimace perpétuelle & fatigante; & le poëte, en abandonnant des caracteres où les ridicules ſont vrais & tranchans, n'a produit qu'une enluminure paſſagere, lorſqu'il comptoit tracer un tableau durable.

C'EST de l'eſprit d'auteur, a-t-on dit, c'eſt lui qui parle, & non ſes perſonnages; il a voulu faire ſa comédie pour les premieres loges, & il n'a pas même réuſſi devant elles, parce que le point de vue de tout caractere doit être ſaiſi du milieu du parterre & non ailleurs.

AINSI le poëte comique, quand il veut trop renchérir ſur l'eſprit de ſes devanciers, ſe trompe, puiſqu'il faut qu'il s'étudie à cacher entiérement ſon art; la montre en étant encore plus inſupportable dans la comédie que dans la trgédie.

VOILA ce que ne croiront point nos auteurs comiques, qui de plus ont donné un ſoufflet à la nature, en écrivant leurs pieces

en vers, & encore en vers énigmatiques : leurs non-succès devroient cependant leur révéler que leur couleur est fausse ; mais ils s'obstineront à la garder, parce qu'ils ne consulteront point *la bonne servante de Moliere*, & qu'ils liront à de beaux esprits leurs confreres, au lieu de consulter les bons esprits, qui en toute chose cherchent le fond & non ces accessoires qui l'étouffent ou le défigurent.

OR, on nous a donné quelques comédies que le jargon précieux n'infectoit pas, comme *le Barbier de Séville* & *le Tuteur dupé* ; mais on ne peut considérer ces pieces que comme des *farces*, où il y a de l'esprit & des mots heureux : ce n'est point là non plus la bonne comédie qui fait sourire l'ame par une peinture vraie & fine, la seule qui puisse plaire à une raison exercée.

CHAPITRE CXI.

Inoculation.

LONG-TEMPS combattue, elle a enfin triomphé. Une ſuite conſtante & non-interrompue d'heureux ſuccès en ont fixé parmi nous le regne & les avantages. L'exemple du monarque, de ſes freres, de pluſieurs princes, & de plus de trois cents mille perſonnes inoculées en Europe ſans ſuite fâcheuſes, ont décidé les eſprits en ſa faveur.

QUAND on ſe rappelle tout ce qui a été dit & imprimé contre cette pratique ſalutaire, on voit quelle eſt l'opiniâtreté de l'eſprit de parti, combien le corps des médecins s'oppoſe conſtamment aux découvertes les plus intéreſſantes : mais l'on doit ſentir auſſi, que le tems, de concert avec l'expérience, eſt le grand maître qui fixe les opinions ; car ce ne ſont point les ingrats contemporains, qui récompenſeront l'inventeur heureux ; ce ſera la poſtérité.

ON a cru fauſſement que la petite vérole étoit une maladie purement accidentelle & contagieuſe, & qu'on pouvoit s'en garantir à force de ſoins & de précautions. M. Paulet, entr'autres, a toujours écrit là-deſſus d'après l'idée de la peſte. Si on l'écoutoit, il ſuffiroit d'établir des loix, des réglemens, & de publier des ordonnances de police *contre la petite vérole*, comme on fait pour l'enlevement des boues & le balayage des rues.

CETTE erreur a conduit M. Paulet à proſcrire l'inoculation, & il nous ordonne, pour parer aux ravages de la petite vérole, la *ſéqueſtration*; mais tout ce qu'il recommande à ce ſujet, eſt abſolument impoſſible & chimérique.

DANS une ville comme Paris, il nous impoſera la gêne, la contrainte, l'interdiction de tout commerce & de toute ſociété parmi les citoyens, amis & parens. Cela peut-il ſe propoſer, cela eſt-il praticable, quand même on voudroit ſuivre à la lettre cet étrange précepte?

PUISQUE, d'après ſon propre aveu, les traits

de ce fléau ſont inviſibles, que tout leur ſert de véhicule, ils ſe répandront par-tout, ils franchiront toute barriere; comment les enchaîner dans tous les inſtans, dans tous les périodes de la vie humaine, tandis que l'inoculation nous offre le ſeul moyen d'anéantir la petite vérole, & de ſauver à la fois la vie & la beauté, ce que des expériences multipliées ne permettent plus de contredire ?

Que de terreurs chimériques M. Paulet a répandues ! comme avec ſon érudition il nous a environnés de craintes menſongeres ! & qu'il eſt bon qu'on ſe raille un peu & à propos de toutes ces productions enfantées dans ſa ſolitude du cabinet, où l'auteur accumule mille raiſonnemens démentis par la foule des faits.

Mais l'inoculation n'eſt encore en honneur à Paris que dans les claſſes ſupérieures, & chez les perſonnes opulentes; elle n'eſt pas encore deſcendue chez le bourgeois, chez l'artiſan, encore moins chez le pauvre.

Je me promene dans la Suiſſe, je vois chaque pere de famille attentif à faire inoculer

ſes enfans dès leur plus tendre jeuneſſe ; il croiroit manquer à un devoir eſſentiel, s'il s'y refuſoit par négligence : auſſi je vois la génération qui s'éleve, belle, fraîche & brillante. Les viſages ne portent plus l'empreinte de ce fléau cruel ; tous les fronts ont conſervé cet éclat qui ajoute aux traits de la beauté.

MAIS ſi je me promene dans Paris, je vois avec chagrin que les vieux préjugés n'y ſont pas détruits : c'eſt encore un ſpectacle affligeant que de rencontrer des viſages défigurés, ſur des buſtes d'ailleurs gracieux. On a fait intervenir juſqu'à la religion, comme obſtacle à un uſage adopté aujourd'hui chez tous les peuples raiſonnables, & l'on ne ſait combien de temps encore la beauté pariſienne ſera ſoumiſe à cette grêle affreuſe, qui épargne les campagnes & les villes de l'heureuſe & tranquille Helvétie.

POURQUOI le Pariſien s'obſtine-t-il à voir le nez & les joues de ſes filles rongés & cicatriſés, leurs yeux éraillés, lorſqu'elles pourroient conſerver ce poli qui, avec la grace qui les anime, en feroit les plus charmantes créa-

tures de l'Europe ? Car leur démarche, leur maintien, leurs habillemens, ont un agrément qui les diſtingue des femmes des autres peuples.

Les premiers ouvrages en faveur de l'inoculation ſont ſortis du ſein de la capitale, & les Suiſſes ont adopté ces vues heureuſes. Tandis que nous nous épuiſions en ſtériles brochures, que nous combattions l'évidence, que les prêtres ſe mêloient de ces queſtions purement phyſiques, un peuple ſage, qui ſe rit de la ſuperſtition & qui étend la liberté dont il connoit le prix, ſaiſiſſoit les bienfaits de l'inoculation, & nous laiſſoit la folie des diſputes & l'opiniâtreté de l'aveuglement.

Mais le bon ſens eſt peut-être à Paris la faculté la plus rare, & beaucoup plus rare que l'eſprit même; c'eſt le bon ſens qui manque à cette foule d'habitans : ſi on les examine de près, ils ont tous plus d'eſprit & d'imagination que de logique. Le bon ſens, plus commun dans les républiques, appartient moins à un peuple qui n'a point une exiſtence politique ; il ne ſe donne pas la peine de chercher la vérité : qu'en feroit-il ? Chacun eſt indif-

férent à tout ce qui ne constitue pas sa profession particuliere ; il ne voit qu'elle, & les connoissances qui tiennent à l'intérêt général lui échappent ou ne le touchent que foiblement.

Nous avons eu lieu de remarquer plusieurs fois, que le Parisien manquoit d'instruction, qu'il suivoit opiniâtrément les préjugés les plus contraires à ses véritables intérêts, qu'une foule de vieilles idées lui étoient encore cheres. Ce défaut d'instruction dans la majeure partie du peuple n'est pas un petit inconvénient, parce qu'il rétrécit de jour en jour les idées religieuses & politiques, qu'il subordonne les choses les plus sérieuses à la futile plaisanterie, & qu'il sera facile de mouvoir ce peuple comme des marionnettes, tant qu'il n'aura pas sur certains objets des notions exactes & préliminaires.

CHAPITRE CXII.

Places publiques.

LOUIS XIV a deux places où ſon effigie eſt environnée des trophées & attributs de la victoire ; *la place des Victoires* & *la place Vendôme*. Le monarque a payé cher l'inſcription hautaine, *Viro immortali*. Ce faſte de domination eſt ce qui a attiré à *l'homme immortel* tant d'ennemis dans l'Europe, & qui ébranlerent enfin ſon trône. Ces eſclaves enchaînés, ces bronzes orgueilleux ſuſciterent contre lui des adverſaires qui euſſent été paiſibles, ſans cet airain trop inſultant. Cette renommée aux ailes étendues, qui le couronnoit de ſon vivant, ce globe de la terre à ſes pieds, cette maſſue, cette peau d'Hercule.... la vraie grandeur eût dédaigné ce vain appareil. Il avoit mis ſur pied, dans le temps de ſa ſplendeur, deux cents quarante mille hommes d'infanterie, ſoixante mille chevaux, ſans les troupes de ſes armées navales, ſoixante mille matelots

enrôlés. Il fut trop heureux, sur la fin de son regne, de recevoir la paix. Il laissa l'état endetté & sur le penchant de sa ruine.

Les inscriptions de la place Vendôme sont d'une pesanteur insipide & d'une longueur fatigante; aussi sont-elles de l'académie des belles-lettres.

La Place-Royale offre la figure de Louis XIII, représenté en Général Romain, sans selle & sans étriers. Dans les inscriptions, il n'est question que d'*Armand de Richelieu*; & le sujet est mis fort au-dessus du maître. Le poëte pour cette fois eut raison; il fait parler ainsi le monarque :

Armand, le grand Armand, l'ame mes exploits,
Porta de toutes parts mes armes & mes loix,
Et donna tout l'éclat aux rayons de ma gloire.

Ce qui précede est encore plus étonnant. Louis XIII dit :

J'ai sauvé par mon bras l'Europe d'esclavage;
Et si tant de travaux n'eussent hâté mon sort,
J'eusse

J'eusse attaqué l'Asie, & d'un pieux effort,
J'eusse du saint tombeau vengé le long servage.

Louis XIII, qui auroit attaqué l'Asie, s'il eût vécu, pour venger le *servage du Saint tombeau!* Quelle date donneroit-on à ces vers? Ils sont de 1639. L'idée des croisades n'étoit donc pas totalement éteinte à cette époque. De quelles opinions sortons-nous, bon Dieu!

La place de Louis XV présente un superbe coup-d'œil. Depuis le château des Thuileries jusqu'à Neuilly, la vue n'est interrompue par aucun objet; mais veut-on savoir le nom des *vertus cariatides* qui soutiennent la corniche du piédestal? C'est la *force*, c'est l'*amour de la paix*, c'est la *prudence*, c'est la *justice*. Ensuite, dans un bas-relief, Louis XV donne la paix à l'Europe. Le sculpteur a voulu parler de l'avant-derniere guerre. Les connoisseurs font plus de cas de la figure du courtier que de celle du Roi. Bouchardon a commencé ce monument, Pigale l'a fini. Mais quand nos statuaires sauront-ils faire autre chose que de mettre un souverain à cheval, la bride à la main? N'y auroit-il pas une autre expression

à donner au chef d'un peuple ? On lit tous jours avec étonnement des noms d'échevins figurer dans ces monumens publics : ne pourroit-on pas leur substituer les noms des généraux qui ont soutenu ou vengé le trône ?

La statue du bon Henri IV sur le Pont-Neuf, quoiqu'isolée, intéresse beaucoup plus que toutes les autres figures royales. Cette effigie a un front populaire ; & c'est celle-là que l'on considere avec attendrissement & vénération.

Qui croiroit que le cardinal de Richelieu, qui a attaché son nom par-tout où il a pu l'accrocher, a fait suspendre à la grille une inscription où on l'intitule sans façon, en présence de Henri le Grand, *Vir supra titulos.*

Des vendeuses d'oranges & de citrons, fruits aussi beaux que salubres, forment un long cordon sous les regards du bon Roi. Jamais la solitude n'environne sa statue. Le jour & la nuit, la foule des citoyens passe & salue son image.

On voudroit pouvoir toucher la base de

cette ſtatue vénérée. On va conſtruire des boutiques dans ſon enceinte : elles ſeront peuplées de jolies marchandes de modes, & cet ornement n'eſt pas fait pour déplaire à l'ombre du héros qui fut ſenſible toute ſa vie aux charmes de la beauté.

OUTRE la place de Louis XIV, ce monarque a encore des arcs-de-triomphe érigés à ſa gloire, pour perpétuer le ſouvenir de ſes victoires; mais aucun monument n'a parlé de ſes défaites.

CONSIDÉREZ la porte Saint-Denis, chef-d'œuvre d'architecture : toujours le monarque dans la gloire..... Comme Eugene l'humilia! A la porte Saint-Bernard, on voit Louis XIV tenant la corne d'abondance avec cette inſcription, *Ludovico magno abundantia parta.* Dans un temps de diſette, un Gaſcon traduiſit *abundantia parta* par *l'abondance eſt partie*; & ce contre-ſens n'en étoit pas un.

IL n'y a plus de porte Saint-Antoine; on l'a ſagement ſacrifiée à la commodité publique, ainſi que l'on a abattu la porte Saint-

Honoré & la porte de la Conférence. Il n'y a plus d'égliſe des Quinze-Vingt rue Saint-Honoré ; il n'y a plus d'hôtel des Mouſquetaires ; dans un quart de ſiecle, la phyſionomie de la ville a changé, & c'eſt en bien ; doux préſage pour l'avenir. Quand fera-t-on diſparoître de même tout ce qui gêne la voie publique, & tout ce qui porte un caractere dégoûtant & meſquin ? Ecrivons, & ne nous laſſons pas de plaider en faveur des embelliſſemens utiles ; fatiguons des hommes en place, qui demandent à être fatigués.

QUAND voudra-t-on employer des inſcriptions françoiſes, afin que le peuple ſache un peu ce qu'on veut lui dire ? Notre langue a ſa préciſion & ſon énergie ; pourquoi toujours la langue des Romains ?

CHAPITRE CXIII.

Le Parlement.

LES parlemens ſont-ils une émanation des états-généraux? Les remplacent-ils dans leur abſence par la nature même de la monarchie, qui admet néceſſairement un corps intermédiaire? Ont-ils été plus utiles au Rois qu'aux peuples; ou aux peuples qu'aux Rois? N'ont-ils pas achevé de détruire nos antiques libertés, en offrant à la nation un rempart vain & illuſoire? Sont-ils des repréſentans de la nation, lorſque leurs charges ſont tout-à-la-fois héréditaires & vénales, caractere diſtinctif de l'ariſtocratie qui ſe trouve au ſein de la monarchie? Qui les a chargés, tantôt de livrer le peuple au Roi, tantôt de réſiſter au Roi ſans le vœu du peuple?

MAIS auſſi n'ont-ils pas quelquefois oppoſé une digue ſalutaire à des édits burſaux, & arrêté les coups trop violens du pouvoir abſolu? N'ont-ils pas eu des momens de force & de

ſageſſe ? Mais pourquoi ſont-ils preſque toujours en-deçà des idées de leur ſiecle ? Pourquoi ont-ils été mus tantôt par la cour, tantôt contre cette même cour, & le plus ſouvent à leur inſu ?

POURQUOI le parlement de Paris s'eſt-il comme détaché des autres cours ? Pourquoi s'eſt-il oppoſé à la ſuppreſſion des corvées, à la ſuppreſſion des maîtriſes ? Pourquoi maintient-il les plus vieilles prérogatives & les plus abuſives, le gouvernement féodal étant tombé & ne devant plus exiſter, puiſqu'il n'y a plus qu'un maître ? Pourquoi, ſollicité par l'autorité royale, a-t-il refuſé d'aſſurer aux proteſtans l'état civil ? Pourquoi a-t-il ſoutenu le *pour* & le *contre*, comme s'il n'étoit jaloux que d'élever la voix ? D'où naît ſa foibleſſe étrange dans telle circonſtance, & ſa force prodigieuſe dans telle autre ?

CE corps a-t-il une politique ſuivie, ou bien obéit-il au haſard ? Seroit-il comme le petit poids qui court ſur la balance romaine ? Ici il n'eſt que zéro, là il fait tout-à-coup équilibre à une force puiſſante & conſidérable.

COMMENT les parlemens, devant être chers aux ſouverains qui ont tout gagné par leur implantation dans le corps politique, ont-ils preſque toujours été expoſés à l'humeur capricieuſe de ces mêmes ſouverains? Qu'eſt-ce que l'enregiſtrement? Je n'ai jamais ſu le comprendre. Qu'eſt-ce que ces *remontrances* qui ont quelquefois une éloquence mâle & patriotique, digne des républiques, & qui n'ont rien opéré? Enfin qu'eſt-ce que la réſiſtance des membres du parlement aux volontés du monarque? Sont-ils des repréſentans de la nation, ou de ſimples juges créés pour rendre la juſtice au nom du Roi?

VOILA des queſtions délicates, qui n'appartiennent point à cet ouvrage, & que je me garderai bien de vouloir réſoudre. Les raiſonnemens & les faits peuvent militer de part & d'autre, & les circonſtances ſeules feront de ce corps une ombre ou une réalité.

SI les Bourbons regnent aujourd'hui, ils le doivent à la fermeté du parlement de Paris lors de la ligue. Il pourroit renaître un jour une époque à-peu-près ſemblable, où ce corps

influeroit d'une maniere auſſi inattendue & tout auſſi déciſive.

Il a fait le mal comme le bien : obéiſſant à je ne ſais quel moteur inviſible qui le domine tel jour, ſes principes ne paroiſſent rien moins que fixes. Il eſt toujours le dernier à embraſſer les idées ſaines & nouvelles. Il ſemble vouloir combattre aujourd'hui cette philoſophie dont la voix lui a été derniérement ſi utile. Il a tort. L'établiſſement de l'académie françoiſe (qui le croiroit !) lui a inſpiré dans le temps les plus vives alarmes. Lâché contre les jéſuites, il a dévoré ſa proie avec trop de fureur. Il paroît avoir un beſoin ſourd de détruire, plutôt que d'édifier ou de réformer avec une ſage conſtance.

Le parlement de Paris a fait brûler vif en 1663 Simon Morin, parce qu'il ſe diſoit *incorporé à Jéſus-Chriſt*. Cette épouvantable barbarie date du *beau* ſiecle de Louis XIV, lorſqu'il donnoit des fêtes élégantes & ſuperbes, lorſque Corneille, Racine, la Fontaine écrivoient, lorſque Lebrun tenoit le pinceau, lorſque Lully & Quinaut marioient leurs talens.

Mais les poëtes, les peintres, les ſculpteurs, les muſiciens décorent une nation & ne l'éclairent pas.

UN philoſophe courageux auroit ſauvé la vie à Simon Morin, en démontrant la double démence des juges & de l'accuſé. Ce philoſophe ne ſe trouva pas. Boileau fit la même année une plate ſatyre, non contre le parlement qui avoit livré à l'horrible ſupplice des flammes un inſenſé, mais contre quelques auteurs qui ne verſifioient pas auſſi heureuſement que lui. Racine, s'enfermant dans ſon cabinet, compoſa une tragédie françoiſe d'après une tragédie grecque, il immola ſon *Iphigénie*, & parla de *Calchas*, ſans oſer faire la moindre alluſion à cette atroce cruauté. Fénelon lui-même n'a rien dit. Qui de tous ces hommes célebres a parlé ? C'eſt une honte éternelle à tous les écrivains polis du *beau ſiecle* de Louis XIV, que je ſerois tenté d'appeller *à demi-barbare*.

AUJOURD'HUI les actions des juges ſont obſervées, & leur iniquité ne paſſeroit pas ſans réclamation. Quand le même parlement fit périr

par un horrible ſupplice l'infortuné de la Barre, un cri univerſel s'éleva contre cet arrêt fanatique, ſauva la victime de la flétriſſure, & rendit le corps des juges plus odieux que le tribunal de l'Inquiſition.

C'EST ce cri de la raiſon qui a ſauvé, en 1776, l'auteur de *Philoſophie de la nature*. Le châtelet l'avoit décrété de *priſe de corps*, & le tenoit priſonnier à côté de *Deſrues*; mais malgré le deſir extrême qu'avoient les juges d'envoyer l'écrivain *faire amende honorable la torche en main devers la place de Greve*, l'opinion publique s'oppoſa tellement à une ſentence auſſi abſurde, que le parlement, tribunal en dernier reſſort, caſſa toute l'inepte procédure, & renvoya l'auteur abſous.

LA perſécution du châtelet parut ſi mépriſable & ſi ridicule, qu'elle ne put même valoir à l'auteur une ſorte de célébrité : il reſta obſcur. Cet événement ſingulier ne captiva point l'opinion publique. On diroit que je parle ici d'un fait ancien, & il eſt tout récent.

CE même parlement fait traîner ſur la claie

les *fuicides*, les fait fuſpendre à la potence par les pieds, au lieu de les conſidérer comme des *mélancoliques* atteints d'une maladie réelle.

Il fait brûler les *pédéraſtes*, ſans ſonger que la punition de cette vilenie eſt un ſcandale public, & que c'eſt un de ces actes honteux qu'il faut couvrir des voiles les plus épais.

Un habitant de Lyon & de la Rochelle eſt obligé de venir plaider à Paris. C'eſt aller chercher la juſtice à une grande diſtance : mais cet abus eſt invétéré, & il ſeroit difficile de toucher à une coutume qui, dans ſon antique bizarrerie, a quelques avantages.

Quand les Rois alloient dans une eſpece de coche, les conſeillers & les préſidens arrivoient au palais, montés ſur une mule : aujourd'hui que les Rois de France ont infiniment plus à dépenſer pour leur maiſon, il eſt juſte que les conſeillers & les préſidens, qui *remontrent* & qui *enregiſtrent*, partagent un peu l'opulence & le luxe des monarques.

Ce parlement s'appuie dans les orages ſur

ſes avocats & ſes procureurs, & les oblige à jeûner pour ſes intérêts propres; on compte cinq cents cinquante avocats ſur le tableau; il n'y a pas une cauſe par mois pour chaque avocat. Les procureurs, dans ces temps de criſe, ne goûtent pas infiniment les *remontrances*. Les avocats plus fiers diſent qu'ils ont fermé leurs cabinets, mais les pieces d'écritures & les conſultations vont ſourdement leur train; le client en eſt quitte pour paſſer par l'eſcalier dérobé.

LORSQU'UN livre a l'approbation de l'Europe, qu'on le lit par-tout, qu'on admire les idées neuves, fortes, grandes & juſtes, l'avocat-général vient *à la barre de la cour*, fait un requiſitoire plein de *non-ſens* & aſſaiſonné de déclamations; il détache quelques phraſes à la mode des journaliſtes & les ſouligne. Le livre eſt condamné a être brûlé au pied du grand eſcalier ou de l'eſcalier S. Barthélemi, comme *hérétique*, *ſchiſmatique*, *erroné*, *violent*, *blaſphémateur*, *impie*, *attentatoire à l'autorité*, *pertubateur du repos des empires*, &c. Il n'y a pas une ſeule épithete à rabattre.

On allume un fagot en préſence de quelques poliſſons oiſifs qui ſe trouvent là par haſard ; le greffier ſubſtitue une vieille Bible vermoulue au livre condamné ; le bourreau brûle le ſaint volume poudreux, & le greffier place l'ouvrage anathématiſé & recherché, dans ſa bibliotheque.

Encore étourdi du coup de maſſue que lui a porté le chancelier Maupeou, ce corps ne ſait plus quelle route tenir ; ſes idées ſemblent confuſes, embarraſſées ; il ne ſait s'il doit embraſſer une certaine confiance en lui-même d'après ſa baſe antique, ou laiſſer dénouer le fil des événemens, pour en mettre à profit les diverſes circonſtances. Il paroît avoir adopté ce dernier parti : ſon repos reſſemble à un ſommeil ; les uns le croient mort ; il ſe réveillera, diſent les autres ; s'il ne donne aucun ſigne de vie, diſent les troiſiemes, c'eſt qu'il prépare ſa réſurrection ; c'eſt qu'il médite dans le calme ce qui lui a toujours manqué, une adroite politique ; il étudiera mieux qu'il n'a fait les idées de ſon ſiecle.

Quoi qu'il en ſoit, ce corps a toujours une

grande force qui a souvent inquiété le trône ; & laquelle ? me demanderez-vous. La force d'inertie !

CHAPITRE CXIV.

Le Clergé.

Son siege, pour ainsi dire invisible, est principalement à Versailles ; c'est-là qu'il travaille sourdement, qu'il examine de près les claviers qu'il doit toucher. Il maintient son existence & son crédit par des moyens souples, adroits, & qui varient selon les circonstances.

Le corps qui a le moins de préjugés, (le croiroit-on !) c'est le clergé ; il sait très-bien ce qu'il fait ; il connoît le cours & l'ascendant des opinions régnantes ; il a reconnu sa véritable position ; il fait quelquefois le fanatique dans des mandemens, & il ne l'est pas. Il fixe les yeux en tremblant sur le précipice où la loi des destins l'entraîne, il en recule l'époque qu'il juge lui-même inévitable : mais il

l'éloigne en n'affectant ni crainte, ni audace; & mettant à profit les passions de tout ce qui l'environne, il se défend de ces passions indiscretes qui agitent les autres corps & les empêchent de marcher droit vers un but unique.

LUI-MÊME donne un frein à sa milice superstitieuse qu'il mépriſe, tandis qu'il estime ses ennemis; il est éclairé; il ne commettra point de grandes fautes; il songe à *l'utile*, prêt à céder *l'arbitraire* quand les événemens éclos du sein du temps l'exigeront; enfin il se défend avec les seules armes qui lui restent; il les estime fantastiques, mais il ne les abandonne point pour cela, parce qu'il connoît la cour, les grands, la nation, & le respect involontaire qu'ont les hommes pour des privileges abusifs, mais antiques.

IL fait ménager jusqu'aux plumes qui lui livrent la guerre: il ne répond que par le silence, laissant les discussions théologiques aux batailleurs de profession, & s'appuyant avec plus de sûreté sur la base réelle de son opulence.

Ce corps me paroît doué de la politique la plus fine, & jusqu'ici la plus heureuse. Moins persécuteur que jamais, ne sollicitant presque plus de lettres de cachet contre les protestans & leurs filles, parlant de tolérance, occupé de jouissances voluptueuses & paisibles, satisfait, tant que l'extérieur du culte ne recevra aucune breche, il laissera passer les opinions contraires, sans leur opposer une digue imprudente; car il sent bien qu'il leur donneroit peut-être un volume & une force plus considérables.

Il regarde toujours comme ses plus redoutables ennemis les protestans, & sur-tout les anabatistes, qui deviennent très-nombreux dans quelques provinces de France; mais il ne seroit pas trop éloigné de faire une sorte de pacte amical avec les philosophes, parce qu'il voit qu'il ne perdra rien par la tolérance, & qu'il risqueroit beaucoup en suivant un système opposé.

Quand il changera de forme, sa métamorphose sera rapide; il se modifiera sans une grande résistance, abandonnant tout-à-coup le

le chimérique pour s'attacher au réel. Il sait que c'est sa richesse même qui servira à l'affaisser : il prévoit que le combat ne sauroit être long, & que le parti foible devra céder le tout pour en conserver du moins des fragmens larges & précieux. *La grandeur du clergé catholique*, a dit Helvétius, *est toujours destructive de la grandeur d'un état.* Comment n'appercevroit-il pas lui-même la vérité de cet axiome ?

ECRIVAINS, voulez-vous aujourd'hui mulcter le clergé, & lui rendre, comme on dit, *la monnoie de sa piece ?* N'écrivez point contre ses dogmes qu'il fait apprécier, contre sa prééminence qu'il tient des siecles précédens, contre ses intrigues qui lui sont devenues nécessaires; répétez-lui sans cesse que les biens de l'église sont le patrimoine des pauvres, que les évêques n'en sont que les dépositaires, que ce qu'ils dépensent en luxe, en faste, en plaisirs, est un vol réel, une violation évidente des *saints-canons* (1); vous leur direz une

(1) Ils disent tous de la maniere la plus forte, la plus inconteſtable, que tous les biens des ecclésiastiques appartiennent de droit aux pauvres.

vérité redoutable, & qu'ils ne peuvent se dissimuler à eux-mêmes. Ornez-là, cette vérité féconde, des expressions les plus convaincantes & les plus animées, afin qu'elle descende dans tous les cœurs & dans tous les esprits. Et ne pouvez-vous pas tonner, lorsqu'un prince de l'église laisse à ses héritiers deux ou trois millions qu'il a frauduleusement amassés aux dépens des pauvres? Pesez là-dessus, & répétez qu'à sa mort, un évêque ne doit laisser qu'un linceul pour l'ensevelir.

LAISSEZ ensuite les évêques calomnier vos écrits, dans des *mandemens* qu'on ne lit pas, ou dont on se moque. C'est à raison de cent mille écus par an, qu'ils distribuent cette belle éloquence faite pour les prônes. Que vous fait le style des prônes?

A qui donne-t-on les évêchés? Aux nobles. Les grosses abbayes? Aux nobles. Tous les gros bénéfices? Aux nobles. Quoi, il faut être gentilhomme pour servir Dieu! Non: mais la cour s'attache ainsi la noblesse; & l'on paie les services militaires, de même que d'autres moins importans, avec les biens de l'église.

QU'EST-CE que la feuille des bénéfices ? Y eut-il jamais feuille des bénéfices dans la primitive égliſe ? Combien de temps durera encore la feuille des bénéfices ? Elle a déjà ſubi & ſubira inſenſiblement différentes métamorphoſes, puis..... Mais qui peut lire diſtinctement dans l'avenir ?

ON compte cent cinquante mille eccléſiaſtiques dans le royaume, tous célibataires. Les apôtres étoient mariés. Le clergé a été marié pendant pluſieurs ſiecles. Le concile de Trente a été tout prêt de permettre le mariage aux prêtres. Cent cinquante mille individus qui vivent dans un célibat dangereux à eux-mêmes & aux autres ! L'oſeroit-on croire ! Si ce fait étoit rapporté dans une hiſtoire ancienne, ne le révoqueroit-on pas en doute ? & ſi l'on étoit forcé enfin de l'admettre, de quelles réflexions ne l'accompagneroit-on pas.

QUANT à la ſage loi de réſidence, elle eſt ſi ouvertement, ſi conſtamment violée, qu'il devient inutile d'en faire la remarque. Les ouailles ne connoiſſent plus le front de leur paſteur, & ne l'enviſagent que ſous le rap-

port d'un homme opulent, qui se divertit dans la capitale & qui s'embarrasse fort peu de son troupeau.

CHAPITRE CXV.

La Galerie de Versailles.

LE Parisien, le jour de la Pentecôte, prend la *galiote* jusqu'à Seves, & de là court à pied à Versailles, pour y voir les princes, la procession des cordons-bleus, puis le parc, puis la ménagerie (1). On lui ouvre les grands appartemens; on lui ferme les petits, qui sont les plus riches & les plus curieux.

ILS se pressent à midi dans la galerie, pour

(1) En revenant, le petit peuple raconte l'histoire connue du Suisse de la ménagerie. Ce portier à livrée royale avoit l'emploi de donner tous les jours six bouteilles de vin de Bourgogne à un dromadaire. Cet animal étant venu à mourir, le Suisse présenta un placet, par lequel il demandoit à la cour *la survivance du dromadaire*.

contempler le Roi qui va à la meſſe, & la Reine, & Monſieur, & Madame, & Monſeigneur comte d'Artois, & Madame comteſſe d'Artois; puis ils ſe diſent l'un à l'autre: *as-tu vu le Roi?* --- *Oui, il a ri.* --- *C'eſt vrai; il a ri.* --- *Il paroît content.* --- *Dame! c'eſt qu'il a de quoi.*

M. MOORE a fort bien obſervé que pendant la meſſe, tandis qu'on leve l'hoſtie, tous les yeux ſont fixés ſur le Roi, & que perſonne ne s'agenouille du côté de l'autel.

AU grand couvert, le Pariſien remarque que le Roi a mangé de bon appétit, que la Reine n'a bu qu'un verre d'eau. Voilà ce qui fournira à l'entretien pendant quinze jours; & les ſervantes alongeront le col, pour mieux écouter ces nouvelles.

QUANT aux tableaux, aux ſtatues, aux antiques, il n'a pas d'yeux pour cela; mais il admire les glaces, la dorure, le dais du trône, & la quantité de plats qu'on poſe ſur la table royale. Les carroſſes ſurdorés, les Cents-Suiſſes, les Gardes-du-Corps & les tambours le frappent auſſi beaucoup.

CE qui étonna le plus le sauvage amené à la cour de Charles IX, ce fut de voir les Cents-Suisses, hauts de six pieds, avec leurs moustaches & leurs hallebardes, obéir à un petit homme qui avoit le visage pâle & les jambes grêles. Le Parisien est loin de sentir la réflexion du sauvage. Qu'on lui dise qu'un autre Indien voyant le tableau où saint Michel terrasse le diable avec une majesté tranquille & sans effort, s'écria, *ah, le beau sauvage !* il ne comprendra pas mieux ce trait que le précédent, fût-il des six corps ou garde-notes.

RIEN n'amuse plus un philosophe, que de se promener seul dans cette galerie, & de roder ensuite par-tout. Il n'a rien a demander aux ministres, ni aux gens en place ; il ne les connoît que de vue ; il va à leur audience ; il assiste aux dînés des princes & des princesses ; il se réjouit fort de ces entrées, de ces révérences, de ces domestiques, de ces officiers de table, du sérieux de toute cette plaisante étiquette. Il se rappelle alors quelques pages de son *Rabelais* (1), & il rit tout bas ; car l'es-

(1) Quiconque a lu *Rabelais*, & n'y a vu qu'un bouffon, à coup sûr est un sot, s'appellât-il Voltaire?

pece humaine eſt là ſous le jour le plus divertiſſant. Il voit trotter les alteſſes, les grandeurs & les éminences pêle-mêle avec les pages & les valets de pied; & lui, tranquille obſervateur, il n'a rien à faire qu'à examiner.

QUI ne ſe donneroit pas ce rare plaiſir trois ou quatre fois l'année? Eſt-il dans aucune langue une comédie qui approche de celle qu'offre journellement l'*œil-de-bœuf?* Quand on a vu les courtiſans *ſi petits devant le ſoleil*, comme dit le moindre bourgeois, il n'eſt plus poſſible de les voir grands ailleurs.

MAIS il faut apprendre aux étrangers ce que c'eſt que l'œil-de-bœuf; c'eſt une anti-chambre qui retient ſon nom d'une fenêtre de forme ovale. Là vit un Suiſſe quarré & coloſſal: c'eſt un gros oiſeau dans la cage. Il boit, il mange, il dort dans cette anti-chambre, & n'en ſort point: le reſte du château lui eſt étranger. Un ſimple paravent ſépare ſon lit, & ſa table des puiſſances de ce monde. Douze mots ſonores ornent ſa mémoire, & compoſent ſon ſervice. *Paſſez, Meſſieurs, paſſez! Meſſieurs, le Roi! retirez-vous. On n'entre pas, Monſeigneur!* Et Monſeigneur file ſans mot dire.

TOUT le monde le salue, personne ne le contredit ; sa voix chasse dans la galerie des nuées de comtes, de marquis & de ducs, qui fuient devant sa parole. Il renvoie les princes & princesses ; & ne leur parle que par monosyllabes : aucune dignité subalterne ne lui en impose ; il ouvre pour le *maître* la portiere de glaces, & la referme ; le reste de la terre est égal à ses yeux. Quand sa voix retentit, les pelotons épars de courtisans s'amoncelent ou se dissipent ; tous fixent leurs regards sur cette large main qui tourne le bouton : immobile ou en action, elle a un effet surprenant sur tous ceux qui la regardent. Ses étrennes montent à cinq cents louis d'or ; car on n'oseroit offrir à cette main un métal aussi vil que l'argent.

LE soir un grouppe de courtisans traversent de nouveau l'œil-de-bœuf, & s'attroupent auprès d'une porte fermée, en attendant qu'elle s'entr'ouvre. Ce sont des prétendans à l'honneur insigne de souper avec le maître : tel a poursuivi cette grace pendant trente-cinq années, fidele tous les jours de sa vie à cette porte ingrate ; & il est mort à la poursuite de ses faveurs, sans l'avoir vu bâiller pour lui.

Chacun ſe flatte d'une eſpérance qui ne s'éteint pas, quoique ſi ſouvent trompée. Au bout de deux heures, cette porte adorée & preſſée dans un tremblement reſpectueux, s'entr'ouvre : un huiſſier de la chambre paroît avec une liſte à la main, & crie ſept à huit noms ; noms fortunés qui entrent, ou plutôt ſe gliſſent dans l'étroit & envié paſſage. Puis l'huiſſier ferme ſubitement la porte au nez des autres qui, faiſant ſemblant de ſe conſoler de cette diſgrace, s'en vont le chagrin & le déſeſpoir dans le cœur.

Je ne ſais ſi c'eſt le haſard ou la politique qui a déterminé cette légere diſtance du monarque à ſa capitale, ſi le projet fut réfléchi ; mais on diroit par les effets, que ce fut l'ouvrage de la politique la plus raffinée. Cet éloignement de quatre lieues, qui rend le monarque comme inviſible, qui le dérobe aux yeux & aux clameurs de la multitude, a eu la plus grande influence ſur la conſtitution du gouvernement.

Quand le Roi vient à Paris, c'eſt une grace, un bienfait, ou bien il s'y montre avec l'ap-

pareil d'un maître qui vient faire exécuter ſes volontés.

Un bourgeois de Paris dit très-ſérieuſement à un Anglois, qu'eſt-ce que votre Roi ? Il eſt mal logé, cela fait pitié en vérité. Voyez le nôtre, il habite Verſailles. Eſt-ce là un château ſuperbe ? En avez-vous un pareil à citer ? Quelle grandeur, quel éclat, quelle magnificence ! Cette foule couverte d'or, tout cela eſt l'ouvrage de Louis XIV ; il a employé près de huit cents millions pour le château & les jardins ; c'étoit un grand Roi ! l'article ſeul du plomb pour les conduits d'eau étoit de trente-deux millions ; il a brûlé le définitif du compte ; c'eſt le plus magnifique palais qu'il y ait au monde. Nos princes du ſang enfin ont une cour plus brillante que celle de votre Roi d'Angleterre.

Et il continue ſur ce ton aux yeux de l'Anglois qui, ſtupéfait d'un tel raiſonnement, admire le Pariſien & ne ſait que lui répondre.

La Reine régnante a fait placer des réverberes depuis Verſailles juſqu'à la barriere de la

Conférence ; de ſorte que vous pouvez partir de l'œil-de-bœuf & aller juſqu'à la grande allée de Vincennes, c'eſt-à-dire, dans un eſpace de cinq lieues & demie, toujours ſur une route éclairée. Aucune ville ancienne ni moderne n'a offert ce genre de magnificence utile. Toute jouiſſance qui devient publique, prend un caractere de grandeur, & ne doit plus s'appeller luxe.

SANS doute M. Sherlock quittoit Paris ſur cette ſuperbe route, quand il a dit : *jamais un homme n'eſt parti de Paris gai. Quelle qu'en ſoit la raiſon, on eſt toujours triſte en ſortant de Paris.* On doit ſur-tout être triſte, ſi je ne me trompe, quand on ſort de la capitale pour aller dans les bureaux de Verſailles, ou demander quelque grace, ou implorer juſtice, ou pourſuivre quelques projets. Il faut parler à des commis qui vous écoutent ſans répondre, & dont le parti eſt pris avant de vous avoir entendu.

VERSAILLES, qui contient cent mille ames, s'agrandit conſidérablement, & ſe deſſine avec majeſté ; c'étoit un pauvre village il y a cent

vingt ans ; ſes rues ſont très-larges, bien aérées, & l'on y marche preſque de tout temps à pied ſec.

QUOIQUE le foyer des affaires majeures & politiques, Verſailles ſe trouvant dans le tourbillon de la capitale, obéira toujours en ſatellite à ſes mouvemens, & ſuivra infailliblement la deſtinée de ſa planete.

L'ESPRIT de cette ville ſecondaire n'eſt autre que l'eſprit du château ; & l'on connoît l'eſprit du château au bout d'un jour d'examen. Ce qui s'eſt fait la veille, ſe fera exactement le lendemain ; & qui a vu un jour, a vu toute l'année.

IL y a ſeize mille croix de Saint-Louis en France, dont ſix mille à Paris ou dans les environs. Ces officiers partent en *pot-de-chambre*, aſſiegent les bureaux de Verſailles, peuplent les anti-chambres, rempliſſent la galerie, font circuler les nouvelles, parlent inceſſamment des guerres paſſées, déraiſonnent en politique, parce qu'ils jugent tout en militaires ; ils ne peuvent s'accoutumer à tous les chan-

gemens que le cours des événemens autorise & nécessite.

Les habitans de ce lieu se persuadent aisément que Versailles surpasse en beauté tout ce qu'il y a dans le reste de l'Europe, & qu'il est très-inutile de voyager, pour ne voir que des choses inférieures. Aussi ne comprend-on rien dans ce pays à la fantaisie d'un seigneur qui va visiter la Hollande, l'Angleterre, la Suisse, l'Italie, l'Allemagne & la Russie : on l'accuse de bizarrerie.

Ici, chacun se glorifie de l'emploi qu'il exerce, & se croit pour ainsi dire membre de la couronne, pour peu qu'il approche de la botte du monarque ; celui qui met un plat sur une table, s'appelle un *gentilhomme*, & un porte-manteau prend le titre d'*écuyer*. Nul n'ose empiéter le moins du monde sur les fonctions de son voisin ; trente ou quarante charges sont exercées dans un diner ; jusqu'au transport du *billot* de la cuisine regarde un officier *ad hoc*. Qui pourroit remonter à l'origine, & suivre la sous-division de ces différens offices, tous acquis à prix d'argent, & sou-

doyés en conſéquence ? Quel gouffre ! Quel œil oſera en ſonder toute la profondeur ?

LA haîne du peuple dans aucune circonſtance ne va jamais juſqu'au monarque ; elle a trop de milieux à traverſer ; elle s'attache aux commis, aux adminiſtrateurs particuliers, aux hommes en place, aux miniſtres du ſecond & du troiſieme ordre, remparts expoſés aux reproches, aux injures, & à qui l'on attribue les malheurs publics. Ils ſont là pour affoiblir l'inimitié, ſi elle avoit lieu. Le peuple ſent que le monarque ne ſauroit jamais le haïr, qu'il veut le bien, qu'il le cherche, parce qu'il eſt de ſon intérêt de le vouloir & de le trouver.

C'EST enfin le pays où l'on ſe tient debout toute ſa vie. On va par-tout ſans s'aſſeoir nulle part. Un courtiſan qui a quatre-vingt ans, nouveau Siméon Stilite, en a bien paſſé quarante-cinq ſur ſes pieds, dans l'anti-chambre du Roi, des princes & des miniſtres.

L'ÉTIQUETTE fatigue beaucoup les hommes de cour, mais elle ne fatigue pas moins les perſonnes qui en ſont l'objet : l'étiquette donne

des loix à ceux qui en donnent à la terre : ainſi tout eſt compenſé.

CHAPITRE CXVI.

De la Cour.

LE mot de *cour* n'en impoſe plus parmi nous, comme au temps de Louis XIV. On ne reçoit plus de la cour les opinions régnantes ; elle ne décide plus des réputations, en quelque genre que ce ſoit ; on ne dit plus avec une emphaſe ridicule, *la cour a prononcé ainſi.* On caſſe les jugemens de la cour ; on dit nettement, elle n'y entend rien, elle n'a point d'idées là-deſſus, elle ne ſauroit en avoir, elle n'eſt pas dans le point de vue.

LA cour elle-même, qui s'en doute, n'oſe pas prononcer affirmativement ſur un livre, ſur une piece de théatre, ſur un chef-d'œuvre nouveau, ſur un événement ſingulier ou extraordinaire ; elle attend l'arrêt de la capitale : elle-même a grand ſoin de s'en informer, afin

de ne pas compromettre son premier avis, qui seroit cassé *avec dépens*.

Du temps de Louis XIV, la cour étoit plus formée que la ville; aujourd'hui la ville est plus formée que la cour. Leurs idées s'accordent rarement : ce qui ne doit pas étonner; car l'instruction reçue est trop différente, pour ne pas dire opposée. La cour se tait sur plusieurs points, par prudence & même par timidité : tant la conscience nous en dit plus que l'adulation n'a voulu nous en faire croire! La ville parle avec assurance sur tout & sans relâche; la cour sent qu'elle ne doit pas trop hasarder son prononcé sur nombre d'objets, de peur du retour. La ville, où sont tous les arts & toutes les lumieres, qui se prêtent une plus grande force par leur mélange, décide hardiment, parce qu'elle sent sa force, & qu'elle est plus sûre de son tact tant de fois éprouvé : & l'autre estime confusément qu'il lui manque plusieurs données propres à confirmer son opinion.

La cour a donc perdu cet ascendant qu'elle avoit sur les beaux arts, sur les lettres, &

sur

ſur tout ce qui eſt aujourd'hui de leur reſſort. On citoit, dans le ſiecle dernier, le ſuffrage d'un homme de la cour, d'un prince; & perſonne n'oſoit contredire. Le coup-d'œil n'étoit pas alors auſſi prompt, ni auſſi formé; il falloit s'en rapporter au jugement de la cour. La philoſophie (voilà encore un de ſes crimes) a étendu l'horizon; & Verſailles, qui ne forme qu'un point en ce genre, y eſt compris. Cette révolution dans les idées eſt bien nouvelle; car lorſqu'on ſonge que l'opinion ſe joignoit au pouvoir, & qu'on réfléchit d'où émanoit l'opinion, ce que c'étoit, quant aux idées, que cette cour de Louis XIV; les préjugés groſſiers qui y dominoient; ce qu'étoit la dévotion du temps; ce que faiſoient un *prédicateur* de Verſailles, un *directeur* de conſcience, un *confeſſeur* du Roi; quand on penſe que Luxembourg accuſé alloit faire une retraite chez le P. la Chaiſe: alors on obſerve avec étonnement, & ſans oſer le croire, l'incroyable différence d'un ſiecle à l'autre.

C'EST de la ville que part l'approbation ou l'improbation adoptée dans le reſte du royaume.

Louis XIV trembloit à la voix de Bossuet, qui le pénétroit de terreurs imaginaires : on siffleroit aujourd'hui l'air prophétique de Bossuet, son ton, ses menaces, & il n'inspireroit pas ses craintes mystiques au dernier chef-d'office. C'est la ville qui a appris à la cour la valeur réelle des choses qui l'épouvantoient alors.

CHAPITRE CXVII.

Les Extrêmes se touchent.

Les grands & la canaille se rapprochent dans leurs mœurs ; les premiers bravent les préjugés, fiers de leur crédit & de leur opulence ; la derniere classe n'ayant à perdre ni honneur ni estime, vit sans gêne & avec licence ; je trouve même que leurs esprits se ressemblent ; les harangeres, au style près, ont des mots très-heureux, ainsi que nos femmes de qualité ; même abondance, même tournure originale, même liberté dans l'expression & dans les images : il y a vraiment analogie

pour qui fait enlever l'écorce; l'une put la marée, & l'autre ſent le muſc.

Les grands ne ſont pas plus généreux que les mendians; mais obtenez quelque choſe d'un grand, il s'attachera à vous: pourquoi? Parce qu'il vous aura donné, il en attendra les intérêts. Ainſi fait le gueux: s'il a avancé quelque choſe à un miſérable, il ne le quitte plus & redouble ſes bienfaits, parce qu'il ne veut pas tout perdre. Un homme demandoit un écu au cardinal de Fleuri. ---- Et que ferez-vous d'un écu? ---- C'eſt que quand vous m'en aurez donné un, reprit-il, vous m'en donnerez quelques autres.

Si vous êtes placé chez un prince, tâchez qu'il vous donne quelque choſe, & votre fortune eſt faite. Un poëte nu ſe trouve chez ſon alteſſe; le prince mettra ſa vanité à le créer: il ne l'aime, ni le conſidere; mais il faut qu'il faſſe dire à la renommée: il a enrichi un poëte; on ne l'approche point qu'il ne répande ſur vous les faveurs éclatantes qui appartiennent à ſon rang.

La force des grands, diſoit une femme de

beaucoup d'esprit, *n'est que dans la tête des petits*. Et ne voilà-t-il pas encore un rapport étonnant, sur lequel il y auroit un livre à faire pour qui sait réfléchir?

Les grands, ainsi que les misérables, ne croient pas à la probité: ils disent tous, *la probité se pèse*. Ce qu'ils ont le plus de peine à comprendre, c'est qu'un homme ait des mœurs & de la vertu.

On leur demande toujours; ils donnent rarement au mérite, plus souvent à l'adulation & à l'intrigue. *Il faut que les grands donnent sans cesse*, disoit madame de Choisy à mademoiselle de Montpensier, *ou ils ne sont bons à rien.*

Un grand croit son premier apperçu infaillible; quand il a dit oui, il ne recule pas, par orgueil; il ne veut pas qu'on lui attribue dans sa vie deux façons de voir & de juger. Il aura dix fripons à son service; il les reconnoîtra pour tels dans la suite: eh bien, il continuera à les couvrir de sa protection; il prendra l'opiniâtreté pour une fermeté noble; son ex-

trême orgueil le trompera, ainſi que le défaut de lumieres trompe inceſſamment le menu peuple.

L'AFFAMÉ crie avec audace, parce que le beſoin lui arrache des plaintes forcées. Tel grand, par ambition, parle hautement pour la liberté publique, & tonne dans le temple des loix en les bravant ailleurs. Que veut le premier? Un morceau de pain. Que veut le ſecond? Une place éminente.

LES grands ne paient point leurs dettes, ainſi que font les petits; les grands empruntent éternellement aux indigens, qui longtemps mangés, ſe réuniſſent enfin, & parviennent à diſſoudre la fortune du ſuperbe emprunteur.

J'AI peu vu les grands, mais je les ai entrevus. Tout homme a de l'orgueil, je le ſais; mais le leur eſt ordinairement en raiſon de leur crédit & de leur puiſſance; ils ſavent très-bien qu'ils peuvent bleſſer impunément, & ils uſent volontiers de ce privilege; ils ſe font une eſpece de devoir de mépriſer tout ce qui n'eſt

pas eux ; le génie & la vertu les offuſquent & les moleſtent ; & ils voudroient ridiculiſer la vertu & le génie, non par jalouſie, mais par haine, parce qu'ils mettent ſans ceſſe leur fortune & leur rang à la place des diſtinctions réelles, qui ſont les talens & les vertus : c'eſt ſous ce bouclier qu'ils ſe dérobent aux engagemens les plus ſacrés. Leur air de bonté n'eſt ordinairement qu'un piege, ou qu'un orgueil plus fin ou plus raiſonné. Leurs bienfaits ſont diſpoſés de maniere à inviter à l'ingratitude. Leur jargon brillant, leurs manieres polies ne peuvent en impoſer qu'aux hommes inexpérimentés ; il eſt aiſé de les juger, & de voir qu'ils ont ordinairement de petites ames fort vaines, fort étroites, & des cerveaux ſans lumieres utiles : ils dévorent la patrie, & ne la ſervent pas ; ils ne ſavent guere qu'intriguer pour faire le mal, ruſer à la cour, & tromper les petits à l'appât de leurs promeſſes (1).

(1) Quelqu'un a fait ces vers :
Je ſuis depuis long-temps à la derniere place ;
Je n'en ſuis ni fâché, ni ſurpris, ni confus.
Si je n'ai pas reçu la plus légere grace,
Je n'ai point eſſuyé la honte d'un refus.

MALHEUR à qui y croit ! Il perd ſes belles années. *Il faut aller voir quelquefois les grands*, diſoit la Bruyere, *non pour eux, mais pour les hommes d'eſprit & de mérite qu'on rencontre auprès d'eux.*

SOYEZ ſûr que les grands feront toujours parade de leur opulence, chercheront à l'enfler, ne diront jamais c'eſt aſſez, & voudront humilier ceux qui vivent de travaux plus honorables & plus utiles que les leurs. Un miniſtre parlant un jour avec dédain de ceux, diſoit-il, *qui écrivent pour de l'argent* (c'étoit, malheureuſement pour lui, devant J. J. Rouſſeau). *Et votre excellence pourquoi chiffre-t-elle ?* Telle fut la réponſe modeſte du philoſophe.

LA ſociété ſe reſſemble parfaitement par les deux bouts ; voici à ſe ſujet, ami lecteur, une petite fable qu'il faut que je vous diſe. J'ai oublié le nom de ſon auteur.

LES ÉCHELONS.

Par-tout où l'on eſt plus de deux,
On vit rarement ſans querelle.

Les échelons d'une superbe échelle
Un jour prirent dispute entr'eux
Sur le rang & sur la naissance.
Le plus élevé prétendoit
Sur tous avoir la préférence.
Pour le prouver, il péroroit.
„ *Entre nous, disoit-il, il est trop de distance:*
„ *D'ailleurs chacun de vous en sa place arrêté,*
„ *Ne détruit-il pas le système*
„ *De cette belle égalité*
„ *Que commande la raison même?*
„ ---- *Mais, dit l'un d'eux, nous sommes tous de bois;*
„ *Et le hasard nous plaça tous, je pense.*
---- „ *D'accord; mais placés une fois,*
„ *On admit la prééminence.*
„ *Le tems a consacré ce qu'a fait le hasard.*
„ *Pour renverser l'ordre ordinaire,*
„ *Vous êtes venus un peu tard.*
„ *Vils échelons, apprenez à vous taire*„.
Outré de ce discours qu'il ne soupçonnoit pas,
Un philosophe alors s'empara de l'échelle;
Et la plaçant de haut en bas,
Changea les rangs & finit la querelle.

CHAPITRE CXVIII.

Sages du monde.

LES sages du monde ont encore deux langues, comme ils ont deux visages. Un grand seigneur, d'ailleurs honnête, disoit à son fils, vous êtes un imprudent. --- Qu'ai-je donc fait? lui demanda-t-il. --- Rappellez-vous le propos que vous tintes hier. ---- Eh quoi, Monsieur, c'est le même que je vous tins à vous-même la semaine derniere : il me semble que vous l'approuvâtes. ---- Sans doute, reprit le pere, nous étions seuls alors; & d'ailleurs, l'homme dont vous me parliez n'étoit pas en place.

CHAPITRE CXIX.

Apologie des Gens de Lettres.

LA calomnie ardente s'eſt ſur-tout attachée aux gens de lettres; on les a peints comme pertubateurs des empires, parce qu'ils ſe ſont montrés les ennemis des abus, & les protecteurs de la liberté publique. Quelle idée utile ne leur doit-on pas! De quel abyme d'erreurs & de miſérables préjugés n'ont-ils pas fait ſortir les adminiſtrateurs des nations! Qu'enſeignent-ils, ſi ce n'eſt l'amour de l'humanité, les droits de l'homme & du citoyen? Quelle queſtion importante à la ſociété n'ont-ils pas examinée, débattue, fixée? Si le deſpotiſme s'eſt civiliſé, ſi les ſouverains ont commencé à redouter la voix des nations, à reſpecter ce tribunal ſuprême, c'eſt à la plume des écrivains que l'on doit ce frein nouveau, inconnu. Quelle iniquité miniſtérielle ou royale pourroit ſe flatter aujourd'hui de paſſer impunément? & la gloire des rois n'attend-elle pas

la ſanction du philoſophe ? Il eſt obſcur & ſans puiſſance, mais il met en mouvement le cri de la raiſon univerſelle. Vus de près, ils ſont un petit nombre de citoyens épars, gémiſſans ſur les malheurs de leur patrie & ſur ceux du genre humain, mais le plus ſouvent enveloppés dans une vertu ſtérile, ou du moins dont les effets ſont ſi lents, ſi imperceptibles, que la précipitation d'eſprit eſt tentée quelquefois de les révoquer en doute.

TANDIS que l'envie, la méchanceté, l'ignorance les attaquent, ils mépriſent des traits qui doivent mollir, parce que rien ne contrebalance la renommée univerſelle. La ſupériorité de leur raiſon leur montre les ſuffrages des hommes ſenſibles nés & à naître ; & ils placent la récompenſe de leurs travaux dans l'amélioration des projets pour le bien public.

PEUT-ON donc trop honorer ces hommes qui étendent nos lumieres, qui établiſſent le code moral des nations & les vertus civiles des particuliers ? Un poëme, un drame, un roman, un ouvrage qui peint vivement la vertu, modele le lecteur, ſans qu'il s'en ap-

perçoive, sur les personnages vertueux qui agissent; ils intéressent, & l'auteur a persuadé la morale sans en parler. Il ne s'est point enfoncé dans des discussions souvent seches & fatigantes. Par l'art d'un travail caché, il nous a présenté certaines qualités de l'ame revêtues de ces images qui les font adopter. Il nous fait aimer ces actions généreuses; & l'homme qui résiste aux réflexions, qui s'aigrit par les leçons dogmatiques, chérit le pinceau naïf & pur qui met à profit la sensibilité du cœur humain, pour lui enseigner ce que l'intérêt personnel & farouche repousse ordinairement. L'auteur se fait écouter par le plaisir; & les préceptes de la plus austere morale se trouvent établis sans qu'on ait découvert le but de l'écrivain. *Pectora mollescunt.*

MONTAIGNE dit qu'*il fait bon naître en un siecle dépravé; car, par comparaison, on est estimé vertueux à bon marché.* Montaigne a tort en ce point. Dans un pareil siecle, on ne croit pas à la vertu, on ne jouit pas de la sienne. On donne aux actions les plus courageuses des motifs bas & lâches; on ravit a l'homme son honneur; on ne lui sait pas gré

de son dévouement. La perversité générale fait voir tous les hommes de la même couleur. On ne distingue que les hommes adroits & les malheureux.

CHAPITRE CXX.

Querelles littéraires

QUAND on veut rabaisser les gens de lettres, on parle de leurs querelles vives & quelquefois scandaleuses. Il est vrai que, dans leurs débats, ils semblent peu éclairés sur leurs véritables intérêts, & qu'ils aiguisent l'un contre l'autre des armes redoutables qu'ils devroient détourner contre leurs ennemis.

IL seroit temps qu'ils y songeassent. Ceux-ci seroient bien foibles alors ; & sans ces divisions déplorables, la littérature auroit un poids majestueux qui opprimeroit ses adversaires. Il y auroit plus de véritable gloire pour eux de se montrer indifférens à de petites attaques, que de déployer une sensibilité qui dégénere

en clameurs puériles : les plus petits, étant toujours les plus orgueilleux, font ordinairement grand bruit pour une légere piquure faite à leur amour-propre ; mais les hommes de lettres célebres, ou se vengent une fois pour n'y plus revenir, ou, ce qui est bien plus sage, dédaignent à jamais l'injure. *Elle tombe dès qu'on la méprise*, dit Tacite.

Après tout, on ne peut reprocher aux gens de lettres que ce qu'on peut reprocher à tous les corps connus, aux avocats, aux médecins, aux peintres, &c. Souvent, pour un intérêt très-médiocre, les particuliers réputés les plus sages se plaident à toute outrance, en viennent aux outrages les plus sanglans ; & lorsque notre adversaire en littérature voudra anéantir sous le tranchant du ridicule le fruit de nos veilles & de nos études, on exigera une modération extrême ; on voudra le spectacle d'un combat froid, poli, réservé, tandis que nous sommes attaqués dans la partie la plus sensible de nous-mêmes. Eh ! voyez seulement une dispute dans la conversation ; il ne s'agit que d'un objet indifférent, apperçu d'une maniere différente : quel choc d'idées ! quelle

chaleur y mettent les deux partis ! comme l'ironie & le ſarcaſme ſe croiſent ! Et lorſque l'on viendra taxer nos productions avec mépris, qu'on nous accuſera d'avoir mal lu, mal médité, mal écrit, il faudra garder le ſang-froid que tout le monde perd dans les plus légeres diſcuſſions ! N'eſt-ce pas auſſi trop exiger de ceux que l'on reconnoît généralement pour avoir un plus haut degré de ſenſibilité que les autres hommes ?

MAIS en condamnant les débats des gens de lettres, le public fait l'hypocrite ; il y trouve trop bien ſon compte, il devient ſpectateur d'une guerre ridicule, qui l'amuſe fort. Le public en gros eſt malin, indolent, a l'eſprit très-avide de ſatyres : diſpoſitions favorables pour écouter tous les ſarcaſmes que doivent s'envoyer réciproquement les combattans. Le public ne donne-t-il point la palme au plus rude jouteur, à celui qui lance avec le plus d'adreſſe & de véhémence les traits les plus prompts & les mieux acérés ? Ne dit-on pas, *la Harpe* a bien mordu *Clément*, & *Clément* a bien mordu *la Harpe ?* N'a-t-on pas eu le plaiſir de voir le coup de dent littéraire porté

& rendu ? N'eſt-on pas indécis ſur la profondeur reſpective de la bleſſure ? Ne les juge-t-on pas d'une force à-peu-près égale, dignes d'être ceints du même laurier, & de continuer le journal pour renouveller le ſpectacle, à la ſatisfaction de l'amphithéatre ?

DANS les converſations, on blâme les auteurs, pour ſe donner un ton de dignité & de décence : mais on court à la feuille ſatyrique qui eſt dans l'anti-chambre ; on y cherche bien vîte l'endroit où l'on ſuppoſe que l'épigramme qu'on attend ſera burinée. Si elle n'eſt pas inciſive ; ſi, oubliant ſon fiel accoutumé, le journaliſte a été foible ce jour-là, on dit, en hauſſant les épaules : *il n'y a rien de piquant dans ce numéro.* Et la malignité inſatiable du lecteur, qui va toujours prêchant la concorde, ne trouvant point à ſe ſatisfaire, il jette la feuille avec dédain, & dit : *ſi cela continue, je ne ſouſcrirai plus.*

FAUT-IL dire le mot à la portion majeure du public ? *S'il n'y avoit point de recéleurs, il n'y auroit point de voleurs*, comme dit le proverbe. Si le public en gros n'étoit pas enclin

clin à protéger tout ce qui rabaiſſe les talens connus, les auteurs vivroient ſans ſe faire la guerre. C'eſt donc le public qui eſt reſponſable des excès auxquels ils ſe livrent, puiſqu'il ſoudoie la troupe des journaliſtes, puiſqu'il les encourage à ſe déchirer entr'eux, & ils ne répondent que trop, depuis quelques années, à cette outrageuſe attente. Jamais le mépris des bienſéances n'a été pouſſé ſi loin, & la critique eſt devenue ſi dure, ſi pédanteſque, qu'elle a manqué l'effet qu'elle ſe propoſoit.

Ces petites & inutiles querelles, que la jalouſie & l'eſprit de parti font naître entre petits écrivains qui prennent chacun de leur côté un ton avantageux, ſont auſſi ridicules que honteuſes; car il s'agit le plus ſouvent de rimes, d'hémiſtiches, d'un mot déplacé, &c. Plus la cauſe eſt frivole, plus l'acharnement eſt impitoyable. Le peu d'importance des objets ne peut manquer de livrer à la dériſion les agreſſeurs & les répondans, qui s'enflamment comme ſi tout étoit renverſé.

Ma foi, juge & plaideurs, il faudroit tout lier.

Mais on prêchera vainement les poëtes à cet

égard ; ils deviennent emportés, maniaques, dans leurs bruyantes disputes sur la tournure plus ou moins élégante d'un vers, sur la prééminence d'une tragédie de Racine, sur le *goût*; mot qu'ils citent sans cesse, & dont ils n'ont pas le plus souvent la moindre idée. J'ai entendu là-dessus des débats vraiment incroyables ; & les gens sensés m'accuseroient ici d'avoir controuvé à plaisir ces scenes ridicules, si je rendois au naturel le dialogue des acteurs. C'est en sortant de ces rixes extravagantes, qu'ils écrivent ces feuilles où l'on est surpris de voir tant de mots & si peu d'idées.

Il est vrai que le public, occupé de tant d'autres événemens, n'apperçoit qu'à travers un nuage les matieres littéraires ; il n'a pas toute la connoissance possible des objets. Son incapacité s'accommode des brusqueries ; & sa paresse le mettant hors d'état de porter un arrêt exact & motivé, il veut quelqu'un (dût-il en être trompé) qui le décide, & qui lui fourniſſe périodiquement une petite sentence meurtriere.. Car qu'y a-t-il de plus triste que d'entendre l'éloge d'un contemporain ? S'il faut louer quelque chose à Paris, ce ne doit être

que par communication, par frénésie, par esprit de parti ; & tout ce qui n'est pas *divin*, comme l'a dit Helvétius, devient *détestable*. Il faut, dans certaines cotteries, être tout-à-la-fois frondeur & enthousiaste, & passer rapidement à ces deux extrêmités, pour savoir bien juger les hommes & les livres.

On prétend qu'une ville immense comme Paris a un besoin journalier de petites satyres, pour repaître son inquiétude & son agitation perpétuelle ; & celui-là avoit bien raison, qui a dit le premier, qu'*une bonne injure est toujours mieux reçue & retenue qu'un bon raisonnement* Voilà la théorie du *journalisme* tracée en deux mots.

Quand un bon livre paroît, & que les gens de bon sens attendent de l'avoir lu & medité pour le juger, les fots crient d'abord, crient long-temps, & barbouillent du papier. Voyez comme on a salué l'arrivée de *l'Esprit des loix*, de *l'Emile*, &c.

Heureux les gens de lettres qui ne connoissent point cette déplorable guerre ! On peut

l'éviter, quand on veille avec soin sur son amour-propre; car le combat naît toujours d'un esprit trop orgueilleux de ses idées, & qui veut les faire recevoir despotiquement. On contredit pour humilier autrui, ou pour satisfaire une humeur secrete, bien plus que pour s'éclairer. L'aigreur ne tarde pas à couler de la plume, même à notre insu; & lorsqu'on a eu le malheur de porter quelques coups, on devient l'ennemi de celui qu'on a frappé. L'agresseur pardonne toujours plus difficilement que celui qui a reçu la blessure.

CHAPITRE CXXI.

Belles-Lettres.

LEUR trône est à Paris. Ceux qui les cultivent surabondent: mais comme l'étude de la vraie politique est presqu'interdite en France, vu qu'elle n'a aucune issue pour se manifester en liberté, & que les autres connoissances qui appartiennent à l'histoire naturelle ou à la chymie demandent un grand loisir & de la

fortune, les esprits se sont mieux accommodés de la culture des belles-lettres. Le pauvre peut se livrer à leurs charmes attrayans ainsi que le riche. Voilà leur avantage. Elles embrassent d'ailleurs tout ce qui est du ressort de l'imagination; & ce champ est immense, on y voyage à peu de frais. L'ame sensible, l'esprit délicat peuvent également se satisfaire dans la lecture des poëtes, des romanciers, des historiens. C'est ce qui donnera toujours aux belles-lettres une foule d'amateurs que n'auront point les sciences exactes qui, outre une certaine sécheresse, exigent des avances, & n'offrent pas tout-à-coup de pareilles jouissances. Les lettres trompent l'ennui, la solitude, l'infortune; amusent tous les âges, rempliſſent tous les instans; & Cicéron, quoiqu'homme d'état, en a fait un éloge qui a toujours les graces de la nouveauté, parce qu'il a été généralement senti dans tous les siecles.

Qui croiroit, au premier coup-d'œil, que les découvertes, les inventions utiles, les arts méchaniques, les meilleurs systêmes politiques dépendent de la culture des belles-lettres? Elles ont toujours précédé les sciences pro-

fondes; elles ont décoré leur surface, & c'est par cet artifice ingénieux que la nation les a adoptées, puis chéries. Tout est du ressort de l'imagination & du sentiment; même les choses qui en semblent le plus éloignées. Il suffit quelquefois de faire poindre l'aurore des lettres dans une contrée barbare, pour lui donner bientôt les arts solides & les inventions hardies.

CET enchaînement est de fait chez toutes les nations, & la vraie raison n'en est pas clairement démontrée, sinon que l'homme commence par sentir, & que, dès qu'il sent, il ne tarde pas à raisonner sur les sensations. Le monde moral ressemble peut-être au monde physique, où les fleurs précèdent constamment les fruits: & voilà de quoi réconcilier les farouches ennemis des graces avec les légers sectateurs de la brillante littérature.

C'EST donc de cette premiere impulsion que dépendent les bonnes loix. Il semble qu'il faille nécessairement commencer par les fables, pour arriver ensuite aux idées; & l'on peut remarquer que tout établissement a eu primitivement l'empreinte de l'agréable & du

beau. Seroit-ce une marche constante de la nature ? Ainsi l'enfance de l'homme est gracieuse & riante, & l'âge mûr est utile. Ainsi tous les arts se montrent d'abord sous une superficie brillante, & parlent à la sensibilité de l'homme bien avant de former sa raison.

MAIS quiconque sait observer la marche de l'esprit humain, voit qu'insensiblement tous les genres d'écrire s'appliquent à la morale politique. C'est le grand intérêt de l'homme & des nations. Les écrivains tendent à ce but utile. La morale n'est ni triste, ni fâcheuse, ni sombre ; on peut intéresser, amuser, plaire, tout en instruisant. Les esprits vraiment solides, les ames vigoureuses ne dédaignent point ce qui peut distribuer la science, en la parant des couleurs de l'imagination. Une piece de théatre, fût-ce même un opéra comique, peut devenir un peu moins frivole, & paroître encore plus attachante. *C'est l'office des gens de bien*, dit Montaigne, *de peindre la vertu la plus belle qui se puisse.*

LORSQUE quelqu'un a fait un livre de politique ou de morale, sur-le-champ on lui

répete le refrein accoutumé : *Travaux impuiſſans ? Peines perdues ! Les mœurs ne changent point. Les abus ſeront toujours les mêmes. Rien ne peut rompre leur impulſion établie ; les hommes ſeront toujours ce qu'ils ſont ; les chefs des nations, ce qu'ils ont été.* Cela eſt bientôt dit ; mais l'expérience vient démentir viſiblement cette aſſertion.

DEPUIS trente ans ſeulement, il s'eſt fait une grande & importante révolution dans nos idées. L'opinion publique a aujourd'hui en Europe une force prépondérante, à laquelle on ne réſiſte pas : ainſi, en eſtimant le progrès des lumieres & le changement qu'elle doivent enfanter, il eſt permis d'eſpérer qu'elles apporteront au monde le plus grand bien, & que les tyrans de toute eſpece frémiront devant ce cri univerſel qui retentit & ſe prolonge pour remplir & éveiller l'Europe.

C'EST par le moyen des lettres & des écrivains que les idées ſaines, depuis trente ans, ont parcouru avec rapidité toutes les provinces de la France, qu'il s'y eſt formé d'excellens eſprits dans la magiſtrature. Tous les citoyens

éclairés agiſſent aujourd'hui preſque dans le même ſens. Les idées nouvelles ont circulé ſans effort ; tout ce qui eſt relatif à l'inſtruction eſt adopté courageuſement. L'eſprit d'obſervation enfin, qui ſe répand de toutes parts, nous promet les mêmes avantages dont jouiſſent quelques-uns de nos heureux voiſins.

Les écrivains ont répandu des tréſors véritables, en nous donnant des idées plus ſaines, plus douces, en nous inſpirant les vertus faciles & indulgentes qui forment & embelliſſent la ſociété. Les *extendeurs* en morale ont paru ne point connoître l'homme & irriter ſes paſſions, au lieu de les rendre calmes & modérées. La pente, enfin, que les lettres ſuivent depuis quelques années, deviendra utile à l'humanité ; & ceux qui ne croient pas à leur ſalutaire influence, ſont ou des aveugles ou des hypocrites.

L'influence des écrivains eſt telle qu'ils peuvent aujourd'hui annoncer leur pouvoir, & ne point déguiſer l'autorité légitime qu'ils ont ſur les eſprits. Affermis ſur la baſe de l'intérêt public & de la connoiſſance réelle de

l'homme, ils dirigeront les idées nationales; les volontés particulieres ſont entre leurs mains. La morale eſt devenue l'étude principale des bons eſprits ; la gloire littéraire ſemble deſtinée dorénavant à quiconque plaidera d'une voix plus ferme les intérêts des nations. Les écrivains, pénétrés de ces fonctions auguſtes, ſeront jaloux de répondre à l'importance du dépôt; & l'on voit déjà la vérité courageuſe s'élancer de tous les points. Il eſt à préſumer que cette tendance générale produira une révolution heureuſe.

CHAPITRE CXXII.

Suppoſition.

JE je vais faire une ſuppoſition qu'on appellera certainement bizarre, forcenée, extravagance; mais j'ai mes raiſons pour ne pas la paſſer ſous ſilence. Si tous les ordres de l'état aſſemblés, ayant reconnu après un mûr examen que la capitale épuiſe le royaume, dépeuple les campagnes, retient loin d'elles les grands pro-

priétaires, ruine l'agriculture, cache une multitude de bandits & d'artisans inutiles, corrompt les mœurs de proche en proche, recule l'époque d'un gouvernement formidable à l'étranger plus libre & plus heureux; si tous les ordres de l'état, dis-je, tout vu & considéré, ordonnoient qu'on mît le feu aux quatre coins de Paris, après avoir préalablement averti les habitans une année d'avance..... quel seroit le résultat de ce grand sacrifice, fait à la patrie & aux générations futures? Seroit-ce là en effet un service rendu aux provinces & au royaume? Je vous laisse à examiner & à décider cet intéressant problême, lecteur; & notez bien que dans cet embrasement je comprends Versailles, qui n'est qu'un appendice de la monstrueuse ville; car Versailles n'existe que par Paris, comme Paris semble n'exister que pour Versailles.

ALLONS, évertuez-vous, mon cher lecteur, je ne vous dirai pas mon mot aujourd'hui; je m'en donnerai bien de garde: avec de bons yeux, tels que les vôtres, on voit des choses que d'autres n'ont point vues, ou qu'ils ont mal vues, ce qui revient au même.

ET vous, mes chers Parisiens, consentirez-vous à être brûlés, j'entends seulement vos maisons & vos édifices? Mais ne sachant pas combien je vous chéris, vous me condamnez-moi-même au bûcher, sur cette simple supposition..... Allons, appellez tous les seaux, toutes les pompes de la ville pour éteindre ce furieux incendie : il n'y a plus que de la fumée. Bon! vous voilà sûrs de vos maisons à huit étages. Mangeons du pain de Gonesse, comme par le passé : *& vogue la galere!*

CHAPITRE CXXIII.

Réponse au Courier de l'Europe.

LE Courier de l'Europe, dans sa feuille du 3 Juillet 1781, a donné l'analyse de la premiere édition de cet ouvrage en ces termes, que je vais copier. L'estime que j'en fais m'oblige à y répondre.

" *IL y a plus de choses qui nous font peur, qu'il n'y en a qui nous font mal*, disoit un ancien; c'est Séneque, si je ne me trompe.

Cette maxime très-vraie eſt applicable ſur-tout aux gens doués d'une grande ſenſibilité & d'une imagination très-vive ; (1) tout eſt extrême pour eux ; il n'y a ni petits maux, ni petits abus. Un auteur vient de publier un livre intitulé : *Tableau de Paris.* Ce tableau n'en eſt point du tout le portrait, parce que tous les traits en ſont exagérés. (2) Tout ce qu'ont dit les prédicateurs, depuis le capucin qui prêche dans un village, juſqu'à l'orateur qui parle devant le Roi, tout ce qu'ont écrit les moraliſtes contre le luxe, les mauvaiſes mœurs, l'abus des richeſſes & la vanité des grandeurs, n'approche pas de ce que dit cet auteur dans ſes deux volumes. On ne ſait d'abord ſi l'on en doit rire, ou ſi l'on doit s'en fâcher ; (3) car jamais prophete n'a reproché à Iſraël ſes

(1) Ces facultés excluent-elles une vue droite & juſte !

(2) Je ne le crois pas ; j'en appelle à ceux qui auront bien examiné l'objet, & avec la même attention que j'y ai apportée.

(3) Tout comme la critique voudra ; je me ſuis attaché à être fidele ; je n'ai voulu ni flatter, ni bleſſer ; & il étoit difficile de marcher long-temps ſur ce pont étroit.

iniquités avec plus d'énergie, de zele & d'humeur. „

" Ce n'eſt pourtant point un libelle, (1) c'eſt l'ouvrage d'un citoyen ſenſible & courageux, que de petites conſidérations n'arrêtent point; il a voulu voir ce que perſonne ne contemple; il a fixé ſes yeux ſur des objets dont tout le monde détourne ſes regards autant qu'il le peut. Il a obſervé la plus vile populace de la Halle, dans les priſons, dans les hôpitaux, à Bicêtre, (2) juſques dans ſon cimetiere de Clamart. En pénétrant dans ces cloaques de l'humanité, il a vu des maux, des crimes, des ſituations horribles, dont hors de là on n'a point d'idée, & qu'on ne trouve point dans les autres livres, (3) parce que peu d'hommes ont la force neceſſaire pour aller chercher

(1) Le critique me fait bien de la grace! Vous qui m'avez lu, dites, cet ouvrage peut-il réveiller le moins du monde l'idée de ce mot odieux de *libelle*? Pourquoi l'avoir employé? Il me pese.

(2) Je n'ai dit qu'un mot ſur Bicêtre; mais j'en parlerai dans un des volumes ſuivans.

(3) Voilà un éloge qui me touche beaucoup, & que je m'empreſſerai à meriter encore.

de ſi triſtes inſtructions. Il a conclu que l'inégalité des biens produiſoit tous ces maux : (1) & il s'eſt élevé avec une violence terrible contre les riches, contre leur dureté, contre leur vie ſcandaleuſe. Enfin, il termine ſon ouvrage par conſeiller de brûler *Paris* (2). On croit que c'eſt un rêve. *Paris* ne pourroit ſubſiſter quinze jours, s'il étoit tel qu'il eſt dépeint. C'eſt ce que ſent le lecteur : ainſi tout l'effet qu'a voulu produire l'auteur eſt détruit. Sans doute tout homme eſt né pour mourir & ſouffrir, au hameau comme ſur le trône ; mais par-tout où la ſouffrance prédomine, la deſtruction s'enſuit : c'eſt ce qui a fait dire à preſque tous les philoſophes que l'accroiſſement de la population étoit la preuve du bonheur d'un peuple. Ce livre qui

---

(1) Oui, l'horrible inégalité. Quel homme y auroit réfléchi & ne ſeroit pas de mon avis ?

(2) Je n'ai point conſeillé de brûler Paris ; voyez le chapitre *Suppoſition*. L'auteur n'a point ſu me lire, ou plutôt n'a pas voulu m'entendre. Le titre ſeul du chapitre indique une hypotheſe. Pourquoi me prêter une idée que je n'ai pas eue ? Non, je n'ai point rêvé en traçant cet ouvrage. Plût à Dieu que ce fût un rêve !

manque de plan, de méthode, (1) reſſemble du moins à *Paris* par les contradictions qu'il renferme. Souvent il détruit dans un endroit ce qu'il avance ailleurs. „ (2)

" APRÈS avoir déclamé contre les richeſſes avec la chaleur d'un théologien dans un chapitre, il dit dans un autre : *Les aumônes qui ſe font à Paris ſont abondantes. Si la maſſe des calamités particulieres eſt diminuée, nous le devons à une foule d'ames céleſtes qui ſe cachent pour faire le bien. Le vice, la folie & l'orgueil ſe montrent en triomphe : la tendre commiſération, la généroſité, la vertu ſe dérobent à l'œil du vulgaire pour ſervir l'humanité en ſilence, ſans faſte & ſans oſtentation, ſatisfaites du regard de l'Eternel.* „

---

(1) Cela ne pouvoit être autrement. Que les idées ſoient juſtes, voilà l'eſſentiel.

(2) Les mots peuvent quelquefois ſe contredire, mais jamais les choſes. En oppoſant deux phraſes iſolées, répandues dans un ouvrage de longue haleine, il n'y a point d'auteur qu'on ne fît tomber en contradiction. Remettez ces phraſes à leur place, elles conſervent leur logique.

" CELA

« CELA est vrai, juste & bien exprimé; mais que deviennent toutes les déclamations antécédentes? (1) Dans vingt chapitres, il parle des femmes comme si *Paris* n'étoit qu'un lieu de prostitution, où la pudeur & la décence n'osent plus se montrer; (2) & dans un autre, *il est néanmoins*, dit-il, *une classe de femmes très-respectables, c'est celles du second ordre de la bourgeoisie, attachées à leurs maris & à leurs enfans, soigneuses, économes, attentives à leurs maisons; elles offrent le modele de la sagesse & du travail. Mais ces femmes*

(1) Une déclamation est un défaut de style; mais on peut déclamer pour le vrai comme pour le faux. Je n'ai point nié qu'il y eût des ames charitables; cela empêche-t-il que les ames dures & insensibles ne soient en plus grand nombre, & que la misere ne soit le partage de la moitié de la ville?

(2) Voilà une image & des expressions que je n'ai point employées. J'ai répété avec complaisance, que les mœurs se rencontroient dans la bourgeoisie; j'ai pu sans contradiction ensuite peindre le vice qui va tête levée; & plus le scandale est grand, plus mes pinceaux ont dû s'arrêter sur une dépravation qui n'est plus timide, ni voilée: peindre des contrastes n'est point se contredire. Les critiques triomphent trop avec ces rapprochemens fautifs.

n'ont point de fortune, cherchent à en amasser; ſont peu brillantes, encore moins inſtruites; on ne les apperçoit pas, & cependant elles font à Paris l'honneur de leur ſexe. »

« CELA eſt encore vrai; mais cette claſſe du ſecond ordre de la bourgeoiſie compoſe preſque les deux tiers des habitans de *Paris*. Le ſévere cenſeur n'a donc déployé tant d'énergie que contre les grands qui ne l'écouteront pas, (1) & la populace qui ne l'entendra point, & dont il n'y a rien à eſpérer. Les talens ſortent preſque tous de cette ſeconde claſſe qui a encore des mœurs, & qui les conſervera toujours. *Mediocritas aurea*, diſoit Horace. Dès ce tems-là, comme aujourd'hui, cet état étoit preſque le ſeul qui eût des vertus & du bonheur. »

« CE qui m'a le plus étonné, c'eſt qu'emporté par ſon zele, cet auteur ait donné le

(1) Qu'en ſavez-vous? A tout haſard ne faut-il pas leur offrir les images & les penſées qui peuvent faire impreſſion ſur leur ame ſuperbe? car elle n'eſt pas entiérement morte au bien, quoiqu'abâtardie par de trop vives jouiſſances.

démenti le plus formel (1) à M. *de Buffon*, à l'abbé *d'Expilli*, à M. *Moheau*, à tous ceux qui ont calculé la population du royaume & celle de *Paris*. Tous s'accordent à ne donner que ſix cents ſoixante-dix ou huit cents mille habitans à *Paris:* & ces deux derniers aſſurent que la population du royaume a augmenté de deux millions d'ames au moins ſous le regne de Louis XV. Ces trois hommes véritablement philoſophes ne déclament point; ils toiſent, ils calculent. Ils ont fait le cens public, le cadaſtre du royaume, autant qu'il eſt poſſible de le faire; ils s'accordent tous trois, ſans s'être communiqué leur ouvrage, à dire qu'il n'y a jamais eu autant de terrein défriché en France qu'il y en a aujourd'hui; que les marais de l'Aunis & de la Flandre, une partie des landes de Bordeaux ont été changés de nos jours en pâturages, ou en terres à bled; qu'on a planté des vignes ſur les rochers de la Provence abſolument ſtériles il y a cinquante ans (2); mais

(1) Je n'ai point donné un *démenti* à ces écrivains. J'ai pu obſerver moins bien qu'eux; mais j'ai obſervé & calculé à ma maniere. Je réponds plus bas à cette critique, la ſeule qui porte ſur des faits.

(2) Tout ceci eſt fort étranger au nombre des

comme il veut que nous soyons pauvres & malheureux, que Paris dévore le royaume, (1) *quærens quem devoret*, il faut bien démentir les calculs de ces hommes savans véridiques, & substituer les apperçus d'une imagination exaltée à la justesse d'une arithmétique rigoureuse. Cet écrivain qui conseille de brûler Paris, ou d'en faire un port de mer, car il propose sérieusement l'un & l'autre, (2) nous permettroit-il de lui conseiller de brûler son livre, (3) d'ôter du reste quelques exagérations & quelques déclamations; & alors ce livre, écrit avec la noble liberté qui convient aux défenseurs de l'humanité, non-seulement sera un chef-d'œuvre de philosophie & d'éloquence; mais il méritera d'être adressé à tous les tribunaux,

---

habitans de Paris, qui forme ici le vrai point de la question.

(1) Non le royaume en entier, mais ce qui l'environne à quarante lieues de circonférence. Interrogez les provinces voisines, & écoutez ce qu'elles vous répondront.

(2) Le critique se trompe d'un côté; qu'il me relise pour s'en convaincre.

(3) Au lieu de le brûler, je l'ai triplé; cela revicndra peut-être au même.

afin que les magiſtrats bien inſtruits s'empreſſent de corriger les énormes abus contre leſquels cet auteur s'éleve avec un ſi noble courage : abus qu'on doit d'autant mieux eſpérer de corriger, que lui-même il convient qu'on en a ſupprimé pluſieurs depuis qu'il a commencé ſon ouvrage, c'eſt-à-dire, depuis que Louis XVI eſt ſur le trône. „ (1)

COMME la principale objection du critique tombe ſur ce que j'ai enflé la population de Paris en la portant à neuf cents mille ames, je ne répondrai avec un peu d'étendue qu'à cette ſeule réprimande ; non que je dédaigne les autres, mais parce que je puis examiner celle-ci ſans qu'elle tende un piege à mon amour-propre.

---

(1) Dans cette nouvelle édition, je me ſuis encore étendu ſur les établiſſemens utiles, & j'ai parlé des abus qui ont été corrigés : cela plaiſoit trop à mon ame, pour paſſer ces améliorations ſous ſilence. Je remercie le critique d'en avoir fait la remarque, d'autant plus qu'il a été le ſeul. Sa cenſure d'ailleurs n'a rien d'amer, & je l'en remercie autant que de ſes éloges.

Les recherches sur la population de la France, par M. Moheau, peuvent être applicables à la population en général; mais elles ne sauroient l'être à la capitale, parce que les causes morales l'emportent ici sur les causes physiques. La comparaison du nombre des morts à celui des naissances ne suffit pas; l'affluence des étrangers forme une classe d'habitans qui, pour ainsi dire, ne naissent ni ne meurent; les provinces seules y versent une foule de voyageurs qui ne font que passer, & qui se renouvellent sans cesse. Une fête publique attire quelquefois cinquante mille étrangers. Paris compte aujourd'hui beaucoup plus d'habitans qu'il n'en comptoit il y a soixante ans. Les calculs sur la durée de la vie, qui servent de base aux spéculations en ce genre, sont erronés quand il s'agit de Paris. Tous les enfans qui y naissent vont en nourrice, la moitié meurent, & les registres mortuaires des paroisses de la ville ne sont pas chargés de leurs noms; il ne faut donc plus compter par le registre des baptêmes, ni par celui des morts.

On croit moins aujourd'hui aux médecins; les apothicaires se ruinent; on ne court plus, comme autrefois, aux poisons multipliés de

leurs boutiques meurtrieres ; ils se font *chymistes*, pour que leur conscience ne leur reproche pas de participer à la mort de leurs concitoyens ; ils jugent eux-mêmes les médecins qui n'osent plus étaler avec la même hardiesse leurs funestes systêmes. La bienfaisante chymie a simplifié les remedes ; il n'y a plus que quelques chirurgiens de Saint-Côme, vieux & ignares, qui commandent encore ces saignées copieuses, ces horribles breuvages compliqués, la honte de la médecine & de la pharmacie, que nos peres avaloient, malgré la répugnance invincible de la nature. Enfin, le nombre des morts est diminué même dans les hôpitaux.

CET ouvrage ne comporte pas des calculs ; mais je puis avoir les miens, fondés, non sur la simple appercevance, mais sur les bâtimens nouveaux, sur les quartiers plus peuplés, sur les limites de la ville reculées, sur la foule des rentiers qui sont venus jouir à Paris.

D'AILLEURS, à quel point précis bornera-t-on la circonférence de la capitale ? Le *Gros-Caillou*, *Chaillot*, la *Nouvelle-France*, la *Courtille*, le *Petit-Gentilly*, *Vaugirard*, &c. n'ap-

partiennent-ils pas inconteſtablement à la grande ville, puiſque les maiſons ſe touchent, & qu'il n'y a plus d'interruption ?

JE perſiſte donc, malgré le Courier de l'Europe, à donner neuf cents mille ames à la ville de Paris, juſqu'à ce qu'il m'ait prouvé le contraire ; & je lui certifie que j'ai fait pluſieurs recherches qu'il n'a pas faites pour approcher le plus près poſſible de la vérité.

SI l'on veut compter les gros bourgs qui flanquent la capitale & qui y envoient journellement des hommes qui n'y demeurent que quelques jours, mais qui ſe renouvellent inceſſamment, quelle immenſe population ! Je le répete, il ne faut que des yeux pour en reconnoître l'étendue.

ON m'a accuſé enfin d'avoir exagéré les miſeres publiques ; j'oſe répondre que j'ai retenu quelquefois mon pinceau, afin de ne pas paroître outré. Voici ce qu'on lit dans le Journal de Paris, qui a un cenſeur pointilleux, & qui eſt ſoumis à la plus ſévere inſpection & reviſion.

" UNE femme chargée d'enfans, & réduite

„ à la plus affreuſe miſere, écrivit à M. le curé „ de Sainte-Marguerite : *Il y a deux jours que „ je ſuis ſans pain ; mes enfans meurent de „ faim, & je n'ai pas la force d'aller me „ jetter à vos pieds pour implorer votre pitié.* „ Ce reſpectable paſteur vole au ſecours de „ cette famille infortunée. Au milieu des viſa- „ ges pâles & défigurés par le beſoin, il ap- „ perçoit un enfant de quatre ans étendu ſur „ le carreau, adreſſant à ſa mere ces paroles „ déchirantes : *maman, je vais donc manger „ ma chaiſe ?* „ Journal de Paris, du mardi 14 Janvier 1777. (1)

CETTE infortunée reçut de nombreux ſecours; mais elle n'étoit pas la millieme peut-être dans le cas de la plus horrible néceſſité.

O toi, riche, qui auras lu ce livre, ſi une ſeule idée t'a plû; ſi dans cet ouvrage, ou dans

---

(1) Je pourrois, d'après les papiers publics & des lettres particulieres, faire frémir les incrédules, ſi j'imprimois ici les détails qui ſont parvenus à ma connoiſſance; mais j'en ai expoſé le réſultat dans cet ouvrage, & j'atteſte que je n'ai rien donné à l'exagération.

mes autres écrits, je t'ai donné la plus légere inſtruction, ou le plus léger plaiſir; ſi ton eſprit ou ton cœur ont éprouvé quelqu'émotion, tu es mon débiteur, & j'ai droit à ta reconnoiſſance! Veux-tu t'acquitter envers moi d'une maniere qui récompenſe toutes mes veilles? Donne de ton ſuperflu au premier être ſouffrant, ou gémiſſant, que tu rencontreras; donne à mon compatriote en ſongeant à moi; penſe que plus tu donneras, plus tu te feras de bien à toi-même; donne afin que je me félicite d'avoir été dans ce monde l'occaſion de quelque bonne œuvre; & que ce don charitable ſoit l'unique éloge accordé à mon travail.

AVIS.

L'AUTEUR de cet ouvrage ne s'étant point astreint à suivre l'ordre des matieres, nous avons cru pouvoir isoler, à son exemple, quelques chapitres : d'autres se trouveront dans l'un des deux premiers volumes, & seront répétés en partie dans le troisieme, parce qu'ils sont ou presqu'entiérement changés, ou considérablement augmentés. Le public s'appercevra facilement que nous avons moins considéré notre intérêt que son utilité, en lui donnant cette nouvelle édition. Nous allons encore lui remettre sous les yeux le chapitre intitulé : *Où est Démocrite ?* qui se trouve à la page 305 du tome II, parce que l'auteur l'a refondu & augmenté dans la seconde édition.

ON trouvera, à la fin de ce chapitre, les articles ajoutés à quelques-uns des deux premiers tomes.

Où est Démocrite !

SI la comédie n'est plus sur le théatre, elle

eſt toujours dans le monde. Pour un obſervateur déſintéreſſé, il y a de quoi rire comme Démocrite; & au fond, rien n'eſt meilleur pour la ſanté.

Vous voyez l'abbé qui parle de ſes indigeſtions; vous entendez les gémiſſemens de l'avare qui déclame contre la dureté du cœur humain, les plaintes du plaideur entêté, la ſuffiſance de l'auteur qui fronde l'orgueil dont il eſt atteint; vous contemplez la morgue du grand, qui affecte quelquefois la bonté, la fatuité du petit-maître, ardent ſectateur des modes les plus futiles. Celui qui prête le plus à la ſatyre, eſt ſatyrique à l'excès. Les tons & les manieres forment des ſcenes extrêmement variées: l'eſprit léger, fugitif & parleur fait contracter à ces différens perſonnages une ſorte de maintien, une maniere qui donne à chaque avantageux l'air & l'attitude de ſes frivoles & petites idées.

Il eſt curieux d'examiner le nombre infini de ces cauſeurs, auxquels on attribueroit la vraie connoiſſance de tous les arts, tandis qu'aucun d'eux ne ſauroit en réduire un ſeul en pratique: & le ton déciſif & haut n'en va pas moins ſon train.

QU'EST-IL besoin après cela, d'aller entendre nos froides comédies modernes, qui n'offrent rien de tous ces travers?

VOYEZ enſuite le ridicule inconcevable & les prétentions reſpectives des états, leurs débats éternels, la montre de leurs privileges; & riez encore plus fort.

LES ſecretaires du Roi, par exemple, ne ſavent quel rang occuper: ils s'élevent, ils s'abaiſſent; leur contenance eſt mal aſſurée; ils poſent des lignes de démarcation, mais ces lignes ſont perpétuellement dérangées. Quel ſcandale pour la pépiniere de la future nobleſſe! Leur ſcrupule dans un tems, leur exceſſive indulgence dans un autre, tout place ſous un jour comique leur embarras, leur prodigieuſe facilité, puis leur attitude fiere & repouſſante.

MAIS ſavez-vous l'hiſtoire de cet honnête marchand d'étoffes, qui avoit coutume de dire à tout propos, *je veux être pendu ſi cela n'eſt pas vrai, je veux être pendu ſi je ne fais pas telle choſe?* Il fit fortune, & acheta une charge de ſecrétaire du Roi; le lendemain même de

ſon acquiſition, il s'écria devant une nombreuſe aſſemblée : *ſi ce que j'affirme n'eſt pas véritable, je veux être décollé.* Qui n'auroit pas ri ?

CHARGE de ſecretaire du Roi, *ſavonette à vilain*, dit le proverbe. Mais un acquéreur diſoit avec beaucoup de ſens : *ce qui eſt ridicule aujourd'hui, dans cent ans d'ici produira d'excellentes raiſons.*

AVOIR une occupation différente de ſon voiſin, eſt un titre pour ſe moquer de lui ; le notaire & le greffier ſe jugent ſéparément l'un au-deſſus de l'autre ; le procureur & l'huiſſier ſe regardent comme de deux caſtes différentes ; les commis établiſſent entr'eux de plus grandes différences ; l'homme d'un bureau s'eſtime un petit miniſtre, & dit : *nous avons fait, nous avons décidé*, & *nous ordonnerons.* Le caiſſier ſe croit fort au-deſſus du liquidateur, & ainſi réciproquement. Je ne ſais ſi le marchand de vin viſite le vinaigrier, & ſi le libraire n'attend pas que le papetier faſſe les premiers pas ; le conſeiller au parlement voit en pitié un conſeiller du châtelet ; & ſi vous voulez faire évanouir une femme de robe, vous n'avez qu'à lui parler d'une préſidente d'élection.

L'ON met ſouvent en délibération dans la bourgeoiſie, ſi l'on rendra la viſite à ſon voiſin, & ſi l'on n'en ſeroit pas diſpenſé par quelque dignité perſonnelle, comme par exemple, celle de marguillier, de ſyndic de ſa communauté, de quartenier, de futur échevin, qui doit graver ſon nom ſous la ſtatue équeſtre de nos rois.

PARCOUREZ juſqu'aux métiers : ils ont établi entr'eux une eſpece de ſéparation. Dernièrement un tailleur du Roi ſe fit faire une perruque par la main la plus habile, parce qu'un tailleur du Roi doit être ſupérieurement coëffé ; quand le maître perruquier eut apporté & poſé ſon chef-d'œuvre, le tailleur lui demanda avec gravité, combien ? --- Je ne veux point d'argent. --- Comment ? --- Non ; vous êtes auſſi habile dans votre art que je le ſuis dans le mien : eh bien, que vos ciſeaux me coupent un habit. --- Vous vous méprenez, mon cher ; mes ciſeaux & mon aiguille, conſacrés à la cour, ne travaillent pas pour un perruquier. --- Et moi, reprit l'autre, je ne coëffe pas un tailleur. Et joignant le geſte à la parole, il lui arracha la perruque de deſſus la tête & court encore.

LES débats opiniâtres des différentes com-

munautés ſont fort divertiſſans. Ces demandes reſpectives étoient d'un excellent revenu pour le palais il y a quelques années ; voilà pourquoi il favoriſoit tant les *maîtriſes*. Les procès ſont devenus plus rares depuis la réunion, quoique l'entêtement ſoit à-peu-près le même entre ces petits corps de marchands.

MAIS quel corps aujourd'hui ne prétend pas s'iſoler au milieu des rapports de la machine politique ! Tout corps, tant il eſt frappé d'aveuglement, ne ſent que l'injuſtice faite à l'un de ſes individus, & regarde comme étrangere à ſes intérêts l'oppreſſion du citoyen qui n'eſt pas de ſa claſſe.

LE militaire rit des coups qui tombent ſur l'homme de robe ; l'homme de robe voit avec indifférence le prêtre qui s'avilit ; le prêtre croit pouvoir exiſter indépendamment des autres états, & l'orgueil non moins que l'intérêt a diviſé des profeſſions qui ſe touchent, qui ont entr'elles les plus invincibles rapports : armées les unes contre les autres, elles ſe prévalent tour-à-tour des petits avantages qu'elles ont obtenus la veille, pour les perdre le lendemain ;

demain ; car pendant cette lutte le gouvernement, en paroiſſant vouloir les accorder, les pompe & les deſſeche pour les retenir toutes ſous ſa main, & les faire mouvoir à ſa volonté.

PERSONNE ne veut ſonger que ces travaux différens ſont liés enſemble, & portent à la maſſe des connoiſſances un trait de lumiere ; que la ſcience eſt néceſſairement une, & que toutes les découvertes ne tendent qu'à diminuer la ſource de tous nos maux, l'ignorance & l'erreur.

AUSSI la ſociété, morcelée par cette multitude de petites & bizarres diſtinctions, eſt-elle devenue une tour de Babel, pour la confuſion des idées & des ſentimens ; la ſottiſe y parle comme le génie & beaucoup plus haut ; chacun y déploie ſa pancarte, ſon privilege, ou ſes lettres de maîtriſe ; l'académicien & le cordonnier en font également parade de nos jours. O Démocrite ! où es-tu ?

Additions au Tome premier.

1. Chapitre XCV, page 279. *Gens d'af-*

faires.... Les receveurs à la ville, dits grippe-sols n'ont plus un sol pour livre ; ce qui feroit devenu trop considérable : ils n'ont que six deniers au plus. Leur principal bénéfice consiste en avances. Ces receveurs qui n'ont point de rentes, s'en font d'assez bonnes sur ceux qui en ont.

2. Chap. CIX, p. 306. *Parures*.... La couleur générale, au moment que j'écris, est *dos & ventre de puce. Boue de Paris & merde d'oie* ont prévalu depuis ; mon livre est à moitié antique. Je voulois parler de la *coëffure à l'hérisson ;* la coëffure à l'enfant l'a bannie. Les plumes sont devenues plus rares, elles ne flottent plus en panache. Oh ! Comment peindre ce qui par son extrême mobilité échappe au pinceau !

L'histoire des *poufs*, *pets en l'air*, *coques*, *chignons*, *bouillons*, *chiffons*, devroit être confiée à l'académie des belles-lettres, qui fait des recherches si profondes sur les *colliers & ornemens* que portoient les dames Romaines. Et le présent ? pourquoi n'en pas parler ? Les bonnets *à la grenade*, *à la Thisbé*, *à la Sultane*, *à la Corse* ont passé, ainsi que les chapeaux *à la*

Baſton, *à la Philadelphie*, *à la Colin-Maillard*: la coëffure *en limaçon* penche ſur ſon déclin. Mais mon devoir m'obligeroit à parler des *jupons*, *groſſis*, *bouffis*, *ébaubis*, qui groſſiſſent les hanches, & donnent de la chair aux femmes qui n'ont que la peau. Je promets donc le journal des *plumes* & des *jupes*, qui ſera mieux accueilli que le journal des ſavans ou celui de Neuchâtel (1).

3. Chap. CXXI, page 364. *L'Egliſe de Ste. Genevieve*.... On bâtit une magnifique égliſe, pour placer la châſſe de la Sainte ſous une ſuperbe coupole; elle coûtera bien douze à quinze millions & au-delà. Quelle énorme & inûtile dépenſe, qu'on auroit pu appliquer au ſoulagement des miſeres publiques! Et quel temple peut-on élever, diſent les ſaintes Ecritures, à celui qui a le ciel pour manteau, & la terre pour marche-pied? Les curieux iront viſiter l'architecture, & la populace la Sainte.

(1) Journal trop peu répandu, où pluſieurs articles marqués d'un C ſont d'un juge impartial, d'un écrivain cenſé & d'un vrai littérateur. Pourquoi ne tient-il pas la plume dans un ouvrage périodique plus accrédité?

On y travaille depuis trente années. Les os de Descartes reposent dans l'ancien temple avec une épitaphe ; les reportera-t-on non loin de la châsse qui opere les miracles ? Quel alliage ! Sainte-Genevieve & Descartes côte à côte ! Ils s'entretiennent dans l'autre monde ; que disent-ils de celui-ci ? Mais l'humble Descartes n'a point de châsse.

4. Chap. CXXIX, page 382. *Les j'ai vu, & les je n'ai point vu.....* J'ai vu une mutinerie d'écoliers *pour des enfans qu'on enlevoit ou qu'on n'enlevoit pas....* On avoit chargé les exempts de la police d'enlever les enfans vagabonds & mendians ; ils mirent en *charte privée* quelques enfans de petits bourgeois, & ce pour faire contribuer les parens : dans le même temps il y avoit des fours, c'est-à-dire, des endroits reculés, où les enrôleurs entraînoient les jeunes gens par force ou par adresse ; ils n'en sortoient qu'après avoir signé un engagement forcé. On a détruit ces abus odieux.

5. Chap. CXXX, page 390. *Amour du merveilleux....* Une secte nouvelle, composée surtout de jeunes gens, paroît avoir adopté les

visions répandues dans le livre intitulé *les Erreurs & la vérité*, ouvrage d'un mystique à la tête échauffée, qui a néanmoins quelques éclairs de génie.

Cette secte est travaillée d'affections vaporeuses; maladie singuliérement commune en France depuis un demi-siecle; maladie qui favorise tous les écarts de l'imagination, & lui donne une tendance vers ce qui tient du prodige & du surnaturel. Selon cette secte, l'homme est un être dégradé, le mal moral est son propre ouvrage; il est sorti du *centre de vérité*; Dieu par sa clémence le retient dans la *circonférence*, lorsqu'il auroit pu s'en éloigner à l'infini; *le cercle* n'est que l'explosion du *centre*: c'est à l'homme de se rapprocher par la *tangente*.

Pour pouvoir enfiler cette *tangente*, les sectateurs de ces idées creuses vivent dans la plus rigoureuse continence, jeûnent jusqu'à tomber dans le marasme, se procurent ainsi des rêves extatiques, & éloignent toutes impressions terrestres, afin de laisser à l'ame une liberté plus entiere, & une communication plus facile avec le *centre de vérité*.

L'activité de l'esprit humain qui s'indigne de son ignorance; cette ardeur de connoître

& de pénétrer des objets par les propres forces de l'entendement ; ce ſentiment confus que l'homme porte en lui-même, & qui le détermine à croire qu'il a le germe des plus hautes connoiſſances : voilà ce qui précipite des imaginations contemplatives dans cette inveſtigation des choſes inviſibles ; plus elles ſont voilées, plus l'homme foible & curieux appelle les prodiges & ſe confie aux miſeres. Le monde imaginaire eſt pour lui le monde réel.

Additions au Tome ſecond.

6. Chapitre III, page 6. *Bibliotheque du Roi....* Ce vaſte dépôt n'eſt ouvert que deux fois la ſemaine & pendant deux heures & demie. Le bibliothécaire prend des vacances à tout propos. Le public y eſt mal ſervi, & d'un air dédaigneux. La magnificence royale devient inutile devant les réglemens des ſubalternes, pareſſeux à l'excès. Ne devroit-on pas pouvoir puiſer chaque jour dans ces gros volumes, faits pour être conſultés plutôt que lus ? Il faut attendre des mois entiers, qu'il plaiſe à un *commis* d'ouvrir la porte. Les livres les ennuient, & ils ne vous les donnent qu'en *rechignant.*

8. Chap. V, page 14. *Petites loges*.... Les gens de lettres se sont rassemblés en corps depuis trois années, pour exposer leurs droits au théatre & les faire valoir. Ils n'ont rien fait. On les a amusé, sachant bien que leur feu s'évaporeroit. Ils sont tombés dans le piege le plus grossier, les yeux ouverts; c'est ce qu'avoient prévu les gens du monde, qui avoient dit : le corps dramatique n'aura pas l'esprit des savetiers assemblés.

7. Chap. VI, page 19. *Comédiens*.... La Duclos jouoit dans les *Horaces* : à la fin de ses imprécations, elle sort furieuse, comme l'on sait; l'actrice s'embarrassa dans la queue très-longue de sa robe, & tomba. On vit soudain l'acteur qui faisoit Horace, ôter poliment son chapeau (1) d'une main, la relever de l'autre, la reconduire dans la couliſſe, & là, remettant fiérement son chapeau, tirer son épée & la tuer, conformément à son rôle.

(1) Les acteurs tragiques portoient, dans toutes les tragédies, un chapeau surmonté de plumes; & c'est ainsi qu'on a joué en France pendant près de cent ans Corneille & Racine.

Ces inepties ne se commettent plus ; mais que de réformes à desirer encore !

La tragédie, depuis la retraite de Mademoiselle Dumesnil, & depuis l'exil incroyable de Mademoiselle Sainval (1), est devenu chantante, roide, ampoulée, monotone ; les acteurs subalternes ne sont pas assez attentifs à maintenir l'illusion. Ils commettent des fautes nombreuses contre le costume & le sens de leurs rôles. Qu'ai-je besoin, par exemple, de la coqueterie de nos princesses de théatre, de leurs têtes bichonnées au gré de la folie du jour ? Quand j'apperçois la main maussade du coëffeur, je ne vois plus Cléopâtre, Mérope, Athalie, Idamé.

Moins d'oripeau, plus de vérité. Comment ne pas rire, en voyant des valets de théatre travestis en Sénateurs Romains, sortir des coulisses avec les robes rouges des médecins *du malade imaginaire ;* des perruques bouclées & trainantes, grossièrement chargées de poudre, & qui, pour comble de ridicule, veulent figurer la démarche de nos jeunes conseillers ?

Et quand les spectateurs revoient sans cesse

(1) Exilée par lettre de cachet.

les mêmes toiles meſquines & rembrunies, quelquefois trouées ; qu'ils rencontrent les Scythes & les Sarmates dans un palais d'architecture grecque, & le farouche Zamore ſous un portique romain, peuvent-ils s'empêcher d'accuſer l'avarice des comédiens *à la part*, & leur cupidité qui néglige un acceſſoire fait pour influer ſur les repréſentations !

Deux théatres qui rivaliſeroient, qui entretiendroient entr'eux une émulation ſuivie en jouant les mêmes pieces, qui feroient enfin l'un pour l'autre un perpétuel objet de comparaiſon, reſtitueroient à l'art ſa pompe, ſa nobleſſe & ſa dignité.

On ſe plaint généralement de voir la ſcene françoiſe déchue de ſon ancien luſtre. La tragédie ſur-tout eſt défigurée à un point méconnoiſſable. De là ces vers :

On ne voit plus pleurer perſonne.
Pour notre argent nous avons du plaiſir :
Et le tragique qu'on nous donne,
Eſt bien fait pour nous réjouir.

8. Chap. VIII, page 24. *Meſſes*.... Dans le ſiecle paſſé, un prêtre du petit Saint-Antoine

étoit marié secretement, & tenoit son ménage près de la place Maubert. Il se partageoit avec la même ferveur entre l'autel & son épouse. Bon prêtre, bon mari, pere de cinq enfans, il s'habilloit deux fois par jour, pour tromper les regards & remplir ses doubles fonctions, qui lui étoient également cheres. Sa félicité fut traversée par un cruel délateur; le parlement cassa son mariage, & il fut exilé à perpétuité: heureux de ne pas subir une peine plus grave.

L'abbé Pellegrin n'étoit pas marié; mais il faisoit des opéra tout en disant la messe. Le démon ne présidoit pas à ses compositions, car elles étoient extrêmement froides. On fit sur lui ces vers:

Le matin catholique, & le soir idolâtre,
Il dîne de l'autel & soupe du théatre.

Un prince ayant nommé pour son aumônier l'abbé P***, connu par ses nombreuses & intéressantes productions, lui dit à sa premiere audience: M. l'abbé, vous voulez donc être mon aumônier; mais sachez que je n'entends point de messe. ---- Et moi, Monseigneur, je n'en dis point.

10. Chap. IX, page 28. *La fête-Dieu*.... Le soir, les enfans font des reposoirs dans les rues. Ils ont des chandeliers de bois, des chasubles de papier, des encensoirs de fer-blanc, un dais de carton, un petit soleil d'étain. L'un fait le curé, l'autre le sous-diacre. Ils promenent l'hostie en chantant, disent la messe, donnent la bénédiction, & obligent leurs camarades à se mettre à genoux. Un petit bedeau fait le furieux dès que l'on commet la moindre irrévérence. Les grands enfans qui, le matin ont fait à-peu-près les mêmes cérémonies, levent les épaules, & se moquent de la procession des petits, quand ils la rencontrent.

11. Chap. XII, page 37. *Plébéiens*.... On ne peut rien imaginer de plus sot que la maniere dont un bourgeois parle des puissances voisines. Il arrange tout sur l'idée du *syndic* de sa communauté, & il prend la hiérarchie du *commissaire*, du *lieutenant de police* & du *ministre*, pour le modele de tout gouvernement. Il ne conçoit pas pourquoi des républicains se mêlent si vivement de la chose publique; il est disposé à les regarder comme des

mutins, des séditieux qu'un Roi devroit morigéner, pour les rendre plus paisibles.

12. Chap. XIII, page 39. *Capitation...* Des extensions inapperçues ont doublé graduellement la capitation. On a augmenté de la même maniere les vingtiemes, la taille & les accessoires; & pendant quel temps? Sous la domination de M. Necker. Il a cependant passé pour n'avoir pas mis d'impôts.

Il faut que le bourgeois de Paris ait l'attention de ne pas ranger les commis de la capitation & des doubles vingtiemes parmi les citoyens honorables. Il doit, conformément à l'esprit & à l'expression de l'Evangile, les regarder comme des *publicains*. C'est une petite vengeance légitime, qu'il doit exercer en passant, pour punir à sa maniere les âpres agens du fisc & la dureté de leur emploi, & souvent de leur caractere; car ils sont toujours disposés à se séparer de l'intérêt général des citoyens, pour embrasser & faire exécuter des loix arbitraires. Ainsi l'on ne doit pas les estimer par leurs fonctions qui ont un caractere oppressif, ou du moins abusif. Voyez ce que M. Necker dit lui-même au Roi, de la *capita-*

tion soumise à des principes incertains, & qui excite fréquemment des difficultés & des plaintes. Il avoue qu'elle dépend d'une *répartition arbitraire.* Qu'ajouter à ce mot?

12. Chap. XXI, page 64. *Bal de l'opéra.....* On y danse quelquefois; mais celui qui a vu les danses vives & animées des jeunes beautés du pays célebre par les soupirs de *Julie*, les pas gais & légers des vives Alsaciennes, les sauts des Provençales, l'expression de la joie sincere & ingénue parmi les Bretonnes, ne pourra plus souffrir les graces froides & l'afféterie de nos danses de bal, soit paré soit *masqué.*

13. Chap. LVIII, page 199. *Place de Greve...* On avoit fait venir, lors de l'exécution de Damiens, tous les bourreaux des villes circonvoisines, pour prêter la main à ces révoltantes opérations, qui ont attiré des amateurs & des curieux.

L'auteur d'un ouvrage moderne sur la passion du jeu, affirme que ce jour-là même *on joua à la Greve, qu'on y joua de l'argent*, en attendant l'huile bouillante &c., & nous nous croyons civilisés, policés! & nous osons

parler de nos loix, de nos mœurs ! tandis que, ſans le cri éloquent des écrivains, nous n'aurions pas appris à rougir de ces atroces turpitudes. Que nous avons encore beſoin d'être conduits à la ſenſibilité & à la raiſon !

Le ſabre qui coupe les têtes nobles, eſt rouillé dans le fourreau, & l'exécuteur a oublié cette partie de ſon métier. Il ne ſait plus que pendre & rouer : ſon bras inexpérimenté a manqué le général Lally.

Les Anglois & les Suiſſes ont une juriſprudence criminelle que la juſtice, la raiſon & l'humanité peuvent avouer ; & nous avons encore à rougir de nos formes lamentables & barbares : nous n'avons pas encore appris à garantir notre liberté, notre vie & notre honneur des invaſions du pouvoir aveugle & de la ſcélérateſſe réfléchie. La loi reſte indéciſe entre le crime audacieux & l'innocence timide : elle a peine à les diſtinguer ; & tandis que l'inſtruction s'eſt paſſée dans l'ombre, loin de l'œil & de l'oreille des citoyens, le ſupplice vient épouvanter leurs regards ; & en voyant ſes abominables inſtrumens dreſſés dans la place publique, il faut qu'ils demandent quel eſt le coupable & quel eſt ſon délit ?

15. Chap. LX, page 208. *Baſtille....* Là gémit ou ne gémit plus le célebre Linguet. Quel eſt ſon délit? On l'ignore.

L'effet en eſt affreux, la cauſe eſt inconnue.
VOLTAIRE.

16. Chap. LXIII, page 220. *Dépôts ou renfermeries....* Aucun pouvoir humain n'a le droit d'enfermer un mendiant, s'il ne lui offre ſur-le-champ un genre d'occupation qui exerce ſes bras, ſans l'atterrer.

17. Chap. LXIV, page 222. *Vie d'un homme en place....* Quelle vie, par exemple, que celle d'un lieutenant de police! Il n'a pas un inſtant à lui; il eſt obligé tous les jours de punir; il tremble de ſe livrer à l'indulgence, parce qu'ils ne ſait pas s'il ne ſe la reprochera point un jour. Il a beſoin d'être ſévere, & d'aller contre le penchant de ſon cœur; il ne ſe commet pas un crime dont il ne reçoive l'image honteuſe ou cruelle. On ne lui parle que d'hommes vicieux & de vices; à chaque inſtant on vient lui dire, voilà un *meurtre*, un *ſuicide*, une *violence*! Il n'arrive pas un acci-

dent, qu'il ne lui faille ordonner le remede & précipitamment; il n'a qu'un inſtant pour délibérer & agir, & il faut qu'il craigne également & d'abuſer du pouvoir qui lui eſt confié, & de n'en pas uſer à propos. Les rumeurs populaires, les propos extravagans, les factions théatrales, les fauſſes allarmes, tout le regarde.

Repoſe-t-il? un incendie le tire bruſquement de ſon lit. N'y a-t-il pas d'incendie? des jeunes gens de qualité font le tapage la nuit, infirment le prononcé du commiſſaire du quartier. On éveille le magiſtrat pour juger ces étourdis. La cour, la ville, la province lui font des interrogations multipliées: il faut qu'il réponde à tout, il faut qu'il ſuive à la piſte le brigand, l'aſſaſſin obſcur qui a commis un crime; car le magiſtrat paroît blâmable, s'il n'a pas ſu le livrer de bonne heure à la juſtice; on calculera le temps que ſes prépoſés auront mis à cette capture; & ſon honneur exige que l'intervalle entre le délit & l'empriſonnement ſoit le plus court poſſible. Quelles fonctions redoutables! Quelle vie pénible! Et cette place eſt convoitée!

18. Chap. LXV, page 227. *Orateurs ſacrés...* Le peuple dort au ſermon, parce qu'il eſt rarement adapté à ſon élocution & à ſes connoiſſances. M. Oulier de Beſançon, dit avoir vu en 1739, dans l'égliſe Sainte-Claire à Stockolm, un bedeau qui portoit une longue canne, & frappoit ſur la tête de ceux qui dormoient pendant la prédication. Si l'on adoptoit cette fonction en France, la main du prépoſé ne ſeroit pas oiſive dans nos temples, & il en faudroit plus d'un.

19. Chap. LXVI, page 231. *Anti-Anglois...* Pourquoi la nation Angloiſe a-t-elle cette fierté, cette énergie, ces reſſources, ce courage intrépide & calme qui la fait réſiſter à une guerre civile, à trois grandes puiſſances unies, à ſes factions particulieres? Eh! qui ne voit que ſa conſtitution politique, en fait des hommes qui figurent avec dignité, & qui ont mérité par leur génie, leur fermeté, leurs lumieres & leurs loix, d'enchaîner la tyrannie & de commander à l'Océan?

20. Chap. LXXII, page 242. *L'académie françoiſe....* Le bon Patru, qui étoit franc du

collier, récita à l'académie cet analogue, lorſqu'elle voulut nommer un grand ſeigneur ignorant, au lieu d'admettre un écrivain connu: un ancien Grec avoit une lyre admirable, à laquelle ſe rompit une corde; au lieu d'en remettre une de boyau, il en voulut une d'argent, & la lyre n'eut plus d'harmonie.

21. Chap. LXXXVIII, page 286. *La petite poſte*.... Les hommes en place combattent toutes les nouveautés, & ne cedent au bien public que lorſqu'on les y force, ou par une entiere conviction, ou par une forte de violence. Le premier mot d'un miniſtre eſt toujours, *je défens*, jamais *j'accorde*.

C'étoient autrefois en Italie les vendeurs de poulets qui portoient les billets doux aux femmes; ils gliſſoient le billet ſous l'aile du plus gros, & la dame avertie ne manquoit pas de le prendre. Ce manége ayant été découvert, le premier meſſager d'amour qui fut pris, fut puni par l'*eſtrapade*, avec des poulets vivans attachés aux pieds. Depuis ce temps, *poulet* eſt ſynonime à *billet doux*. Les commis ambulans de la petite poſte en portent & rapportent ſans ceſſe; mais une cire fragile & reſpectée

tient ſous le voile ces ſecrets amoureux; le mari prudent n'ouvre jamais les billets adreſſés à ſa femme.

On a publié une mince brochure, intitulée, *la petite poſte dévaliſée*. Ces lettres ſont fictives; mais s'il étoit permis de lever par ſimple curioſité les cachets, & de parcourir toute la correſpondance d'un ſeul jour, Dieu! que de choſe curieuſes & intéreſſantes à lire! La certitude que ces lettres n'ont été écrites que pour une ſeule perſonne, que l'ame s'eſt épanchée en liberté, formeroit des contraſtes ſinguliers & une lecture unique; jamais l'imagination d'un auteur ne produira rien qui en approche; la détreſſe, l'infortune, la miſere, l'amour, la jalouſie, l'orgueil donneroient des tableaux variés, piquans; & comme on ne pourroit douter de la réalité, l'intérêt deviendroit plus vif. Quel plaiſir de voir à nu le ſtyle de l'homme d'affaires, du marquis, de la courtiſanne, de la jeune fille amoureuſe, de l'habitué de paroiſſe, de l'emprunteur, du tartuffe dans toutes les claſſes! Que ne donneroit-on pas pour les lettres originales d'un Deſrues, pour tenir tel billet de tel homme célebre, dans telle circonſtance de ſa vie! Les

gens de lettres en trouveroient de très-bien écrites, les philosophes feroient de nouvelles découvertes sur le cœur humain, & les grammairiens verroient que, sur cent lettres, quatre-vingt n'ont pas l'ombre d'orthographe; mais qu'en général, celles qui pèchent par ce défaut, ont plus d'esprit & de naturel que les autres: aussi sont-elles écrites pour la plupart par des femmes. Et parmi les hommes, pour ne pas dire parmi les auteurs, ceux qui ignorent certaines regles grammaticales, s'expriment avec plus de grace, de liberté & de force. Réfléchissez donc là-dessus, froids, pesans & maniérés écrivains, qui savez ou ne savez pas la grammaire.

L'impression fidele de toutes ces lettres feroit un monument bien curieux; mais il n'est pas licite de le desirer, car rien n'autorise à léser de cette maniere la confiance publique.

Cette petite poste, que nous devons à M. Chamousset, a été réunie à la grande, parce qu'il est dit que tous les établissemens en France appartiendront successivement à des *régies* ou à des *fermiers exclusifs*.

22. Chap. LXXXIX, page 289. *Les visites...*

Tous les officiers de terre & de mer ont-ils la connoiſſance du ſtyle de Turenne ? Le voici après le gain d'une bataille importante : *les ennemis ſont venus nous attaquer, nous les avons battus ; Dieu en ſoit loué. J'ai eu un peu de peine. Je vous ſouhaite le bon ſoir : je me mets dans mon lit.*

23. Chap. XCI, page 293. *Les affiches....* Les pieces de théatre ceſſeront d'être indécentes, quand on (1) n'aura plus de *comédiens* pour *cenſeurs moraux.*

Des particuliers (je les dénonce) s'émancipent auſſi de faire imprimer, ſans *mandat*,

(1) Ils le ſont bien, puiſqu'ils décident ſi la piece foraine ſera ou ne ſera pas repréſentée. Jugement qui ne devroit appartenir qu'à la police. Faut-il redire ici à quel point les ſpectacles ſont capables d'influer ſur les opinions d'un peuple, combien ce reſſort eſt puiſſant pour émouvoir ſes affections, combien il importe au gouvernement de régler, de protéger les repréſentations théatrales, & de tourner à l'utilité des mœurs ce qui ne paroiſſoit devoir être qu'un ſimple amuſement ? Comment des fonctions auſſi graves ont-elles pu être du reſſort de deux comédiens ?

ſans *privilege*, leurs noms ſur des *cartes*, & ſe donnent le titre d'*écuyer*, de *comte*, de *marquis*, de *baron*, de *chevalier*, d'*avocat* enfin. Ce ſont peut-être des uſurpateurs. Eh! vîte un cenſeur royal pour *approuver*, *examiner* toutes les cartes des viſites qu'on gliſſera chez un portier ou dans la ſerrure. Quelle différence y a-t-il d'imprimer ſur des *cartes* ou ſur du *papier*? Les caracteres d'imprimerie ne doivent jamais mordre le chiffon ſans la *ſignature* & le *paraphe*: que ne peut-on pas mettre ſur une *carte!* On s'endort là-deſſus & bien mal-à-propos. Le commis du ſceau s'en ſcandaliſe étrangement.

Les affiches des ſpectacles ſont en couleur, mais un peu trop exhauſſées; on en voit ſix ou ſept qui forment une véritable échelle, le *grand opéra* en tête, & les *danſeurs de corde* au dernier rang. Mais le plus ſouvent, par reſpect, les affiches des *ſpectacles des Boulevards* s'éloignent des *affiches des trois théatres*. Ce que c'eſt que l'ordre & la ſubordination!

24. Chap. XCIX, page 316. *portes cocheres...* Ce qu'elles ont vraiment d'incommode, c'eſt que tous les paſſans y lâchent leurs eaux, &

qu'en rentrant chez soi, l'on trouve au bas de son escalier un pisseur qui vous regarde & ne se dérange pas. Ailleurs, on le chasseroit; ici, le public est maître des allées, pour les besoins de nécessité. Cette coutume est fort sale & fort embarrassante pour les femmes.

25. Chap. CX, page 346. *Légeres observations*.... Il y a des amis de table qui enlevent leurs promesses avec la nappe; quand ils vous ont régalé, ils se croient dispensés d'aquitter leurs paroles.

Tout l'argent des provinces reflue dans la capitale, & presque tout l'argent de la capitale passe par les mains des courtisannes.

Que de gens ne narrent si facilement, que parce qu'ils disent sans peine ce qui ne leur coûte rien à penser!

L'honneur d'une fille est à elle; elle y regarde à deux fois: l'honneur d'une femme est à son mari; elle y regarde moins.

Le public prononce deux sentences: la premiere est précipitée, & précede l'examen; la seconde ne vient que quelques temps après: mais celle-là est motivée, & ordinairement il n'y a plus d'appel.

Etre malade à Paris eſt un état ; les femmes le choiſiſſent de préférence, comme le plus intéreſſant.

Les Pariſiennes achetent quatre ajuſtemens contre une chemiſe. On a de la toile en province & des blondes dans la capitale.

Tel journaliſte eſt quelquefois, conformément à ſes intérêts différens, le plus vil des flatteurs, & le plus inſolent des critiques.

Un traitant ayant lu ſur une colonne l'affiche d'un livre qui portoit pour titre, *Traité de l'ame*, demanda quel pourroit être ce traité, le ſeul auquel il ne fût point intéreſſé, le ſeul dont il ne connût point la nature ni le produit.

Ramper avec baſſeſſe en affectant l'audace,
S'engraiſſer de rapine en atteſtant les loix,
Etouffer en ſecret ſon ami qu'on embraſſe,
Voilà l'honneur qui regne à la ſuite des Rois.

Ces vers de Voltaire ſont peu connus, & méritent de l'être.

26. Chap. CXV, page 365. *Pain de pommes de terre....* Depuis la premiere impreſſion de cet article, on a fait du biſcuit de pommes de terre : mais on a encore mieux fait, on a converti la patate en pain & en biſcuit. Quel tréſor pour les colonies affligées par ces vio-

lentes convulſions de la nature, par ces ouragans qui détruiſent toute récolte, & expoſées d'ailleurs aux ravages de la guerre & aux cruels haſards de l'Océan !

Le biſcuit de pomme de terre l'emporte ſur le biſcuit de froment ; mais le pain de patate a beaucoup d'avantages ſur la pomme de terre, en ce que la patate eſt plus farineuſe, moins aqueuſe, & qu'elle contient ſur-tout un principe ſucré & nutritif qui la rend plus propre à être convertie en pain, & à l'aſſimiler à notre ſubſtance.

Je ne ſais ſi je ne me trompe dans mes vœux ardens ; mais je penſe que la chymie pourra tirer un jour de tous les corps un principe nourriſſant, & qu'il ſera alors auſſi facile à l'homme de pourvoir à ſa ſubſiſtance, que de puiſer l'eau dans les lacs & les fontaines.

Et que deviendroient tous ces combats de l'orgueil, de l'ambition, de l'avarice, toutes ces cruelles inſtitutions des grands empires ? Une nourriture aiſée, facile abondante, à la diſpoſition de l'homme, ſeroit le gage de ſa tranquillité & de ſes vertus. Nos malheureux ſyſtêmes politiques ſeroient renverſés. Travaillez, travaillez, bons chymiſtes !

27. Chap. CXVI, page 368. *Aumônes....* Citons le médecin *Brayer*. Chaque premier jour du mois il portoit en cachette à ſon curé, pour les pauvres honteux de ſa paroiſſe, un ſac de mille francs; pendant quinze années conſécutives il fit le même voyage : ſomme totale, cent quatre-vingt mille livres. Faire le bien, c'eſt déja beaucoup; mais la conſtance dans le bien!

Les ames ſenſibles voient avec attendriſſement que les actes d'humanité ſe multiplient de nos jours; qu'il ne faut qu'annoncer un déſaſtre, un accident, pour éveiller la compaſſion & la charité; que les bienfaits s'efforcent à combler l'abyme de la miſere. Il eſt profond, mais il n'eſt pas intariſſable.

Le *journal de Paris* eſt devenu le *héraut* des calamités particulieres, & le véhicule des prompts ſecours données aux infortunés. Aucune plainte juſqu'ici n'a été dédaignée. Cet emploi rend cette feuille infiniment précieuſe & reſpectable. On envie ſouvent la fonction de ſes rédacteurs.

La naiſſance du Dauphin en 1781, a été dans la capitale & dans les provinces, le ſignal d'une foule d'actions généreuſes & patrioti-

ques ; on a délivré des priſonniers, on a adopté des orphelins : le bien ſe fait donc au milieu de tant de légéreté & d'inconſéquence, & la bienfaiſance regne parmi la diſſolution des mœurs ; c'eſt qu'on a ſenti que la bonté de l'ame étoit la vertu premiere, que le plaiſir d'obliger avoit quelque choſe de céleſte & de divin, que le grand crime & le ſeul peut-être étoit la dureté de cœur, que l'avarice enfin devoit être conſidérée comme le vice le plus mépriſable & le plus funeſte.

Nul homme n'eſt diſpenſé de faire le bien ; le plus pauvre doit encore payer ſon tribut à l'infortuné : un rien lui rend quelquefois la vie ; ce n'eſt point toujours de la monnoie qu'il faut, ce ſont des ſoins, des avis, une viſite, une ſimple démarche, un placet préſenté à propos.

Que les écrivains fideles à leur noble emploi, nourriſſent & entretiennent donc conſtamment cette pente ſalutaire à la bienfaiſance ! *Dixi.*

28. Chap. CXXI, page 378. *Les heures du jour....* On dit qu'il faut porter trois ſacs au

palais, ſac de papier, ſac d'argent; ſac de patience.

Un aſſaſſin, en 1769, armé d'une fronde courte, avoit déja, à la mi-octobre, tué trois hommes, dans l'eſpace de ſix jours, lorſqu'il fut arrêté.

Le marteau du forgeron & du maréchal-ferrant trouble quelquefois le ſommeil du matin pour les pareſſeux qui ſont encore au lit. Si l'on en croyoit nos ſybarites, on reléguéroit hors des villes tous les artiſans qui font frémir la lime mordante; il ne ſeroit plus permis au chaudronnier de battre ſa marmite, au charron de cercler la roue d'un fer durable, aux différentes profeſſions qui courent les rues, d'élever ces voix aigres & retentiſſantes qui ſe font entendre au ſommet, & juſques ſur le derriere des maiſons. Il faudroit que le bruit de la cité fût enchaîné de toutes parts, pour protéger leur oiſive moileſſe, & que le calme du ſilence environnant leur paiſible alcove, tous ces voluptueux puſſent preſſer la plume oiſeuſe juſqu'à la douzieme heure, lorſque le ſoleil eſt au haut de ſa carriere.

Par une ſuite du même eſprit, ils ne voudroient pas ſentir la boutique du chapelier, à

cauſe de l'odeur de ſa *foule*, ni celle du corroyeur, à cauſe des huiles; ni celle du verniſſeur; ni celle du parfumeur, quoiqu'ils faſſent uſage de ſes coſmétiques; ni celle du rapeur de tabac, qui les fait éternuer volontairement, lorſqu'ils paſſent. Si l'on écoutoit toutes les prétentions de ces riches, il n'y auroit que des portes cocheres dans la capitale, & l'on *matelaſſeroit* les rues juſqu'à une heure, c'eſt-à-dire, juſqu'au temps où ils quittent l'édredon ou la chaiſe longue; les cloches ne devroient plus retentir dans les airs; & le tambour des Gardes, en paſſant ſous leurs fenêtres, devroit être muet: car il n'appartient qu'à leurs équipages de faire du bruit en roulant ſur le pavé, & de réveiller à deux heures du matin ceux qui dorment.

29. Chap. CXXXI, page 423. *Les trois Rois*.... Le réformateur Calvin, qui fait & fera époque, étoit un prédicateur infatigable. Il a prononcé deux mille vingt-trois ſermons, qui ſont autant de pieces différentes. On les voit & on les conſerve dans la bibliotheque de Geneve.

Fin du troiſieme Volume.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce volume.

CHAPITRE I. *Des parfaits badau.* Page 1
CHAP. II. *Petites bourgeoiſes.* 6
CHAP. III. *Jeune mariée.* 10
CHAP. IV. *Le Pariſien en province.* 12
CHAP. V. *Du temps.* 14
CHAP. VI. *Eſcrocs polis, filoux.* 16
CHAP. VII. *Perruquiers.* 23
CHAP. VIII. *Porteurs de ſel.* 27
CHAP. IX. *Poiſſons de mer.* 28
CHAP. X. *Taxe des Pauvres.* 30
CHAP. XI. *L'orthographe publique.* 32
CHAP. XII. *Antiquités.* 35
CHAP. XIII. *Manque de ſignes.* 39
CHAP. XIV. *Argenterie.* 42
CHAP. XV. *Ruiſſeaux.* 45
CHAP. XVI. *Fonte des ſuifs.* 46
CHAP. XVII. *Boucheries.* 47

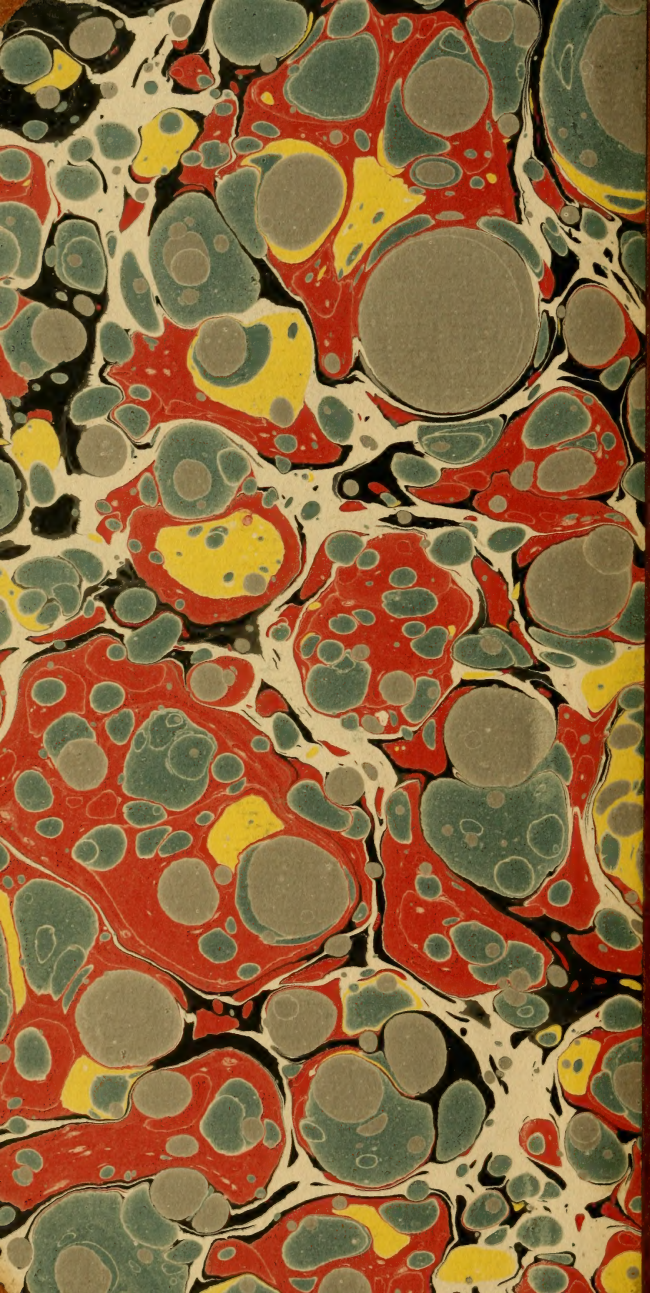
CHAPITRE XVIII. *Fosses vétérinaires.* Page 50
CHAP. XIX. *Noyés. Vapeurs du charbon.* 52
CHAP. XX. *Canne.* 59
CHAP. XXI. *Aveuglement.* 61
CHAP. XXII. *Cours gratuits.* 63
CHAP. XXIII. *Bureau de sûreté.* 64
CHAP. XXIV. *Chansons. Vaudevilles.* 66
CHAP. XXV. *Additions au chapitre civilité.* 68
CHAP. XXVI. *Progrès des arts.* 69
CHAP. XXVII. *Condamnation.* 70
CHAP. XXVIII. *Méchans.* 72
CHAP. XXIX. *Bonne compagnie.* 74
CHAP. XXX. *Naïveté.* 75
CHAP. XXXI. *Usage du monde.* 76
CHAP. XXXII. *Assertions qui en valent bien d'autres.* 78
CHAP. XXXIII. *Officiers.* 86
CAHP. XXXIV. *Partisans du luxe.* 90
CHAP. XXXV. *Milice.* 93
CHAP. XXXVI. *Jeune magistrat.* 95
CHAP. XXXVII. *Tabagies.* 96
CHAP. XXXVIII. *Palais.* 99
CHAP. XXXIX. *Juridiction consulaire.* 102
CHAP. XL. *Ecole de droit.* 105
CHAP. XLI. *Tribunal des eaux & forêts.* 107
CHAP. XLII. *Professeurs de l'université.* 108

CHAPITRE XLIII. *Petites Ecoles.* Page 110
CHAP. XLIV. *Juifs.* 112
CHAP. XLV. *Cenſeurs royaux.* 113
CHAP. XLVI. *Long-Champ.* 115
CHAP. XLVII. *Barrieres.* 118
CHAP. XLVIII. *Nouvel incendie.* 121
CHAP. XLIX. *Prévoyance.* 125
CHAP. L. *Entremetteurs d'affaires.* 126
CHAP. LI. *Banqueroutes.* 130
CHAP. LII. *Oiſifs.* 133
CHAP. LIII. *Petite queſtion.* 135
CHAP. LIV. *Orgues.* 137
CHAP. LV. *Quéteuſes.* 143
CHAP. LVI. *Pain béni.* 146
CHAP. LVII. *Cathéchiſme.* 148
CHAP. LVIII. *Myſtifier. Myſtification.* 151
CHAP. LIX. *Architecture.* 156
CHAP. LX. *Quartier de la cité.* 160
CHAP. LXI. *Plancher d'une partie de la capitale.* 162
CHAP. LXII. *Maîtres en fait d'armes.* 170
CHAP. LXIII. *Jeux de haſard.* 174
CHAP. LXIV. *Loix ſomptuaires.* 178
CHAP. LXV. *Etrangers..* 181
CHAP. LXVI. *Annonces des ſpécifiques.* 185
CHAP. LXVII. *Petits batelets.* 187

CHAPITRE LXVIII. *Poterie.* Page 189
CHAP. LXIX. *Conseil de santé.* 190
CHAP. LXX. *Amélioration.* 192
CHAP. LXXI. *Procureurs. Huissiers.* 195
CHAP. LXXII. *La bazoche.* 204
CHAP. LXXIII. *Discours prononcé à la comédie françoise à la rentrée de ce spectacle.* 205
CHAP. LXXIV. *Spectacles gratis.* 208
CHAP. LXXV. *Battemens de mains.* 210
CHAP. LXXVI. *Théatre bourgeois.* 213
CHAP. LXXVII. *Comédiens Italiens.* 216
CHAP. LXXVIII. *Spectacles des Boulevards.* 218
CHAP. LXXIX. *Colisée.* 220
CHAP. LXXX. *Foire Saint-Germain.* 222
CHAP. LXXXI. *Lectures.* 226
CHAP. LXXXII. *Prêteurs à la petite semaine.* 231
CHAP. LXXXIII. *Charlatans.* 236
CHAP. LXXXIV. *Versificateurs.* 240
CHAP. LXXXV. *Calambours.* 245
CHAP. LXXXVI. *Feux d'artifice.* 247
CHAP. LXXXVII. *Messe de la pie.* 253
CHAP. LXXXVIII. *Confessionnal.* 255
CHAP. LXXXIX. *Billets de confession.* 258
CHAP. XC. *Saint-Joseph.* 260

CHAPITRE XCI. *Sans titre.* Page 261
CHAP. XCII. *Les petits chiens.* 263
CHAP. XCIII. *Suffisance.* 266
CHAP. XCIV. *Vente de l'eau.* 267
CHAP. XCV. *Débiteurs.* 273
CHAP. XCVI. *Objections.* 276
CHAP. XCVII. *Almanach royal.* 283
CHAP. XCVIII. *Mercure de France.* 287
CHAP. XCIX. *Auteurs nés à Paris.* 294
CHAP. C. *Porte-faix.* 302
CHAP. CI. *Melons.* 310
CHAP. CII. *Chapeaux.* 311
CHAP. CIII. *Noces.* 317
CHAP. CIV. *Mariage. Adultere.* 324
CHAP. CV. *Filles entretenues.* 331
CHAP. CVI. *Petits formats.* 332
CHAP. CVII. *Maîtres écrivains.* 336
CHAP. CVIII. *L'Enfant-Jésus.* 339
CHAP. CIX. *Tragédies modernes.* 341
CHAP. CX. *Comédiens modernes.* 352
CHAP. CXI. *Inoculation.* 361
CHAP. CXII. *Places publiques.* 367
CHAP. CXIII. *Le parlement.* 373
CHAP CXIV. *Le clergé.* 382
CHAP. CXV. *La galerie de Versailles.* 388
CHAP. CXVI. *De la cour.* 392

CHAPITRE CXVII. *Les extrêmes ſe touchent.* Page 402
CHAP. CXVIII. *Sages du monde.* 409
CHAP. CXIX. *Apologie des gens de lettres.* 410
CHAP. CXX. *Querelles littéraires.* 413
CHAP. CXXI. *Belles-lettres.* 420
CHAP. CXXII. *Suppoſition,* 426
CHAP. CXXIII. *Réponſe au courier de l'Europe.* 428
Avis. 443
Où eſt Démocrite ? Idem.

Fin de la Table du troiſieme volume.

Les Tomes IV & V, du *Tableau de Paris*, lesquels termineront l'ouvrage, paroîtront à la fin d'Octobre 1782.